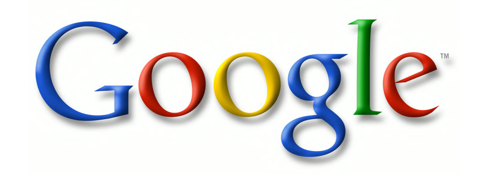
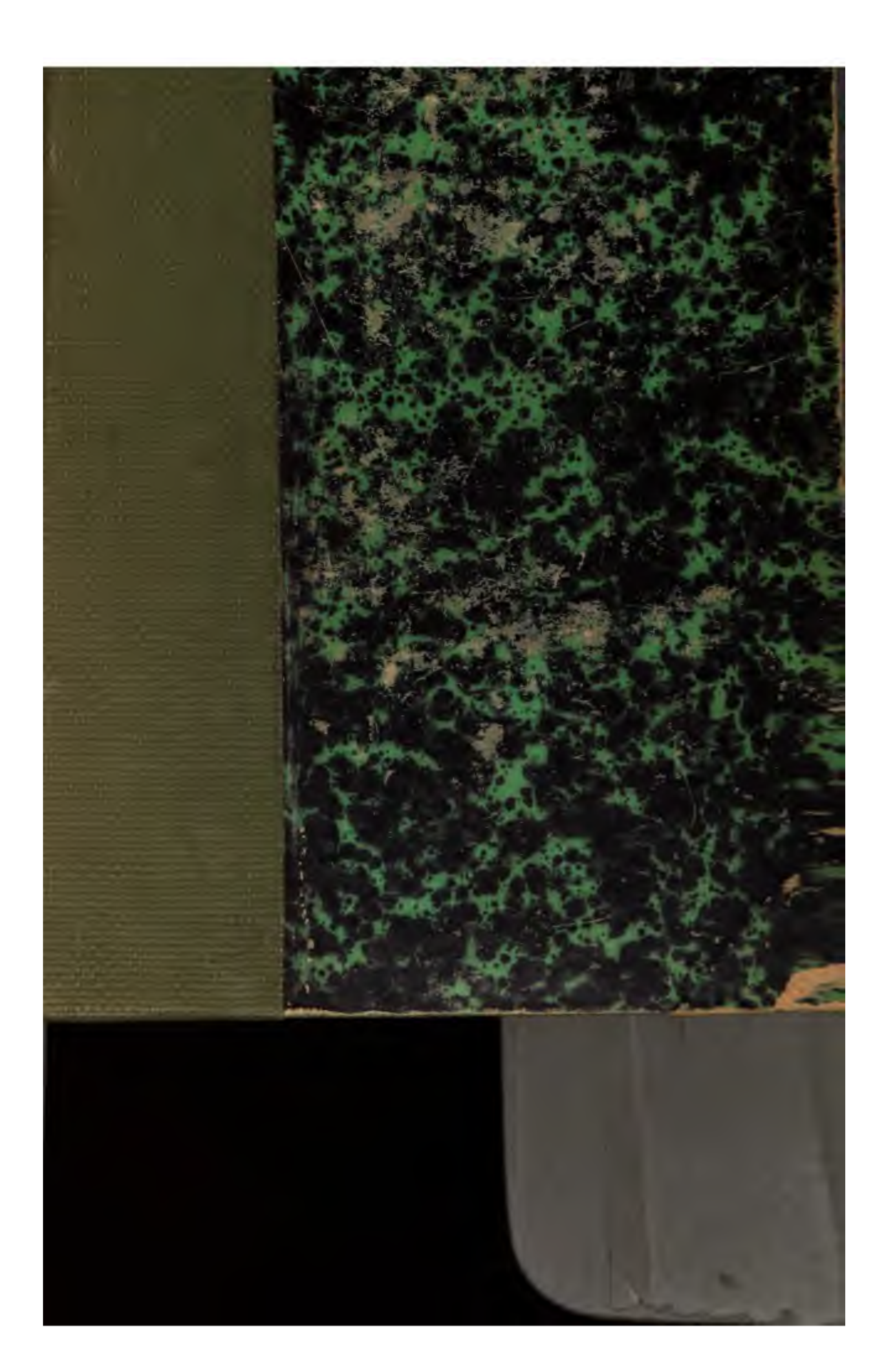
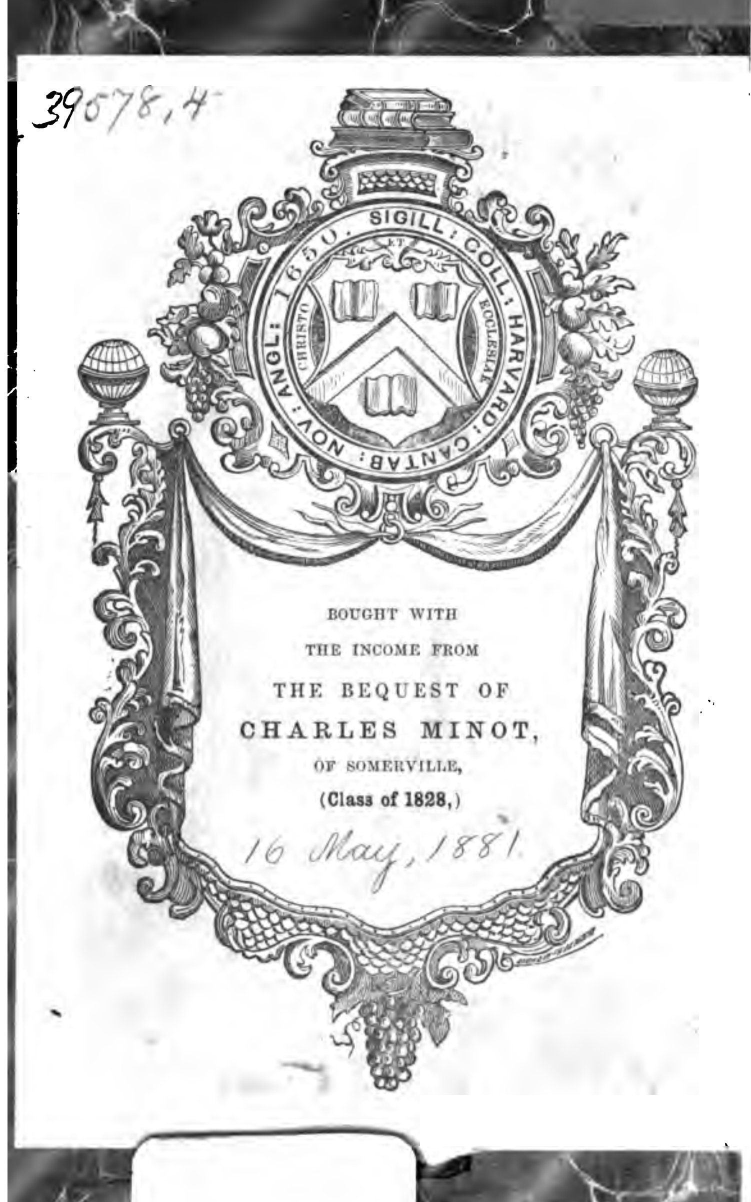

Google






SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
16 May, 1881.



LA MARQUISE

DU CHATELET

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
rue de Fleurus, 9, à Paris

LA MARQUISE
DU CHATELET

ET LES

AMIES DES PHILOSOPHES

DU XVIIIe SIÈCLE

PAR

M. CAPEFIGUE

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXVIII

MAY 1

Dieu ; il raille l'immortalité de l'âme ; il veut qu'on jouisse de la plénitude de ses sens jusqu'à la mort.

Le baron d'Holbach était riche, grand seigneur, avec une table splendidement servie, des chevaux, des comédiennes adorées, une loge à l'Opéra ; on s'explique donc qu'il put se complaire dans ce matérialisme d'une vie enivrante. Mais le pauvre dans la nudité et la misère, sans espoir d'une âme immortelle, d'un meilleur monde, d'un Dieu rémunérateur, que deviendra-t-il ?

L'athéisme est la religion du riche, le désespoir du pauvre ; il fait des Spartacus et se couronne nécessairement par la tyrannie, car pour contenir les passions, pour réprimer les mauvais instincts il faut un bras dur, les cirques pleins de bêtes fauves, d'esclaves et de gladiateurs : il faut la Rome des Césars ! Le livre de Lucrèce *de Rerum natura*, prépara Néron et Caligula. Telle fut l'erreur de l'école encyclopédique, de ne pas comprendre qu'elle préparait une sombre révolution sociale ; et néanmoins tous les travaux qui se rattachent au dix-huitième siècle excitent aujourd'hui une curiosité particulière. Au

point de vue philosophique, ce siècle est le père du nôtre; comme grâce de l'esprit, il est ravissant. La société de Louis XV nous apparaît toujours dans ses suaves tableaux : au théâtre, dans les œuvres d'art. Nous-même, nous y sommes revenu souvent dans nos petits livres.

Cette fois nous voulons révéler un côté encore inconnu de cette société : c'est l'histoire des femmes plus ou moins célèbres qui ont partagé comme amies, la vie des philosophes et propagé leurs doctrines; presque toutes furent des femmes lettrées, spirituelles, railleuses ou sentimentales, depuis Ninon de Lenclos jusqu'à la marquise du Châtelet, Mlle Lespinasse, Mmes du Boccage, Dufresnoy, d'Épinay et d'Houdetot.

Nous avons ainsi pénétré dans l'intérieur du ménage encyclopédique, et, à côté des grandeurs de l'esprit, on verra bien des petitesses d'orgueil : on pourra suivre les éléments divers de cette conjuration contre Dieu, le pouvoir et la société.

Ce travail sera assurément moins coloré que la peinture de l'esprit gentilhomme, si gracieuse sous Louis XV. Il se fait parmi les

hommes sérieux et pratiques une réaction en faveur de ce prince; nul n'a jamais nié ses élégances, sa charmante causerie. Aujourd'hui on commence à reconnaître que ce fut un esprit considérable, à traditions diplomatiques. La correspondance secrète de Louis XV avec le comte de Broglie, publiée sous le sceau du département des affaires étrangères, constate que sur toutes les questions européennes le roi voyait avec rectitude, et ordonnait avec dignité. Mais les oppositions étaient grandes! les libres penseurs, dévoués à la Prusse, à l'Angleterre et à l'impératrice Catherine II, avaient pour eux toute la popularité, et ne permettaient pas l'initiative d'un grand système. Le roi n'avait pas toujours la force et la volonté de ses devoirs; il voyait la société lui échapper et il la laissait aller comme si elle ne valait pas la peine qu'on s'en occupât; fatigué d'une lutte incessante, il s'endormait dans les voluptés pour se réveiller le cœur triste, l'âme mélancolique, avec un vide immense autour de lui. La satiété, cette chauve-souris aux noires ailes, plissait son beau front, assombrissait son sourire si plein de grâce et de dignité.

Ce livre sera le complément des études de l'auteur sur le dix-huitième siècle. A côté de la société gentilhomme, il a placé le cénacle des gens de lettres; ce tableau n'a pas le même éclat, les femmes surtout brillent moins dans les galeries de la politesse et du goût. Placez en face du portrait de la marquise de Pompadour la figure bourgeoise et grimée de Mme du Deffant, vous y trouverez la même différence qu'entre la gracieuse tournure du chevalier de Boufflers et la vulgaire dégaine de Diderot.

Ces deux sociétés se confondirent quelquefois. La marquise du Châtelet est à la fois un esprit fort et une belle dame de la cour de Stanislas : elle aime les pompons et la géométrie; Mmes d'Épinay et d'Houdetot sont deux adorables figures qui se vouent à l'écrivain de génie d'un si maussade caractère, Jean-Jacques Rousseau; les hommes supérieurs font aimer même leurs défauts. Voltaire, caractère de cour et du monde, était capricieux, maladif; mais il avait tant de grâce et de goût!

Ce qui domine cette société de femmes lettrées, c'est un faux sentimentalisme; elles

ont l'air d'aimer passionnément ceux qu'elles trompent avec facilité. En lisant les lettres de Mlle Lespinasse, on dirait qu'elle se meurt d'amour pour le chevalier de Mora, en même temps qu'elle aime M. de Guibert, et tout cela le plus tranquillement du monde; sans compter le pauvre d'Alembert qui, plein de confiance, lui fait tenir son salon. Les philosophes n'étaient pas heureux en amour, et le plus trompé des poëtes fut Voltaire: il dut subir la tendresse passionnée de la marquise du Châtelet pour Saint-Lambert.

On se l'explique : philosophes, écrivains, penseurs n'étaient pas amusants; ils n'avaient rien de cette spontanéité de courage, d'amour et de gloire des gentilshommes : le prestige de l'épée est ancien depuis les romans de la chevalcrie. Le siècle précédent avait eu ses femmes d'esprit philosophique, et, parmi elles, Ninon de Lenclos, dans leurs changeantes amours : *elles donnaient de bons billets à la Châtre*, tout haut et sans jouer le sentiment.

Nous ne publions cette courte étude que comme un essai sans prétention. Il y aurait le côté social qu'on pourrait étudier; les

femmes philosophes ont exercé une grande influence sur la marche des idées jusqu'à l'époque de la Révolution. Mme Rolland, élevée dans les principes de Rousseau, femme forte, à la pensée libre, fut cruellement châtiée.

Le dix-huitième siècle avait mal compris, selon nous, la destinée de la femme et sa mission en ce monde. Pour elle, après les devoirs envers la famille, sont la grâce, la douceur, l'esprit, la causerie; quand la femme se fait savante et philosophe, elle perd tout son prestige. Les Grâces portaient des couronnes de fleurs et non point le bonnet de docteur et la robe du portique.

Paris, 10 janvier 1868.



I

LES JOYEUX VIVEURS

SOUS LA FRONDE — L'ÉCOLE DE GASSENDI

LES ÉPICURIENS

MARION DELORME — NINON DE LENCLOS

MESDAMES GONDRAN ET DE SÉVIGNÉ

(1648-1660)

I

LES JOYEUX VIVEURS SOUS LA FRONDE. — L'ÉCOLE DE GASSENDI. — LES ÉPICURIENS. — MARION DELORME. — NINON DE LENCLOS. — MESDAMES GONDRAN ET DE SÉVIGNÉ.

(1648-1660

La plus curieuse histoire est celle de la philosophie, se développant dans la volupté. La Grèce avait vu la courtisane lascive, comme Aspasie, discuter sur la nature des dieux avec Socrate et Alcibiade [1]; à Rome, Lesbie sacrifiait des tourterelles sur le trépied sacré en maudissant Vénus. Au moyen âge, la châtelaine aimait et croyait avec une pieuse ardeur; la réformation abaissa

1. J'ai peint les courtisanes de la Grèce dans un de mes précédents volumes, *Aspasie.*

la condition de la femme au rôle de ménagère sévère et obéissante. La Fronde, poétique épisode, vit des amazones aux plumes flottantes, prendre des villes, soulever un peuple. Le dix-huitième siècle seul présente le spectacle des femmes lettrées, ouvrant leur salon aux libres penseurs ou comme le disait Mme de Tencin, « tenir ménagerie de philosophes. »

Déjà sous la minorité de Louis XIV, Pierre de Gassendi avait apporté dans ses enseignements un esprit de liberté qui respectait peu les dogmes; parmi ses disciples[1] on comptait deux charmants compagnons : Chapelle et Bachaumont, voyageurs aimables, convives assidus du cabaret de la *Croix du Cigne*, qui célébraient en vers faciles, le vin et la paresse en rappelant qu'Horace voulait qu'on mît pendant le froid :

> Largement du vin dans la tasse,
> Et dans le foyer, force bois.

Cyrano de Bergerac écrivait l'*Histoire comique des États et Empire de la lune*[2] : livre de fantaisie

1. Gassendi avait été nommé par le roi Louis XIII professeur de mathématiques au collége de France.

2. M. de Montmerqué possédait un manuscrit original de Cyrano de Bergerac, gentilhomme des gardes du cardinal de Richelieu.

et d'impiétés hardies. Cyrano de Bergerac, fameux breteur, mousquetaire du roi, la moustache en croc, la rapière au côté, ne se gênait pas dans ses blasphèmes railleurs; son nez immense, comme celui d'un oiseau de proie, le faisait reconnaître, comme un fils de cette race gasconne venue en France avec Henri IV. Quand les mousquetaires quittèrent Paris sous la pression de la Fronde, Cyrano de Bergerac exhalait sa colère contre messieurs les bourgeois, souverains quelque temps du Louvre et de la reine; Cyrano de Bergerac les menaçait d'un prochain châtiment [1]; le cardinal pardonnait les boutades du mousquetaire, à cause de ses coups de brètes royalistes.

Aussi, sans croyance ni en Dieu, ni au diable, était d'Assoucy, rimailleur insouciant, bon musicien sur le luth, toujours suivi de ses petits pages que Chapelle retrouvait à Montpellier sous le poids d'une accusation de mœurs italiennes :

« Il sera brûlé, Dieu merci, »
Disait une vieille bagasse;

1. Ils s'en vont les nobles François
Qui portent la cape et l'épée.
Courage, messieurs les bourgeois,
Vous serez les maîtres six mois
De la cage et de la poupée.
(*Le Louvre et la Reine mère.*)

« Dieu veuille, qu'autant on fasse
« A tous ceux qui vivent ainsi [1]. »

Le baron de Blot, gentilhomme ordinaire de Gaston d'Orléans, écrivain d'immorales facéties, couronna sa mauvaise vie par une mort d'incrédule, que Chapelle osa louer dans ce siècle encore croyant :

Il fit tout ce qu'il fit d'une âme bien sensée.

La Mothe le Vayer, esprit de doute et de négation, fut aussi l'élève de Gassendi et de Campanella, ce dominicain accueilli par le cardinal Richelieu comme ennemi des Espagnols en Italie et qui publia *la Cité du Soleil*, ou *le Plan d'une république astronomique*, livre aussi hardi que l'utopie de Thomas Morus (la communauté des biens et des femmes y était hautement prédite et proclamée [2]). Campanella, partisan du pouvoir absolu, ami de Gabriel Naudé, toujours protégé par le grand cardinal, mourut paisiblement dans le couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré.

1. Voyage de Bachaumont et Chapelle.

2. Campanella, né en 1568, favorisa un soulèvement contre la domination espagnole à Naples : il recevait du cardinal de Richelieu une pension de deux mille écus.

Gassendi avait encore pour disciple, un pauvre dissipé, bon buveur, sans grande morale, Poquelin, sieur de Molière, compagnon de Chapelle et Bachaumont, dans tous les cabarets fameux du faubourg Saint-Germain.

Molière, que bien connaissez,
Et qui vous a si bien farcez,
Messieurs les coquets et coquettes
Les suivait et buvait assez,
Pour être le soir en goguette.

Alors engagé dans une troupe de comédiens ambulants, le sieur Poquelin parcourait les provinces sous la protection du prince de Conti, si facile de mœurs, si aimable de caractère : il faisait partie de la troupe des Béjard, véritable tripot de bohémiens que Scarron a peint dans son *Roman comique :* mères, filles vivaient des mêmes amours[1].

Boire gaiement au frais, assis sous les ombrages, au doux murmure des cascades, en s'inquiétant peu de Dieu et de vie future, mollement assis entre les comédiennes aimées, telle était la vie des épicuriens dans ces horizons enchanteurs

1. On a fait une multitude de dissertations pour justifier ou même pour glorifier la jeunesse de Molière.

reproduit plus tard dans les paysages de Watteau : beau soleil, douces ombres :

> Sous ce berceau qu'Amour exprès
> Fit pour toucher quelque inhumaine,
> L'un de nous deux, un jour au frais
> Assis près de cette fontaine,
> Le cœur percé de mille traits
> D'une main qu'il portait à peine
> Grava ces vers sur un cyprès :
> « Hélas! que l'on serait heureux
> « Dans ce beau lieu digne d'envie,
> « Si, toujours aimé de Sylvie,
> « L'on pouvait, toujours amoureux,
> « Avec elle passer la vie. »

Il était doux d'aimer, de boire en oubliant la peine, la douleur, les idées sérieuses! Ce qui caractérisait cette dernière école du plaisir et de l'amour, c'est qu'elle jouissait de la pleine liberté de ses sens, avec le respect des coutumes, des idées et des formes; la galanterie absorbait l'existence; l'amour voltigeait à travers les branches des arbres de l'île de Cythère, où les bergers et les bergères s'envoyaient des baisers sur les flèches de Cupidon.

A la place Royale, récemment plantée de beaux ormes, se donnaient tous les rendez-vous de galanterie, près de la porte Saint-Antoine, lieu célèbre pour les rencontres d'épée, à quatre pas

des vertes prairies de la troisième courtille : tout ce qui était élégant et musqué avait choisi le Marais pour demeure. Là se promenaient les beaux cavaliers, la tête couverte d'un large feutre gris à plumes flottantes, le petit juste au corps, les riches brayes finissant à l'entonnoir des bottes de daim ; et, brochant sur le tout, un court manteau et une longue rapière ; les dames avaient renoncé aux fraises de dentelles emprisonnant le cou de la belle Gabrielle; elles portaient des cheveux tout bouillonnés en frisure, que Madame Henriette d'Angleterre avait mis à la mode, force perles au front et en torsade, des manchettes de dentelles retenues à la florentine par des bracelets ouvragés d'or et de grenat[1].

Parmi les renommées galantes de la place Royale, la plus célèbre était toujours Marion Delorme :

> De si rare et si plaisante forme
> D'un corps charmant et si beau[2].

Champenoise d'origine, longtemps obscure dans une maison de campagne de Mesnilmontant ; le

1. On peut feuilleter les gravures contemporaines recueillies avec soin au cabinet des estampes. (Bibliothèque impériale.)

2. *Gazette en vers de Loret*, recueil fort curieux.

riche financier d'Émery[1] l'avait mise à la mode en son hôtel au coin de la rue des Tournelles, orné de glaces, tendu de soie bleue, orange, avec force coffrets et meubles milanais. Pour mugueter Marion, le grand écuyer Cinq-Mars, marquis d'Effiat, venait de Saint Germain en Laye la nuit, à franc étrier, laissant le roi très-inquiet de son favori ; le lendemain, il le trouvait bâillant, étendu sur un fauteuil, pâle et défait. Marion fut longtemps aimée par le grand écuyer avec un si doux prestige qu'on ne fit bruit à la cour que du mariage de M. de Cinq-Mars avec Marion : on ne l'appelait que Mme la Grande-Écuyère[2] ; au reste, elle était née d'une famille de gentilshommes pauvre mais ancienne.

Marion ne fut que galante : jamais elle ne secoua les idées religieuses ; elle pratiquait l'église, agenouillée dans la chapelle des Minimes de la place Royale. Encore d'une éblouissante beauté sous la Fronde, elle avait pris part à la politique ; fort ennemie du cardinal Mazarin, comme toute la place Royale, elle recevait dans son salon tout ce que la Fronde avait de plus vif, de plus dé-

1. Voyez sur d'Émery, mon livre sur *les Fermiers généraux*.
2. Marion de Lorme fut accusée de rapt, de séduction et d'avoir par cette voie contracté un mariage clandestin.

voué : le prince de Condé, la Rochefoucauld, Longueville, Retz et le poëte Scarron; plus d'une fois elle échappa aux rigueurs du cardinal ; et quand les princes furent arrêtés, Marion Delorme dut feindre une grave maladie pour ne pas partager leur sort. Elle mourut le bouquet de paille au chapeau, comme une bonne frondeuse, dans les bras de ses amis, le chevalier de Gramont et Saint-Évremont. Le chevalier de Gramont, dont la vie a été écrite par Hamilton, si brave, si brillant gentilhomme, racontant dans ses Mémoires, jeu, tripot, siége, bataille avec un charme inépuisable, garda longtemps le souvenir de Marion Delorme[1]. Saint-Évremont, bel esprit, mauvaise langue et fine lame : qui ne redisait les mots piquants et les bottes de Saint-Évremont? Mazarin se fût bien gardé de proscrire Saint-Évremont[2], à la fin devenu un de ses zélés amis : il le gardait à ses côtés avec cet autre brave spadassin dont j'ai parlé, Cyrano de Bergerac. Après avoir tant récité de mazarinades à la Samaritaine, Cyrano devint ensuite un des plus zélés amis de M. le cardinal.

1. Voyez mon livre sur *la Duchesse de Portsmouth;* je donne de curieux détails sur Hamilton.

2. Charles Marguetel de Saint-Denis, marquis de Saint-Évremont, était né dans un château près de Coutance.

Tous aimaient aussi Mlle Anne de Lenclos, longtemps mêlée à la vie libre et facile de Marion Delorme[1]. Ninon, Tourangeaine comme Rabelais, élevée par un père ami de Gassendi, en prit les mœurs insouciantes et le dogmatisme raisonneur, ce qui était un caractère nouveau dans la société des femmes. Jeune et libre, Mlle de Lenclos était venue habiter une maison rue des Tournelles, moins riche et moins parée que celle de Marion Delorme : elle y avait multiplié les chambres, les petits salons, les alcôves mystérieuses. Un peu médisante autant qu'indulgente pour les fautes de cœur, elle rappelait même, au temps de la toute-puissance de Mme de Maintenon, la chambre en damas jaune qu'elle avait prêtée à la jeune Mlle d'Aubigné et à Villarceau[2]. Ninon, d'une petite taille bien prise, d'une belle chair bien potelée, avait un de ces visages que deux yeux brillants font ressortir entre tous; elle savait les belles manières, excellente musicienne, s'accompagnant du théorbe et du luth avec un charme infini; ses danses hardies, ses sarabandes

1. Ninon de Lenclos, née à Paris en 1616, avait été élevée en Touraine.

2. Voyez mon livre sur *Mlle de Lavallière* et sur *Ninon de Lenclos*.

faisaient encore ressortir son voluptueux maintien. Chapelle lui écrivait :

Mon âme languit tout le jour,
J'admire ton luth et ta grâce ;
J'ai du chagrin, j'ai de l'amour,
Dis-moi, que veux-tu que j'en fasse?
. . . .
Je sais quel nombre de galants
De ton affection se pique :
Trop de Médors, trop de Rolands
Font l'amour à mon Angélique [1].

Ce fut le privilége de Ninon de Lenclos d'être louée à cause précisément du nombre et de la légèreté de ses amours, elle aima Condé, la Rochefoucauld, Longueville, d'Effiat, la Châtre, Gourville, Coligny, Villarceau, Sévigné, d'Albret, Clarambault, et d'autres encore venaient s'ajuster à ce long chapelet, tréfilé de caprices.

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon,
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton [2].

1. Poésies de Chapelle et de Bachaumont. (Édit. Saint-Marc.)
2. La vertu doit être prise ici dans le sens de force d'âme. Ninon a été hautement célébrée par Scarron, Regnier, Desmarais, Chateauneuf et Saint-Évremont, tous philosophes épicuriens.

On pardonnait tout à Ninon, à cause de sa pensée, libre, indifférente dans les choses religieuses, caractère nouveau de la génération. Singulière vertu de Caton que les caprices de Mlle de Lenclos se donnant à l'un, à l'autre, dit-on, sans intérêt, comme si de grands seigneurs, riches, galants devaient être en reste de beaux présents envers eur maîtresse capricieuse et prodigue : chaque sourire d'amour épanoui sur ses lèvres sensuelles, se payait bien, à l'exception de quelques coups de tête pour la gloire, l'esprit et les beaux yeux : Ninon ne fut jamais désintéressée. Son billet à la Châtre est l'œuvre d'une créature sans âme. Un gentilhomme ardemment épris lui demande la promesse de toujours l'aimer, et riant comme une folle fille, elle la signe (qui de nous n'a reçu ces gages et ne les respecte : une fleur, des cheveux). Puis Ninon s'écrie :

« Ah! le bon billet qu'a la Châtre. » Soufflet donné à tout ce que l'amour honore et grandit.

Plus tard vieille incrédule, toute couverte de rouge, on lui rendit bien ses froides railleries. Au temps de sa beauté et de ses grâces Chapelle, dans un cabaret, improvisa des vers sur la manie de Ninon, de raisonner, de faire de la philosophie

en secouant les préjugés, de parler de la vertu antique à la manière de Caton :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Caton fut revêtu;
Car à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand personnage.

Chapelle lui donnait un certificat de décadence et de vieillesse. Le succès de Mlle de Lenclos parmi tous ces épicuriens vint de sa manie de dogmatiser avec une liberté de paroles telle, qu'elle en faisait frémir Mme de Sévigné [1] si facile pourtant sur les hardiesses de l'esprit et les faiblesses du cœur : les élèves de Gassendi admiraient tous Mlle de Lenclos, déjà cachée sous une épaisse couche de rouge.

A la fin du dix-septième siècle, sous sa perruque blonde et frisée, elle prenait plaisir à corrompre les jeunes cœurs (Voltaire devint son élève favori parce qu'elle devinait en lui le plus ardent ennemi des croyances [2]. Elle le présentait

1. Voyez lettre 27.
2. Ninon légua à Voltaire 2000 écus pour acheter des livres.

à Mme de Gondran[1] connue sous le petit nom de Lollo, déjà fameuse par ses aventures galantes avant qu'elle ne devînt femme du sieur Gondran, avocat au conseil. Un moment à la mode[2], on se battait journellement pour elle, et dans un de ces duels succomba le marquis de Sévigné l'un des plus sémillants coureurs de ruelles, le dédaigneux mari d'une femme belle, spirituelle; sur quelque mauvais propos tenu contre le chevalier d'Albret, on se rencontra derrière les Picpus. Sévigné démentit hautement les bruits, mais il déclara qu'il était venu pour se battre et qu'on se battrait; les épées s'engagèrent, Sévigné porte quatre ou cinq bottes au chevalier qui traversèrent son haut-de-chausse, se découvrant un peu, d'Albret toujours à la parade, reçut le marquis au bout de son épée.

Ce fut à la suite de la mort de son mari, que la marquise de Sévigné vint habiter Paris; jeune veuve d'à peine vingt-cinq ans, elle vécut au mi-

1. Mme Gondran était fille de M. de la Honville, contrôleur des finances.

2. On trouve des détails un peu licencieux sur Mme Gondran dans les Mémoires de Conrad (Mss Bibliothèque de l'Arsenal) et dans la médisante compilation de Tallemant des Réaux, trop louée.

lieu de ce monde facile dans la société de Marion Delorme, de Mme Scarron. On dit qu'elle sut se préserver de toute aventure d'amour ; un ruisseau traverse rarement des eaux impures sans se corrompre :

Sévigné, veuve, jeune et belle,
Comme une chaste tourterelle
Ayant d'un cœur triste et contrit
Lamenté monsieur son mari,
Est de retour de la campagne
C'est-à-dire de la Bretagne,
Et malgré ses sombres atours,
Vient augmenter dans nos ruelles
Le nombre de nos belles [1].

Mme de Sévigné, en effet, avec une affectation d'indifférence raconte les amours, les scandales sans trop s'en effaroucher; d'une froideur élégante, elle cache son cœur dans son esprit, à la différence de quelques étourdies, qui parce qu'elles aiment, jettent leurs passions, leurs caprices aux mille échos de la renommée. Mme de Sévigné ne raconte rien sur elle-même, rien ne transpire sur ses sentiments intimes : si elle a été galante, sensible; si quelque cœur à passé a travers le sien,

1. La *Muse historique* de Loret, journal en vers trop peu consulté qui peut servir à l'Histoire des Ruelles et de la place Royale.

nul ne le sait; elle n'est ni pieuse, ni philosophe; mêlée à de beaux cavaliers, elle ne dit jamais qui a pu lui plaire. Toutes trempées de respects humains, ses lettres étincelantes d'esprit ne reflètent rien, comme un miroir dépoli. Mme de Sévigné fut la reine du Marais si plein alors de belle compagnie. Quand on parcourt encore aujourd'hui le quartier qui sépare la rue des Tournelles, de la rue Saint-Antoine, on est frappé du nombre de riches hôtels qu'habitaient les plus beaux noms de France : Lamoignon, d'Ormesson, Richelieu. L'hôtel de Mme de Sévigné se distinguait entre tous : des colonnades, des sculptures, de splendides jardins[1]. La société était charmante; on entendait la causerie spirituelle de Mmes de Saint-Agnan et de Coulanges, la parole inquiète, maussade du duc de la Rochefoucauld, les plaintes moqueuses du cardinal de Retz; souvent M. le prince de Condé, Turenne venaient visiter Mme de Sévigné toujours ravissante sous ses guirlandes de fleurs, et donnant des ordres

1. L'hôtel que Mme de Sévigné habitait rue Culture-Sainte-Catherine avait d'abord appartenu au président de La Reynie; il fut vendu en 1671 à Françoise de la Baume, dame de Carnavalet; il a gardé ce nom. Il est destiné à servir de musée à la ville de Paris. La rue portera, dit-on, le nom de *Sévigné*.

à Corbineli, l'élégant ordonnateur des soirées du Marais.

Ainsi fut cette société du Marais après la Fronde. A cette école se formèrent les libres penseurs : la chambre jaune de Ninon de Lenclos fut le grand vestibule des salons encyclopédiques, l'objet spécial de nos études.



II

LES EXILÉS LITTÉRAIRES SOUS LOUIS XIV

LES RÉFUGIÉS

BAYLE — BASNAGE — SAINT-ÉVREMONT

LA DUCHESSE DE MAZARIN

II

LES EXILÉS LITTÉRAIRES SOUS LOUIS XIV. — LES RÉFUGIÉS. — BAYLE. — BASNAGE. — SAINT-ÉVREMONT. — LA DUCHESSE DE MAZARIN.

(1650-1680

Quand le gouvernement de Louis XIV se constitua dans sa force et son unité, après les troubles, il y eut un certain nombre d'exilés; c'est la loi des pouvoirs nouveaux. Les hommes qui ont vécu avec une idée, éprouvent une si vive douleur quand elle est vaincue, qu'il est rare qu'ils ne fuient la société nouvelle; plusieurs durent aussi quitter la France par lettres de cachet; une autorité jeune et menacée doit veiller à sa sûreté. L'Angleterre et la Hollande se peuplaient donc de mécontents après la majorité du

Roi (1651). A peine à Londres et à Amsterdam, les réfugiés publièrent des livres très-hardis contre l'idée et l'autorité qui les avaient proscrits; la vengeance est si douce et la liberté est un peu rancunière. Les écoles des réfugiés emportèrent des ressentiments profonds, très-naturels contre Louis XIV et l'Église catholique[1], dont la constitution absolue blessait les libres penseurs.

Il se fit aussi une modification très-sensible dans l'influence des femmes mêlées à la politique; la place Royale naguère si puissante garda peu de crédit. La Fronde passait de mode avec les vers de Scarron et les tintements satiriques des cloches de la Samaritaine. Les précieuses de l'hôtel Rambouillet bientôt elles-mêmes furent effacées par les filles d'honneur de la reine; belles et rieuses enfants, si aimées des gentilshommes au château de Saint-Germain et du nouveau Versailles. L'école de Gassendi céda le pas à celle de Descartes : on discourait à perte de vue sur les molécules et les atomes; les viveurs tels que Bachaumont et Chapelle cherchaient dans des voyages insouciants, la liberté d'action et de

1. J'ai fait connaître dans *Mlle de Lavallière*, l'école des libres penseurs après la Fronde.

pensée[1]. Chapelle, sous les charmilles du Midi, aux cliquetis des verres tout pleins de vin muscat du Languedoc, gardait encore les souvenirs de Ninon :

A Ninon de qui la beauté
Méritait une autre aventure,
Et qui devait avoir été
Femme ou maîtresse d'Épicure.
. . . .

Chapelle, longtemps mêlé aux troubles comme la majorité de la bourgeoisie de Paris, avait pris parti pour le cardinal de Retz, puis il s'était mis à boire et à oublier. Molière, son ami, par contraste, au lieu de faire de l'opposition et de s'agiter parmi les mécontents, avait repris son service auprès du roi[2] dans la troupe des Béjard ; le cœur meurtri de jalousie domestique, il se vengeait sur la société en raillant les choses nobles, les sentiments élevés.

Cette troupe des Béjards, bientôt éclipsée par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ne paraissait plus que dans les divertissements écrits par Molière pour les plaisirs de Louis XIV, tels que

1. A travers les joyeusetés de ce charmant voyage, on voit que Chapelle et Bachaumont veulent oublier et se faire oublier.

2. La place de tapissier et valet de chambre du Roi donnait droit à prendre part à tous les apprêts des fêtes.

l'*Impromptu de Versailles*, joué par MM. du Parc, Béjard, de Brie, Mlles Molière, de Croisy, Hervé[1]. On ne parlait que des succès de la Champmeslé, artiste plus délicate et respectée. Marie Desmares avait épousé un comédien du nom de Champmeslé, auteur comme Molière[2] : ses charmantes pièces de *Crispin chevalier*, *L'heure du berger*[1], valaient bien les *Impromptus de Versailles*. Mais Champmeslé était resté artiste libre et ne voulait pas descendre aux complaisances de Molière à Versailles. Sa femme avait débuté à l'hôtel de Bourgogne, pour passer ensuite au théâtre du faubourg Saint-Germain; son tendre ami Racine lui confia les plus beaux rôles[3]. Les amours qui, sous la Fronde, s'attachaient aux héroïnes, venaient alors déposer leurs couronnes aux pieds des comédiennes.

On aperçoit dans les *Lettres de Mme de Sévigné* un vrai dépit de ce délaissement des femmes du monde, et un certain regret du passé amoureux de la Fronde[4]. Elle ne dissimule ni son indul-

1. Jouée en 1662.

La femme bourgeoise ou artiste, quoique mariée, conservait le titre de Mademoiselle.

3. *Iphigénie*, *Phèdre*.

4. Dans l'édition la plus correcte, celle de M. Monmerqué.

gence, ni son amitié pour Ninon, pour Fouquet surtout, l'excellent ami, le fastueux amant des femmes de la minorité de Louis XIV, payant toujours avec largesse les plus petites complaisances; elle en parle à son cher Bussy-Rabutin avec une liberté qui dépouille quelquefois la pure chasteté des expressions.

Il y avait trop de gloire, trop de distractions sous Louis XIV pour qu'on s'absorbât dans la philosophie; l'autorité pesait trop sur les âmes pour laisser libre la pensée; un gouvernement ne fait de grandes choses qu'à la condition de la diriger. Ce ne fut qu'aux temps des malheurs du roi que l'influence des réfugiés en Angleterre, en Hollande se fit sentir sur la société française: Bayle, Basnage et Saint-Évremont ouvrirent la voie à la philosophie critique. Pierre Bayle, né au pays de Foix dans la religion réformée, un moment converti au catholicisme, avait subi l'exil. D'abord retiré à Genève, son esprit sceptique et disputeur ne fut à l'aise qu'à Rotterdam, la ville socinianiste. Travailleur infatigable, il fit paraître un journal de libre examen sous le titre : *Nouvelles de la république des lettres*, œuvre d'érudition qui jetait des incertitudes sur les faits les plus certifiés, les plus historiques. Avec les allures de la

bonne foi, Bayle passa sa vie à tout détruire, sans jamais rien créer ; système désolant. Son *Dictionnaire*, destiné à compléter le savant traité de Moréri, devint la providence de toute l'école du dix-huitième siècle, et Voltaire écrivait : « Bayle est le premier des dialecticiens et des philosophes sceptiques[1]. » Triste rôle que de désenchanter tout ce qui croit, tout ce qui aime ; de montrer dans le fruit, le ver qui le ronge, la bave de la limace sur la rose ; c'est chercher les symptômes de la vieillesse et de la mort sur le visage frais et plein de vie d'une jeune fille.

Ce fossoyeur de toute croyance fut secondé dans son œuvre par un Français encore, Henri Basnage, ministre de la réformation, fleuve d'érudition [2] qui coulait à plein bord dans des fonds de limon et de vase. La science pour Basnage, comme pour Bayle, fut le doute universel : sources froides où vinrent s'abreuver les libres penseurs. Seulement l'école du dix-huitième siècle plus spirituelle, plus française par la grâce et le goût, donna des ailes et de brillantes couleurs à l'in-

1. Le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire fut une imitation de Bayle.

2. Les deux remarquables livres de Basnage sont l'*Histoire des Juifs* et l'*Histoire de l'Église*, in-fol.

secte rampant et rongeur de l'érudition critique des réfugiés.

Ce n'était pas la grâce, au contraire, qu'on pouvait refuser à Saint-Evremont, le plus charmant des esprits et un des persévérants exilés du siècle de Louis XIV[1] : Saint-Évremont avait gardé toutes les conditions des gentilshommes ; ses contes ravissants faisaient les délices de la société polie : « voluptueux épicurien, il n'avait pas moins d'adversion pour la débauche que d'inclination pour le plaisir : jeune, il avait haï les prodigalités, persuadé qu'il fallait du bien pour les commodités d'une longue vie ; vieux, il avait de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a si peu de temps à être misérable : vieillard, il aime le commerce des jeunes personnes, autant que jamais il les trouve aimables sans dessein de s'en faire aimer. Il ne compte que sur les sentiments et il cherche moins avec elles la tendresse de leur cœur que la satisfaction du sien[2]. »

Cette esquisse de ravissante philosophie, Saint-Évremont l'avait mise en pratique : spirituel ama-

1. Voir mon livre sur *Mlle de Lavallière* dont Saint-Évremont avait été un des parfaits admirateurs.

2. *Pensées de Saint-Évremont*, livre I.

teur d'une table délicate, il ne prisait que les vins des trois coteaux, Aï, Aulnay et Epernay: les perdreaux rouges, les faisans dorés, les cailles et les gras ortolans si faciles à digérer. Saint-Évremont avait su vieillir dans une douce intermittence de vices et de vertus. Il acceptait les années avec ce qu'elles apportent de souvenirs, de souffrances, de faiblesses; il n'était ni ridicule pour lui-même, ni fatigant pour les autres : Saint-Évremont avouait les rides que trace le temps et les faisaient oublier par son esprit délicat; il ne professait pas l'impiété, il la supportait pourvu qu'on ne le dérangeât pas dans son indifférenee; il aimait non point avec cette impétuosité d'un vieux fat qui en disant le mot *amour* chancelle sur ses jambes tremblantes, mais avec cette douce quiétude qui vous fait asseoir ensemble fauteuil contre fauteuil, les pieds sur un tapis, en face d'un grand feu qui petille. Jamais Saint-Evremont n'eut engagé une controverse qui pouvait compromettre son repos; l'élégance des Stuarts lui plaisait et il s'accomoda de la froide politique des Wighs et de Guillaume III. Il vivait auprès d'Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, délicieuse étourdie, même dans son vieux temps, la belle médisante de Louis XIV et de ses maîtresses bril-

lantes, la protectrice de Saint-Real, l'écrivain *des Républiques*. La duchesse de Mazarin, libre et joyeuse avait passionné le roi Charles II, alors l'amant de la belle duchesse de Portsmouth[1]; dans toutes les épisodes d'une vie aventureuse, l'hôtel Mancini était ouvert aux gens d'esprit et de cœur de toutes les opinions groupés autour de la duchesse de Bouillon sa sœur, esprit indépendant et philosophique, l'amie des libres penseurs; la Fontaine lui dédiait ses livres : elle accepta avec affectation la fable des *Grenouilles qui demandent un Roi*[2], éloge de la République, la dernière espérance des réfugiés.

La liste des courtisanes de la Fronde se termine à Ninon de Lenclos qui personnifie l'indifférence, l'égoïsme et le ridicule; ses derniers amours sont une puérile résistance au temps qui emporte tout. Que Ninon eût gardé, vieille fille, de bonnes et nobles amitiés, souvenirs charmants qui adoucissent la fin de la vie, qu'elle eût cette spirituelle coquetterie qui plaît parce qu'elle est simple, naturelle, on se l'explique; mais jouer à la poupée frisée,

1. Sur les Stuarts, voyez mon petit volume, la *Duchesse de Portsmouth*.

2. On peut lire dans les *Fables de la Fontaine*, la dédicace à la duchesse de Bouillon.

aux amours enfantins, à la passion riante et fraîche, se vanter des désirs amoureux qu'on inspire à quatre-vingts ans, c'est là l'ineffaçable ridicule de Ninon [1]. Le dix-huitième siècle, qui commençait, se séparait de tout ce passé de la Fronde et même du règne de Louis XIV. La régence entrait dans la voie des plaisirs sensuels : l'esprit philosophique se développait dans les salons de femmes, dont le nom grandissait à coup d'ailes de la renommée. Voici la nonchalante et belle Circassienne Mlle Aïssé et la spirituelle intrigante Mme de Tencin.

1. Nous avons écrit un petit volume *sur Ninon de Lenclos.*

III

LA BELLE CIRCASSIENNE HAÏDÉ OU AÏSSÉ

MADAME DE TENCIN

(1710-1749)

III

LA BELLE CIRCASSIENNE HAÏDÉ OU AÏSSÉ.
MADAME DE TENCIN.

(1710-1749).

On ne peut aborder l'attrayante vie des femmes lettrées du dix-huitième siècle, amies des philosophes, sans qu'il se présente à l'esprit une question curieuse : Comment se fait-il que ces femmes ardentes, passionnées pour l'homme qu'elles disent aimer et avec qui elles vivent, soient d'une telle légèreté, qu'elles cultivent sans pudeur, sans souci, sans remords une quantité d'autres amours avoués avec une exaltation effrontée? C'est que pour ces femmes lettrées, aimer n'était qu'une affaire de sens, de distraction ou de renommée, la trilogie de leur cœur. La plus naïvement infi-

dèle fut Mlle Aïssé qui fit tant de bruit sous la Régence.

Dans un hôtel de la rue des Augustins, à Paris, vivait une famille considérable par son esprit et par sa fortune : elle se composait 1° du comte Ferriol, d'une race parlementaire de Lorraine, longtemps ambassadeur de Louis XIV à Constantinople [1]; esprit habile, fier et tenace, avec un penchant comme toute cette génération pour les plaisirs et la philosophie; 2° de Mme de Ferriol, très-protégée par le maréchal d'Uxelle en ce temps de mœurs faciles; 3° puis de deux neveux, le comte d'Argental, le spirituel condisciple d'Arouet de Voltaire et son confident : le charmant comte du Pont de Veyle, amateur de bons livres, collectionneur d'art. Cette famille appartenait tout entière aux mœurs libres de la Régence : ceux que Voltaire appelait *ses chers anges* ne se piquaient ni d'austère morale, ni de religion : gens d'esprit, insouciants ils se jouaient avec la vie et leur but était d'en descendre doucement le fleuve.

Sous l'hospitalité de M. de Ferriol, vivait dans le luxe, une jeune fille dont les traits nous ont

1. Le comte de Ferriol avait déployé une grande habileté durant son ambassade, mais à la fin il avait montré trop de surexcitation et avait été rappelé.

été conservés par un portrait contemporain ; elle avait seize ans, de grands yeux noirs, les cils bien arqués, un nez parfait, les lèvres un peu épaisses, la figure toute ronde de jeunesse, les cheveux relevés ainsi qu'on les portait sous la Régence; son vêtement, d'une rare élégance, se composait d'un déshabillé de soie à petits bouquets avec une guirlande de roses en sautoir [1]. Sur cette jeune fille ravissante se récitait une légende : née en Circassie dans un palais splendide, elle avait été enlevée par les Turcs au milieu d'un incendie : de là, transportée à Constantinople, on l'avait vendue dans le bazar commun sous le nom d'Haïdée, dont on avait fait Aïssé pour adoucir encore la langue hellénique déjà si harmonieuse.

L'ambassadeur de France, M. de Ferriol qui acheta Aïssé presque enfant pour trois cents piastres, l'avait amenée à Paris ; elle vivait librement, sans idée bien précise de l'honneur et de la vertu dans la possession du maître, au milieu de cette société philosophique de l'hôtel Ferriol : « Ma mauvaise conduite m'a rendue misérable; j'ai été

1. Bibliothèque impériale, collection des gravures. C'est sur cette légende, je crois, qu'a été écrite la partition de l'opéra d'*Haïdée*.

le jouet des passions[1] » écrivait-elle plus tard. Cet aveu, elle le faisait librement. Aïssé vivait dan cet hôtel (comme une affranchie aimée du maître), entourée de penseurs qui se plaisaient à l'instruire, à développer son esprit, ses grâces, à égayer son tempérament un peu mélancolique, car son enfance était un mystère et sa vie actuelle un désordre; elle avait pour excuse, sa jeunesse et sa splendide beauté : On la célébrait avec enthousiasme.

Aïssé de la Grèce épuisa la beauté,
Elle a de la France emprunté
Le charme de l'esprit, de l'air et du langage;
Pour le cœur qui ne comprend rien
Dans quels liens s'est-elle adressée?
Il n'en est plus comme le sien
Depuis l'âge d'or et d'Astrée.

Aïssé prodigue de cette beauté, se donna beaucoup aux temps de la Régence; on la mena même à la cour du régent, espérant un triomphe. Mme de Parabère, dit : « qu'Aïssé présentée au duc d'Orléans ne plut que capricieusement au prince, parce qu'elle n'avait ni esprit, ni gaieté et ne gardait que la monotone soumission de l'esclave au maître. » Aïssé aima ardemment le chevalier

1. Lettre à Mme Calendrini de Genève.

d'Aidye, brave gentilhomme, un cadet de la famille Saint-Aulaire, qu'elle avait connu chez Mme du Deffant : elle s'exalte, s'épure dans sa passion ardente pour son cher chevalier; cet amour devint son unique pensée, son culte [1].

On en trouve le témoignage dans la correspondance d'Aïssé avec Mme Calendrini écrite en forme de journal semé d'aventures libres, scandaleuses [2]. Avec l'esprit médisant et facile de la société d'Argental, Aïssé raconte comment on change d'amants, comment on en a même deux à la fois, également aimés, elle le dit sans un seul mot d'étonnement ou de blâme.

Incontestablement, Aïssé aima son chevalier d'un ardent amour; fut-il exclusif? et n'est-elle pas le premier type de Manon Lescaut? Toutes les fois qu'elle parle de son cher chevalier, la ravissante Aïssé se plaît à rester esclave sous un tel maître : « Je ne connais que l'art de rendre la vie si douce à ce que j'aime, afin qu'il ne trouve rien de préférable et je veux le retenir par la seule dou-

1. Elle en eut une petite fille née en Angleterre chez lady Bolinbrock qui l'avait accueillie comme la protégée des philosophes. Cette jeune fille fut élevée dans un couvent en France sous le nom de miss Black.

2. Mlle Aïssé correspondait avec Voltaire.

ceur de vivre avec moi. » Le chevalier, ne répond qu'avec une certaine mesure à cette tendresse résignée; grand chasseur de loups, un peu sauvage et campagnard, presque toujours dans ses terres du Poitou et de Saintonge, il s'occupe à peine de son amour. A la mort de Mme de Ferriol, Aïssé à qui le vieil ambassadeur avait légué une petite fortune [1], espéra que le chevalier l'épouserait : on disait alors qu'Aïssé n'était pas une esclave, mais une princesse circassienne enlevée de son palais par les infidèles [2].

Dans cet hôtel de M. de Ferriol la vie était libre; les d'Argental, les Pont-de-Veyle, n'étaient pas de sévères docteurs dans les questions de vertu; on laissait agir Aïssé en toute liberté, courir même après son beau chevalier, comme Angélique après Médor. Mme de Ferriol seule, doucement, cherchait à la ramener à des sentiments de chasteté chrétienne; ce fut une lutte longue et vive, Aïssé l'avoue naïvement « qu'il faut de force pour résister à quelqu'un que l'on trouve aimable, quand

1. M. de Ferriol lui avait laissé une certaine aisance à sa mort : 50000 livres en capital, et 4000 livres de pension viagère.

2. Le grand obstacle fut que le chevalier était dans l'ordre de Malte et avait fait vœu : Mlle Aïssé devait le savoir.

on a eu le malheur de n'y pouvoir résister : coupez au vif une passion violente, une amitié la plus tendre et la mieux fondée, joignez à cela de la reconnaissance, c'est effroyable; la mort, n'est pas pire [1]. » Aïssé aimait le monde, qui lui jetait des fleurs; l'hôtel d'Argental était si spirituel, si facile! Aïssé, doucement, se laissait bercer par le vice comme sur un lit de roses.

Bientôt la voix de Mme Ferriol revenue aux sentiments de piété se fit entendre, et elle opéra une conversion : « Je lui dois tout, écrivait-elle, c'est à elle que je dois la vertu. » Pour la femme orientale, la vertu n'était point une idée bien comprise et néanmoins Aïssé persista dans son sacrifice; elle en eut une maladie de langueur et de tristesse. L'amour de son chevalier, la tendresse qu'elle avait pour sa fille furent sacrifiés à sa résolution de sortir du monde : cette société égoïste l'oublia bien vite [2]; le salon des d'Argental plein de faux sentiments et de roucoulades hypo-

1. Lettres à Mme Calandrini.

2. Aïssé mourut à Paris en 1733, à l'âge de 38 ans. Sa fille épousa un gentilhomme du Périgord. Les lettres de Mlle Aïssé, fort libres, ont été plusieurs fois publiées : la dernière édition est précédée d'une notice enthousiaste sur Mlle Aïssé.

crites restait profondément indifférent à tout ce qui n'était pas ses plaisirs.

La dernière amie d'Aïssé fut Mme de Tencin alors dans une situation brillante, sœur du cardinal, fort lié avec le régent dont il avait servi la politique. Claudine, Alexandrine Guérin de Tencin, de la province du Dauphiné, destinée d'abord à la vie religieuse, fut chanoinesse au chapitre royal de Neuville, près de Lyon; elle usa de cette vie libre et charmante, existence mixte entre le cloître et les salons; fort liée avec Fontenelle, vieillard égoïste, et avec Montesquieu, le spirituel président, homme du monde et de plaisir, qui venait de publier ses *Lettres persanes*, petit pamphlet plein de satire et de médisance, indigne d'un grave magistrat : le monde ne parlait que de *Rica et d'Usbeck* [1] et Montesquieu était loué, caressé par les libres penseurs.

Avec la présence de ces deux illustrations philosophiques, le salon de Mme de Tencin devint célèbre. On y spéculait dans les questions d'argent : quelques-uns s'étaient enrichis durant le système de Law, d'autres s'étaient ruinés; joueuse

1. Les deux personnages des *Lettres Persanes*. Mme de Tencin aida beaucoup au succès de l'*Esprit des Lois*.

habile, inspirée et renseignée par le contrôleur général, Mme de Tencin avait gagné quelques millions, tandis que Montesquieu et Voltaire mal engagés avait beaucoup perdu [1] : de là leur grande colère contre Law. La jeune chanoinesse, une des plus délicieuses femmes de ce temps, était sans beaucoup de probité, sans délicatesse; son sérieux adorateur et son ami intime, le chevalier Destouche, poëte moitié diplomate [2], tenait son rang sous la Régence, joueur intrépide, roué surtout! elle en eut un fils qu'elle déposa tranquillement sur les marches de l'église Saint-Roch, comme un paquet de pompons inutiles. On remarquera que toute cette école philosophique était sans façon pour les enfants; on les abandonnait comme une charge et un fardeau; la nature les avait fait, elle prendrait soin d'eux. Le froid égoïsme de Mme de Tencin, joint à son extrême habitude du monde poli, faisait dire d'elle : « que si elle avait intérêt à vous empoisonner, elle le ferait, mais avec le poison le plus doux. » Dans son hôtel, les murs retentissaient de sinistres aventures : M. de La-

1. Montesquieu et Voltaire déclament contre le système de Law dans leurs écrits.

2. Destouche était très-aimé du régent. (Voyez mon livre sur *la Régence*.

fresnaye, conseiller au grand conseil, s'était tué d'un coup de pistolet après des pertes énormes au jeu, et des déceptions de toute espèce : on accusa Mme de Tencin de l'avoir aidé dans cette résolution; emprisonnée au Châtelet, elle se justifia par le sang-froid de ses réponses et le crédit de son frère : elle prouva que tout avait été libre dans le suicide de M. Lafresnaye [1] et qu'elle n'était pas responsable des actions d'un fou, qui avait voulu se débarrasser d'une existence compromise : pouvait-on empêcher un homme de quitter la vie!

Tout ce que la conduite de Mme de Tencin avait de reprochable et de léger était applaudi par son salon philosophique, qu'elle appelait sa *ménagerie*, mot qui fut accepté et répété plus tard, grosse impertinence que subissait avec une basse résignation cette cotterie qui voulait relever le genre humain. Ce qui est un honteux souvenir pour les gens de lettres, c'est que Mme de Tencin distribuait à chacun trois aunes de velours pour se faire une culotte chaque année, comme cela se pratiquait chez les seigneurs pour les pauvres poëtes au temps de la Fronde : le dîner était bon, le salon

1. Duclos dans ses *Mémoires* se fait le panégyriste de Mme de Tencin.

bien chauffé et l'on y rencontrait prélats, ducs, marquis et comtes[1] autour du cardinal de Tencin. Le premier ministre Dubois avait établi chez la marquise sa police littéraire, comme le cardinal Richelieu, chez Marion Delorme; l'on y causait beaucoup et l'on pouvait écouter. Mme de Tencin ne fut pas étrangère à la découverte de la conspiration de Cellamare; Fontenelle y joua le plus vilain rôle: il faisait le semblant de dormir dans un fauteuil, voyait tout, entendait tout, et souvent répétait tout. Ce caractère d'une philosophie égoïste, conservait l'étonnante vie de Fontenelle, prolongée par la froideur tranquille de ses émotions : Fontenelle plaisait à Mme de Tencin, dont le cœur était égaré dans l'esprit et quelquefois perdu dans la chair.

Elle avait un talent d'écrire, gracieux, fécond et au milieu de ses amis, pour la première fois, elle fit la lecture de la larmoyante nouvelle du *comte de Comminge*, qui surexcita la sensibilité de toutes ces âmes [2]. Triste anomalie qu'il faut con-

1. Fontenelle fermait les yeux pour ne pas être obligé de répondre.

2. La Harpe fait le plus grand éloge du *Comte de Comminge* qu'il élève au même rang que *la Princesse de Clèves* de Mlle de la Fayette. Ce n'était pas beaucoup.

stater, les cœurs les plus froids expriment le mieux ce sentimentalisme de convention qu'on appelle drame! Mme de Tencin publia successivement le *Siége de Calais*, les *Malheurs de l'amour* qui obtinrent un succès dans le monde : mais toutes les formules des sentiments exaltés et faux, écrites dans un style prétentieux vieillissent vite, et des œuvres de Mme de Tencin, le *Comte de Comminge* seul a survécu[1]. Avec sa haute affectation de sensibilité, la société philosophique lui resta fidèle à travers les accusations, les procès et les actes du Parlement qui tourmentèrent la vie de Mme de Tencin; elle transmit le sceptre de son salon très-fréquenté à ses deux neveux, les fils de M. de Ferriol, l'ambassadeur à Constantinople et le maître d'Aïssé. Le marquis d'Argental, homme de plaisir et de théâtre, l'amant heureux de Mlle Lecouvreur avait conduit Voltaire auprès de l'artiste : le poëte s'était précipité à ses genoux, comme il se jetait un peu ironiquement aux pieds de tout le monde :

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;

1. Les œuvres de Mme de Tencin ont été plusieurs fois imprimées. On les a réunies à celles de Mlle de la Fayette dans l'édition de Paris 1786; 7 petits volumes in-12.

Il fut dès lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez même sans le savoir.

Le marquis de Pont-de-Veyle, frère du comte d'Argental, s'était également abandonné au théâtre, aux lettres, et l'on supposait que les deux frères avaient quelque part aux écrits de Mme de Tencin, leur tante[1]. Au reste, libres penseur, avec Thuriot, ils formaient le triumvirat des adorateurs de Voltaire, qui déjà avait fait *Zaïre*, tragédie à succès où l'amoureux Orosmane, le fier musulman, l'impitoyable vainqueur des chrétiens, parle la langue d'un marquis du dix-huitième siècle. Voltaire ménagea toujours la famille du comte d'Argental, puissante auprès de Mme de Tencin. Les filles du comte « sont *ses chers anges*, dont il baise les ailes. » à chaque occasion il se souvient de Mme d'Argental et lui adresse de délicieuses épîtres, qui seront évidemment lues chez Mme de Tencin. Le jour de la Saint-Jean, le précurseur de Jésus-Christ, le prophète tout macéré de jeûnes, Voltaire écrit à Mme d'Argental, pour la complimenter sur sa fête. Le philosophe qui place le souper

1. Cette circonstance a été l'objet de nombreuses dissertations littéraires à l'époque où l'on s'occupait encore des lettres comme d'une grande chose.

au-dessus de toutes les idées d'ascétisme et de sacrifice, envoie à Mme d'Argental (elle s'appelait Jeanne), quelques vers d'une légèreté impie.

Jean fut un saint (si l'on en croit l'histoire
De saint Mathieu), qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux, faisait son réfectoire,
Et tristement soupait avec du miel.
Jeanne, au rebours, sainte sans pruderie,
Au sentiment unissait la raison :
Or vous, grand saint, mangeur de sauterelles,
Dans vos déserts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez ; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez j'irai souper chez vous.

Avec cette familiarité et ce sans façon, Voltaire s'invite à souper chez Mme d'Argental, le délicieux repas des oisifs, la grosse affaire de ce monde. Ceux qui s'asseyaient à cette table du soir, aux bougies, étaient des voluptueux, sans souci du lendemain : il y régnait une franche gaieté, une liberté de propos que ne troublait jamais la nécessité des affaires. Les soupers qui supposent une douce quiétude d'esprit, ne sont plus possibles dans une société préoccupée du lendemain; souvent ils se transforment en orgie peut-être pour s'oublier.

Mêlée au système de Law, à ses féeries d'or, Mme de Tencin recevait les financiers, et Samuel

Bernard parfois y tenait les cartes; elle avait deux hôtels à Paris, l'un place Vendôme[1], et l'autre place des Victoires, et ces hôtels étaient entourés de beaux jardins, de parterres avec des pièces d'eau; on ne connaissait pas ces lourds bâtiments construits sans art, sans élégance, sans cour d'honneur, sans jardin; un hôtel devait réunir toutes les aisances de la splendeur et du luxe.

Il faut séparer la vie légère de Mme de Tencin de celle du cardinal, son frère, esprit d'un ordre très-élevé, évêque d'Embrun, défenseur de la bulle *Unigenitus*, et puis archevêque de Lyon, odieux au jansénisme. Mme de Tencin produisit dans le monde Helvétius presque enfant; elle aida l'éducation de d'Alembert, qu'on disait son fils; elle fut jusqu'à sa mort (arrivée en plein règne de Louis XV) la constante amie de Voltaire, qui alors avait grandi et s'était voué à un amour sérieux, dont il faut dire l'histoire.

1. Samuel Bernard était le voisin de Mme de Tencin à la place des Victoires. Les jardins de la place Vendôme s'étendaient jusqu'au couvent des Capucins.

IV

LA MARQUISE DU CHATELET. — LES AMOURS DE VOLTAIRE

(1706-1749)

IV

LA MARQUISE DU CHATELET. — LES AMOURS DE VOLTAIRE.

(1706-1749)

Les œuvres immenses de Voltaire (philosophie, histoire, poésie légère) sont toutes remplies du nom de la marquise du Châtelet, muse invoquée comme un trésor de grâce, d'esprit, de bonté, de douceur. Le prestige du poëte nous entraîne, et nous serions tenté d'élever des autels d'immortelle, de laurier et de rose à la belle, à la tendre, à la gracieuse Émilie, l'interprète de Newton, l'Uranie couronnée d'étoiles, prodige de génie, la sensible Églé, la Vénus sérieuse, la Glycère d'Horace[1].

1. Les travaux de géométrie et d'astronomie de Voltaire sont dédiés à la marquise du Châtelet.

Cependant les contemporains n'ont pas ainsi jugé Émilie : la marquise de Créqui, cousine de Mme du Châtelet, qui l'avait connue depuis son enfance, parle ainsi de la divine amie de Voltaire : « Ma cousine Émilie, qu'on appelait alors Mlle de Preuilly, et non pas Mlle de Breteuil, afin de la distinguer de sa cousine qui est devenue Mme de Clermont-Tonnerre, ma cousine Émilie avait trois ou quatre ans de moins que moi, mais elle avait cinq ou six pouces de plus. Son ami Voltaire a fait imprimer qu'elle était née en 1706, à dessein de la rajeunir de quatre ans, mais elle était née le 17 décembre 1702, ce qu'il est aisé de vérifier à la sacristie de Saint-Roch. C'était un colosse en toutes proportions; c'ëtait une merveille de force ainsi qu'un prodige de gaucherie; elle avait des pieds terribles et des mains formidables; elle avait déjà la peau comme une râpe à muscade; enfin la belle Émilie n'était qu'un vilain cent-suisse; et pour avoir souffert que Voltaire osât parler de sa beauté, il fallait assurément que l'algèbre et la géométrie l'eussent fait devenir folle. Ce qu'elle avait eu d'insupportable, c'est qu'elle avait toujours été pédante et visant à la transcendance en fait de compréhension, tandis qu'elle embrouillait tout ce qu'on lui mettait en mémoire,

et qu'elle en faisait une manière d'Hochepot indigestible[1]. »

Il règne évidemment un esprit de médisance dans les *Mémoires* attribués à Mme de Créquy, mais ils nous préservent de toute exagération sur les *grâces* de Mme du Châtelet. Une moitié de la vie de Voltaire se lie à Gabrielle-Émilie Letonnellier de Breteuil, marquise du Châtelet[2], fille du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs auprès du roi; ainsi, d'une bonne maison parlementaire, elle avait épousé fort jeune, le marquis du Châtelet-Lomont, lieutenant général de la province de Lorraine, un de ces maris faciles comme le dix-huitième siècle en voyait tant. La marquise vivait à la cour de Nancy, la plus rieuse, la plus indifférente en morale, sous le roi Stanislas, excellent cœur, très-porté aux distractions et à la galanterie; la marquise du Châtelet, comme plusieurs des grandes dames d'alors, traitait l'amour comme une distraction ou un caprice.

La sérieuse passion de Voltaire pour Mme du Châtelet fut plutôt une fin de vie qu'un début ardent et joyeux. Arouet, tout jeune homme, avait

1. L'auteur des mémoires de la marquise de Créquy s'est fort étendu sur Mme du Châtelet, tomes I et II.

2. Les Châtelet furent ensuite ducs à brevet : le duc du Châ-

d'abord aimé les femmes de théâtre : les Silvia, les Flamina de la comédie italienne. Ensuite il s'éprit tout de feu pour Mlle Lecouvreur[1], l'admirable comédienne à qui le poëte prêtait mille attraits :

Le tendre Amour, Vénus et Melpomène,
Loin de la terre faisaient voyage un jour;
Ces dieux charmants vinrent dans ce séjour
Où vos appas éclataient sur la scène :
Chacun des trois, avec étonnement,
Vit cette grâce simple et naturelle
Qui faisait lors votre unique ornement.
Ah ! dirent-ils, cette jeune mortelle
Mérite bien que, sans retardement,
Nous répandions tous nos trésors sur elle.
Ce qu'un dieu veut, se fait dans le moment.
Tout aussitôt, la tragique déesse,
Vous inspira le goût, le sentiment,
Le pathétique et la délicatesse.
Moi, dit Vénus, je lui fais un présent
Plus précieux, et c'est le don de plaire,
Elle accroîtra l'empire de Cythère;
A son aspect tout cœur sera troublé,
Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage ;
Je veux qu'elle aime. A peine eût-il parlé,

telet commandant les gardes françaises, s'éprit des idées nouvelles.

1. Adrienne Lecouvreur avait débuté à la Comédie-Française en 1717.

Que dans l'instant vous devîntes parfaite.
Sans aucun soin, sans étude, sans fard,
Des passions vous fûtes l'interprète,
O de l'Amour, adorable sujette,
N'oubliez point le secret de votre art!

Ce charmant souhait s'accomplit pour le jeune Arouet; il fut un moment aimé de Mlle Lecouvreur, amour de théâtre bientôt passé. Il s'éprit ensuite de Mlle de Lubert, fille d'un président de la chambre des requêtes, « qu'il invite à aimer puisqu'elle est spirituelle, jolie, et que le monde ne vit que par l'amour : que peut être une femme belle qui n'aime pas? Une statue de marbre et d'ivoire! »

Quittez donc votre faible excuse,
Vos jours languissants consumés
Dans l'abstinence qui les use ;
Un faux préjugé vous abuse.
Chantez, s'il le faut, rimez,
Ayez tout l'esprit d'une muse ;
Mais si vous êtes grâce, aimez [1].

Les sens sont la vie de cette société du dix-huitième siècle; Voltaire, qui a mugueté Mlle Lecouvreur, donné un soupir à Mlle Lubert, revient aux amours de la scène. Mlle Sallé, baladine de

1. *Stances* dans les œuvres complètes de Voltaire.

l'Opéra, l'a vivement impressionné dans sa danse hardie et gracieuse :

> Ses pas mesurés par les grâces
> Et composés par les amours.

Voltaire n'a pas assez ménagé ses forces dans ses passions ; s'il est encore jeune, sa santé est chétive ; il s'épuise vite à cette époque d'amis libertins et de maîtresses légères ; il soupe avec ses chers Formont et Cideville, ses condisciples dévoués[1]. Cette vie de nuit aux flambeaux bientôt passée, il veut retrouver le repos, un attachement tranquille avec toutes les aisances du luxe et les commodités d'un quasi-mariage. Voltaire, déjà maladif, un peu grognon, avait besoin d'une amie pour son travail, d'une gouvernante pour son repos, et il la choisit dans la société même de *ses chers anges ;* il distingua la marquise du Châtelet, studieuse avec des ambitions de savoir et de célébrité. Par une bizarrerie philosophique, le père de la marquise, M. de Breteuil, lui avait fait apprendre le latin, le grec, les mathématiques et la chimie, éducation qui laissait son esprit sans croyance, son âme sans chaleur ; et néanmoins, avec ses prétentions au savoir, Émilie gardait un

1. Cideville était presque l'homme d'affaire de Voltaire.

goût infini pour les riens, pour les pompons, comme l'écrivait avec dépit Voltaire. La marquise faisait avec beaucoup de distinction les honneurs de l'hôtel Breteuil, où venait souvent Arouet; il était alors dans l'éclat de sa renommée avec un dernier reflet de jeunesse; à quarante ans, d'une haute taille, bien prise et distinguée; des yeux vifs, sa bouche pincée, lui donnaient un air de malice, et sa mâchoire défectueuse et avancée avait quelque chose du singe; admirable d'esprit la plume à la main, il devenait lourd dans la conversation; chaque mot coulait lentement de ses lèvres; maître d'une fortune considérable acquise dans les finances et dans les fournitures[1], homme d'affaires autant que philosophe et poëte, il avait conquis l'indépendance nécessaire à tous ceux qui veulent écrire hautement et librement. L'homme d'esprit sans fortune est presque toujours esclave ou rebelle dans la société; il se fait servile ou démolisseur. Voltaire était de sa nature très-intéressé, avare même jusqu'à prêter à gros intérêts[2], et avec cette parcimonie, plein de vanité, son plus grand chagrin était de ne pas être gen-

1. Voyez mon livre sur *Les fermiers généraux.*

2. Le duc de Richelieu même lui empruntait 50 000 livres en viager à 12 pour 100.

tilhomme; il avait changé bien vite son nom roturier d'Arouet en celui de Voltaire; il voulait ériger sa terre en marquisat, comme M. de Villette, son parent. Voltaire s'habillait sans goût et d'une façon grotesque : il prodiguait l'or, les paillettes sur son habit de velours bleu et sur sa culotte de bouracan; il s'affublait d'une perruque ridicule, sans poudre, qui le faisait ressembler à un personnage de la foire; un peu voûté, de bonne heure, il se soutenait avec une longue canne incrustée d'ivoire, à pomme d'or, et qui est restée comme un monument. Le culte pour la canne est déjà vieux.

Mais ces petits ridicules, aux yeux du monde, et ces originalités, Voltaire les rachetait par cet esprit prodigieux qui semait les éloges délicats ou la satire mordante. Aux pieds de la marquise du Châtelet il exaltait le sublime génie, la vertu, la beauté de son amie; et comme il fallait au philosophe un petit mot antichrétien, il l'invitait à craindre la calomnie des dévots :

Écoutez-moi, respectable [1] Émilie,
Vous êtes belle [2]; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie,

1. On ne s'explique pas cette épithète si peu gracieuse.
2. C'était vraiment une flatterie pour la marquise.

Vous possédez un sublime génie
On vous craindra; votre tendre amitié
Est confiante, et vous serez trahie;
Votre vertu dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a pu sacrifier
A nos dévots; craignez la calomnie.

Ces vers un peu étranges s'adressaient à la partie sensible du caractère de Mme du Châtelet; sans préjugés, son plus beau titre aux yeux de Voltaire c'est qu'elle ne sacrifiait pas aux dévots. Devenu galant plus hardi, Voltaire, maître du cœur d'Émilie, lui rappelle qu'elle s'est mariée sans aimer! couronnée de pompons, elle a dit le oui à un mari qu'elle n'avait jamais vu, et le lendemain, au bal chez la reine, on lui donnait un amant :

La jeune Églé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un oui, d'un air tout ingénu,
A son mari, qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
A la cour, au bal, chez Bourbon, chez la Reine [1].
Le lendemain sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.

Ce trait malicieux décoché par Voltaire n'était pas un reproche dans ce siècle léger où l'amant

1. Ces vers étaient écrits sous le ministère du duc de Bourbon et pendant le pouvoir de Mme de Prie.

était presque une institution domestique; cet amant de la femme jeune n'avait pas été Arouet de Voltaire. Assurément, la marquise aimait trop les pompons et les élégances du monde pour se donner d'abord à un penseur maladif. A trente ans ses idées changèrent; elle chercha le bruit et l'éclat qu'elle pouvait obtenir en s'associant à l'homme célèbre dont l'Europe s'entretenait, brillant esclave qu'elle attacherait à son char. Elle proposa donc à Voltaire une vie libre et commune à son château de Cirey, situé entre la Champagne et la Lorraine[1], près de Blamont, retraite fort sauvage, château un peu délabré que la marquise fit embellir avec faste; elle transforma en jardins ces montagnes qui s'élevèrent jusqu'aux Vosges. La Lorraine, peuplée de vieux châteaux, possédait une bonne noblesse, et, dans cette retraite embellie, Mme du Châtelet étudia la science, la philosophie, l'histoire. Les femmes, lorsque l'extrême jeunesse s'en va, ont besoin de se créer un autre empire, et Mme du Châtelet se passionna pour les savants[2]; elle s'éprit de Maupertuis, l'un

. Le fief de Cirey faisait hommage au duc de Lorraine : Mme du Châtelet était attachée à la cour de Stanislas.

2. Maupertuis au reste était considéré à cette époque comme un grand esprit; le roi de Prusse l'avait attiré à sa cour.

des hôtes de Cirey, à ce point de donner de la jalousie à Voltaire, qui, dissimulant ses chagrins, flatta même le goût passager de la marquise pour un savant lourd et songeur. Voltaire boit la coupe amère sans sourciller; lui, plein d'orgueil, s'abaissa jusqu'à dire : « Que suis-je auprès du sublime Maupertuis? »

Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles
Et le sublime Maupertuis,
. . . .
Mais sans le secret d'être heureuse
Que vous aura-t-il donc appris?

Voltaire était-il lui-même bien satisfait pour donner à Mme du Châtelet le conseil d'être heureuse? Il avait au cœur un profond dépit; il badinait avec grâce et légèreté sur les caprices de la marquise, mais il supportait avec peine les conditions de patience et de résignation qu'elle imposait à la vie commune. Ces conditions étaient dures; la marquise passait avec la plus grande insouciance d'un amour à un autre, et Voltaire devait subir ces infidélités le sourire sur les lèvres, serrer la main aux amants plus heureux; triste et maladif, encore enlaidi par une récente

petite vérole, Voltaire ne cessait de célébrer avec esprit la grâce et la beauté de la marquise; il cherchait à lui plaire, à lui enseigner les lois éternelles du goût et les divers éclats de la poésie. Un jour qu'ils discutaient ensemble sur le mérite des poëtes épiques, Homère, Virgile, le Tasse et Milton, Voltaire improvisa ces jolis vers :

Plein de beautés et de défauts,
Le vieil Homère a mon estime;
Il est, comme tous ses héros,
Babillard outré, mais sublime.
Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie,
Mais il s'épuise avec Didon
Et rate à la fin Lavinie.
De faux brillants, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas,
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie[1]
Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins admirables;
Il semble chanter pour les fous,
Pour les anges et pour les diables.

C'était assurément une appréciation pleine de goût sur les poëmes; Voltaire n'hésite pas à pla-

1. Voltaire ne parle pas de l'Arioste : il composait alors la *Pucelle :* il croyait faire oublier le poëte italien qu'il imitait visiblement.

cer son nom et celui de la marquise du Châtelet au milieu de cette brillante pléiade :

Parler de moi, serait trop fort
Et j'attendrai que je sois mort,
Pour apprendre quelle est ma place.
Vous, en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grâce et tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde [1].

Par ces éloges excessifs et ces appels à l'amour, Voltaire voulait retenir sa vaniteuse marquise; il a toujours peur que ce cœur léger ne lui échappe. Il le mêle incessamment au sien dans un chiffre amoureux, gravé comme celui d'Armide, sur les arbres enchantés; il se fait son maître littéraire et philosophique; pour elle, il explique et traduit le système céleste de Newton, et écrit à son usage l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Singulière figure que cette Émilie du Châtelet, n'ayant rien de cette nature délicate de la femme! Elle est enceinte, de qui? On l'ignore : elle accouche comme une vivandière de l'armée, vite, sans secours,

1. *Stances de Voltaire :* ces jugements quoique très-spirituellement exprimés étaient d'une prétention remarquable : Voltaire ne savait pas assez le grec pour lire Homère : en quo froide et très-plate *Henriade* pouvait-elle se comparer à Virgile?

et affecte d'oublier les devoirs d'une mère, pour reprendre au plus tôt ses études d'astronomie. Voltaire dans les notes de ses *Mémoires* fait ce singulier récit : « Une femme a traduit et éclairé Newton; une femme que les hommes ne connaissent que par ses diamants et la Cavagnole [1] étant cette nuit 4 septembre à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : « Mais je me sens quelque chose. » Ce quelque chose est une petite fille, qui est venue au monde; sur-le-champ on l'a mise sur un livre de géométrie qui se trouvait là et la mère est allée se coucher [2]. »

Cette cruelle force d'âme, cette indifférence dans la douleur pouvait être stoïque et louée par la philosophie, mais elle supposait une mère sans tressaillement pour une pauvre petite créature qui venait à la vie. Émilie faisait avec affectation le sacrifice des lois de la maternité aux sublimes devoirs de l'étude et de la philosophie. La marquise ne voyait dans les conditions du monde physique, que la géométrie et l'astronomie; elle aspirait au bruit, à la renommée, à l'éclat; et pour-

1. Jeu de hasard alors à la mode.

2. *Mémoires de Voltaire.* L'éloge de Mme du Châtelet par Voltaire se trouve à la tête de l'*Essai sur la philosophie de Newton.*

tant cette femme forte disait ingénument à ses amies : « J'avoue qu'une boîte de porcelaine, un meuble nouveau sont pour moi d'une grande jouissance. » — « Émilie, ajoute Mme du Deffant travaille avec tant de soin à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'elle ne sait plus elle-même ce qu'elle est; en effet, elle est née avec assez d'esprit; le désir de paraître en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences abstraites, aux connaissances agréables; elle croit par cette singularité parvenir à une plus grande réputation et à une supériorité sur toutes les femmes[1]. »

Telle était au vrai la marquise du Châtelet, aimable quand elle voulait plaire, maussade envers ceux qui cessaient de la charmer. Il se passait des scènes très-violentes, très-criardes au château de Cirey. Voltaire dissimulait ses ressentiments autant qu'il le pouvait, car son orgueil était flatté de cette liaison du grand monde; dévorant ses chagrins, il parlait toujours d'Émilie avec enthousiasme, comme si sa vie était attachée à la sienne, semblable à ces doubles portraits enlacés par des fleurs, œuvres des artistes du dix-huitième siècle;

1. *Correspondance de Mme du Deffant*, très-peu favorable aux philosophes.

il était flatté d'écrire à Frédéric, alors prince royal de Prusse : « Mme la marquise du Châtelet est aussi sensible à l'honneur de votre souvenir qu'elle en est digne; son âme pense autant que la vôtre : nous étions faits pour être de vos sujets. Je suis persuadé que si vous regardiez bien vos titres vous verriez que le marquisat de Cirey est une ancienne dépendance de Brandebourg.... Venez prendre Cirey, Monseigneur, qui a été détaché du marquisat de Brandebourg : je vous en conjure, rendez-nous si vous le voulez Strasbourg, Metz, mais gardez votre Cirey et surtout que le canon n'endommage pas les lambris dorés et vermeils, les boudoirs et les entre-sols d'Émilie [1]. »

Abdiquant sa nationalité par une flatterie, abaissé devant Frédéric, prince royal, roi de Prusse, Voltaire ne cesse de caresser son amie en mettant son amour au-dessus de tous les biens de la terre; il donne à Mme du Châtelet l'esprit, la raison, un charmant visage, même la fleur de santé : et lui enfant abandonné de la nature, n'a-

1. *Correspondance de Voltaire avec Frédéric.* Voltaire sacrifiait toujours avec beaucoup de dédain la nation française à laquelle pourtant il avait l'honneur d'appartenir.

voir rien, semble son apanage; mais puisque Émilie l'aime, les dieux lui ont tout donné[1].

Le pauvre Voltaire trompé, délaissé pour d'autres amours cherche le bonheur dans l'étude, les livres et la solitude :

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux;
Un ami dans la solitude,
Voilà mon sort, il est heureux.

Enfin les deux amants quittèrent Cirey. La marquise dut aller en Belgique suivre un procès de famille fort important pour les Breteuil; Voltaire vint bientôt l'y joindre : la marquise avait besoin de l'écrivain comme d'un homme d'affaire pour rédiger ses mémoires sur le procès, et les appuyer du poids de sa renommée. Mme du Châtelet gagna sa cause, considérable en argent, et se décida pour le séjour de Paris où elle acquit un splendide hôtel à la pointe de l'île Saint-Louis, quartier délaissé par la mode; la haute noblesse se portait

1. Tout est égal et la nature sage,
Veut au niveau ranger tous les humains.
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins,
Vous avez tout, c'est là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon apanage;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

alors au faubourg Saint-Germain et la finance sur les places Vendômes[1] et des Victoires, rue Neuve-des-Petits-Champs et le faubourg Saint-Honoré. L'hôtel qu'acquérait Mme du Châtelet était presque un palais, avec des jardins suspendus sur la rivière[2]; de vastes salons, des pièces admirablement décorées. Il fut depuis l'hôtel du président Lambert.

Voltaire s'empressait d'annoncer la nouvelle de cette acquisition au prince royal de Prusse, en liant toujours son nom à celui de la marquise : « Mme du Châtelet vient d'acheter à Paris une maison bâtie par les plus grands architectes de France, et décorée par Lebrun et Lesueur; c'est une maison faite pour un souverain; elle est heureusement située dans un quartier de Paris qui est éloigné de tout; c'est ce qui fait qu'elle a eu pour deux cent mille livres, ce qui a coûté deux millions à bâtir et à orner; je la regarde comme une seconde retraite, comme un second Cirey; les larmes me coulent lorsque je songe que tout cela n'est pas dans l'État de Marc-Aurèle (Frédéric)[3]. »

1. Voir tome Ier de mes *Fermiers généraux*.

2. C'est aujourd'hui l'hôtel Lambert, le seul des hôtels du règne de Louis XIV qui se soit conservé dans sa splendeur.

3. Toujours ces plats éloges au Roi de Prusse qui renient la

Avec la présence de Voltaire, l'hôtel acquis par Mme du Châtelet ne resta pas longtemps une solitude, tout Paris élégant vint visiter la marquise que Voltaire suivait en chien fidèle, le collier au cou, comme le disait Mme du Deffant : elle le faisait japper, mordre ou caresser, selon son caprice. Voltaire, à son apogée de gloire, n'admettait pas de partage dans la renommée : égoïste au plus haut degré, il ne supportait pas de réputation égale à la sienne. Aux soupers les plus brillants on lisait ses ravissantes poésies, ses tragédies jouées sur le théâtre ; on recherchait ses lettres, ses écrits les plus légers. Mme du Châtelet était fière de voir composer, pour ainsi dire sous sa jupe, *Zaïre*, *Mahomet*, de s'entendre louée par celui que tout le monde admirait. Quant à la personne du pauvre Voltaire, Émilie ne s'en souciait guère, car il n'avait rien d'attrayant : malade de la poitrine, il expectorait son catarrhe dans un coin du salon ; sa toilette était vieillie jusqu'au ridicule, son habit de brocart jaune datait de Louis XIV, et la marquise était trop femme du monde pour ne pas s'en apercevoir ; elle mit incessamment en partage son cœur si facile.

nationalité française. Cela se retrouve encore dans la nouvelle école.

A la cour de Stanislas, duc de Lorraine, où Mme du Châtelet venait souvent, elle s'éprit comme une folle, à près de quarante ans, d'un officier aux gardes de Lorraine (une des plus belles troupes de l'Europe), le marquis de Saint-Lambert[1], poëte aux jolis vers que Voltaire avait tant loué : « je lis vos vers, j'en suis jaloux. » Saint-Lambert fixa le cœur de la marquise sans qu'elle prît la peine de rien déguiser à Voltaire, résigné à tout, pourvu qu'on le gardât amant en titre ; il n'en voulait pas à Saint-Lambert ; il le félicitait sans honte de ses succès d'amour, de son triomphe auprès d'Émilie : les roses sont pour Saint-Lambert; à lui, pauvre oublié, il reste les épines :

Les fleurs dont Horace autrefois
Faisait des bouquets pour Glycère,
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi,
Que ces belles fleurs sont écloses ;
C'est ta main qui cueille les roses
Et les épines sont pour moi.

Ce caprice de la marquise pour Saint-Lambert fut public et avoué. A Cirey, ils n'avaient qu'un

1. Saint-Lambert était un brave officier : Louis XV rit comme un fou quand il apprit que Voltaire, (qu'il n'aimait pas) était trompé par la Marquise du Châtelet qu'il appelait la *Virago*. Le philosophe trompé par le gentilhomme, était un sujet de joie pour les soupers de Choisy.

même appartement, et sans secret elle montra sa fécondité tardive : comme la première fois, femme forte, elle ne prit aucun soin de sa personne, elle ne voulut point quitter sa bibliothèque, et déposa peut-être son enfant sur un volume d'Euclide ; une fièvre pourprée la saisit, elle mourut sans laisser de grands regrets au milieu de cette société de philosophes égoïstes qui ne gardait aucun souvenir même de ses amis : cette société froide, devenue méchante pour Émilie, l'accabla de mauvais propos. On flétrit la tombe de la marquise :

Ci-gît qui perdit la vie
Dans le double accouchement
D'un traité de philosophie
Et d'un malheureux enfant ;
Lequel des deux nous l'a ravie ?
Sur ce funeste événement,
Quelle opinion devons-nous suivre :
Saint-Lambert s'en prend au livre,
Voltaire dit que c'est l'enfant [1].

Mme la marquise du Châtelet fut le dernier attachement sérieux de Voltaire, qui voyagea désormais en Prusse, dans les cours d'Allemagne,

1. Ces vers furent attribués à Mme du Deffant, l'une des bonnes amies de la marquise du Châtelet.

jusqu'à ce qu'il vint se fixer à Ferney. On peut remarquer qu'à partir de la mort de la marquise, Voltaire n'en dit plus un seul mot; il ne manifeste aucun regret, aucune douleur. Durant la vie commune, c'était la sublime, la divine Émilie; après la mort, tout est oublié, amour, service, bienveillance. Ainsi finissent tous les attachements où l'âme n'est pour rien : le plaisir, les sens sont satisfaits, le cœur est dans la matière, tout meurt avec la chair.

V

LA MARQUISE DU DEFFANT

(1697-1780)

V

LA MARQUISE DU DEFFANT.

(1695-1750)

On était en pleine Régence, sous l'administration du prince, facile et charmant, qui gouvernait la France et enchantait la cour[1] : une femme jeune et spirituelle recevait beau monde à son hôtel de la rue Sainte-Anne. Issue d'une famille noble de Bourgogne, elle se nommait Marie de Vichy-Chamroud [2]; jolie fille, sans fortune, Marie avait fait un mariage sérieux avec le marquis du Deffant fort épris d'elle, et selon l'usage du temps, une fois libre par le mariage, elle s'était jetée

1. Le Régent : voyez mon livre sur *le Cardinal Dubois*.
2. Marie du Deffant était née en 1697, et avait dix-huit ans sous la Régence.

dans la vie dissipée; objet d'une fantaisie du Régent, le caprice passé, elle vécut comme une femme à la mode; le vide et l'ennui la ramenèrent au marquis du Deffant. Elle se mit à aimer son mari, ce qui occasionna presque un scandale dans cette société étrange où le mariage était moins respecté que l'amour. La courtisane orientale Aïssé dit dans sa correspondance un peu éhontée : « Un amant qu'elle avait la laissa, quand il apprit qu'elle était bien avec M. du Deffant, et lui a écrit des lettres pleines de reproches; il est revenu, l'amour-propre ayant réveillé des feux mal éteints : la bonne dame n'a suivi que son penchant, et sans réflexion elle a cru un amant meilleur qu'un mari; elle a obligé ce dernier à quitter la place; elle reste la fable du public, méprisée de son amant, blâmée de tout le monde, délaissée de ses amis : elle ne sait comment débrouiller cela[1]. »

La marquise s'en tira pourtant par les grâces de son esprit et ses manières de belle compagnie; si elle s'ennuyait incessamment, ce vide était comblé par son salon le plus spirituel, le plus attrayant de Paris. Ses convives assidus furent

1. Lettre d'Aïssé à Mme Calandrini.

les présidents de Montesquieu, et Hénault si fort prisé chez Mme de Tencin; Hénault, déjà célèbre par ses soupers et par sa Chronologie, comme le dit Voltaire. Le président de Montesquieu, excellent viveur, aimait la chère exquise et le marasquin surtout qu'il avait pris en passion durant son séjour en Italie. Montesquieu travaillait à son *Esprit des Lois*, que le salon de Mme du Deffant protégeait de toutes ses forces contre les critiques justes et inflexibles du *Journal de Trévoux*[1]. Les journalistes érudits avaient relevé trois cent cinquante citations fautives; quant à la théorie de Montesquieu sur les institutions classées par les climats, cours de géographie législative, les critiques l'avaient raillée avec goût et raison. A l'amitié de Mme du Deffant, Montesquieu dut la popularité de son livre; car elle en distribua de sa main les premiers exemplaires parmi les beaux-esprits de son salon, avec de pompeux éloges sur la grandeur de l'œuvre, et la philosophie de l'historien; l'*Esprit des Lois* eut un plein succès. Le président de Montesquieu ne venait à Paris que dans les vacances du parlement de Bor-

1. Nous avons porté un jugement raisonné sur le président de Montesquieu dans notre livre sur *Mme de Pompadour*.

deaux, quand il n'habitait pas le château de la Brede.

Le plus tendre, le plus assidu des amis de Mme du Deffant, ce fut Hénault, le fils d'un fermier général, à la fois président au parlement de Paris et trésorier de la reine[1]. Savant facile, tout en écrivant sa *Chronologie* de l'histoire, il donnait les meilleurs soupers du monde, distraction de la société d'élite : il avait la gourmandise des gens d'esprit, la fine appréciation des mets et de la saveur des vins : « Le souper, disait Mme du Deffant, est une des qualités essentielles de l'homme : ôtez-le-lui, que lui reste-t-il? » Voltaire, avec une délicate flatterie, appréciant les qualités précieuses d'Hénault disait de lui :

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant fort aimable ;
Les gens en *us*, pour un savant,
Et le dieu joufflu de la table,
Pour un connaisseur fort gourmand.

1. Le président Hénault contemporain de Voltaire, né en 1685; il s'était voué à la duchesse du Maine et fut compromis dans la conspiration de Cellamare (voir mon *Cardinal Dubois* et la Régence). C'est à lui que Voltaire adresse ces vers pleins de flatterie :

Henault, fameux par vos soupers
Et par votre Chronologie,
Par des vers au bon coin frappés
Pleins de douceurs et d'harmonie.

Une des tristesses de Voltaire, maladif, était de ne pouvoir plus souper ; il envie donc la santé du président Hénault et lui souhaite un bon estomac :

Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses chansons, de ses écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire :
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir ;
Mais il n'a rien, s'il ne digère.

Le président Hénault conviait les beaux-esprits à ses divines réunions, et parmi eux, le marquis de Pont de Veyle, l'aimable égoïste, l'hôte le plus indifférent et le plus assidu de Mme du Deffant : souvent avec un oubli un peu affecté, elle ne s'appercevait pas que Pont de Veyle était là comme un matou au poil soyeux et brillant accroupi auprès des chenets, sans faire plus attention à sa vieille amie. Voltaire, qui savait toute l'importance du salon de Mme du Deffant, l'accablait d'éloges et de flatterie ; nulle femme ne s'entendait mieux à lancer un livre, à faire une renommée ; Voltaire louait les vers, la prose de Mme du Deffant :

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ?

Ils ont, comme vous, l'art de plaire ;
Du Deffant, vous êtes la mère
De ces enfants ingénieux [1].

Il saisissait toutes les occasions de parler d'elle, de flatter son imagination et son cœur. Un quaccker reçu dans son salon lui parlait avec toutes les libertés de sa secte ; il l'avait même tutoyée, et Voltaire lui écrit :

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces moments où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté
Sans choquer la civilité
De notre nation polie.

Mme du Deffant ne se fâchait pas de ces vers osés et lascifs, au milieu des cliquetis de verres dans les soupers intimes. Jamais le propos léger n'était mieux dit; on n'avait pas besoin d'éventail pour cacher la rougeur. Mme du Deffant, il faut lui rendre cette justice, avait un esprit assez discret, assez délicat, pour interdire toute espèce d'attaque trop vive contre les idées religieuses ; elle savait reprendre Voltaire, sottement passionné contre le christianisme ; elle contenait les impiétés d'Helvétius et de Diderot. Helvétius,

1. Voltaire : *Poésies légères.*

riche de sa fortune, puissant par la protection que Louis XV lui accordait, à cause des services que son père, le médecin Helvétius, avait rendus à sa royale enfance [1], Helvétius, sensualiste élégant et jeune [2], était soutenu, loué par tout le parti philosophique toujours flatteur pour les favoris de la fortune. Voltaire disait de lui dans sa familiarité :

Apprenti fermier général
Chez Plutus, ce gros dieu brutal,
Vous portâtes mine étrangère ;
Mais chez les amours et leur mère,
Chez Minerve et chez Apollon,
Lorsque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître
Ou pour l'enfant de la maison [3].

Helvétius cachait sous les dehors d'une haute élégance, les vices d'une trop facile éducation, tandis que Diderot gâtait sa causerie par les ordures d'une imagination sans frein, ses tableaux licencieux et sans voile. Diderot attaquait les vocations les plus saintes, les dévouements les plus

1. Le médecin Helvétius sauva les jours du roi Louis XV enfant, par une saignée au pied, quand tous les autres l'abandonnaient. (Voir mon *Louis XV.*)
2. Helvétius avait à peine 22 ans.
3. Voltaire, *Épître en vers*, 1745.

admirables ; avec une pénétration très-remarquable, il grandissait sa renommée par une suite de livres, les uns sérieux, les autres de simples critiques sur les arts, à une époque où le feuilleton était dans l'enfance. Tout ce qui offensait la religion révélée était accueilli comme une œuvre de génie, et sous ce nom de préjugés, Diderot avait attaqué la famille et les institutions vénérées : le roi Frédéric de Prusse, esprit toujours juste, quand il n'était pas entraîné par ses intérêts, disait de lui : « Diderot rabâche toujours la même chose[1] ; ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je sois ; il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté. » C'était précisément cette suffisance qui faisait le succès des livres de Diderot au milieu de cette génération que les philosophes menaient comme un berger conduit un troupeau, à coup de livres encyclopédiques. Qu'on affuble maintenant cette figure si commune de Diderot de vêtements sales, débraillés, avec une parole lourde, et l'on aura le portrait du philosophe qui s'asseyait en maître dans les salons

1. *Rabacher* la même chose est une force et souvent une puissance.

de Mme du Deffand. [illegible] cette époque [illegible] [illegible] ducation du [illegible] [illegible] oubliaient [illegible] vation ; il fallut une révolution pour [illegible] et peut-être [illegible] pas suffi.

A mesure que la vie [illegible] froids sentiments [illegible] sonne, Mme du Deffand, frappée d'une [illegible] maladie, perdit la vue [illegible] conserva sa sérénité et son calme [illegible] une grâce particulière à ceux qui [illegible] cruellement. Le salon de Mme du Deffand ne cessa d'être ce qu'il était, une belle réunion littéraire ; le souper même ne perdit pas de son charme et de sa liberté. Pont de Veyle, l'égoïste ami d'une égoïste maîtresse, y venait chaque soir comme un automate fidèle, obéissant à un mouvement mécanique : « Pont de Veyle, lui dit-elle un soir, n'est-ce pas, que depuis que nous sommes amis, il n'y a pas eu un seul nuage dans notre liaison ? — Non, madame. — N'est-ce pas parce que nous

1. Catherine II s'attacha Diderot : elle lui acheta sa bibliothèque, la lui laissa avec une pension de [illegible] livres. Les souverains à cette époque comblaient de biens ceux qui démolissaient les croyances.

ne nous aimons guère plus l'un que l'autre? — Cela pourrait bien être. » Observation profonde qui fait mal aux natures aimantes et douces, consacrant leur vie à un sentiment unique, exalté.

Dans sa triste infirmité, Mme du Deffant conserva un esprit piquant d'observation : si elle sacrifiait beaucoup aux convenances du monde, à la paix de son salon, elle gardait sa juste et libre appréciation dans ses lettres intimes, en dehors de toute publicité. A une époque très-avancée dans sa vie, Mme du Deffant commença sa correspondance avec Horace Walpole[1] : l'homme d'État anglais ne donnait à sa liaison avec Mme du Deffaut aucune autre importance que le besoin d'information auprès d'une femme fort influente sur les salons. Horace Walpole avait besoin d'obtenir pour son système les applaudissements de certains beaux-esprits, et il se servait de Mme du Deffant, que Voltaire appelait l'aveugle clairvoyante. Elle voyait beaucoup de monde, causait bien et aimait à faire causer, et ces informations elle les adressait avec les vives couleurs du style à lord Walpole. Cette correspondance est re-

1. Horace Walpole, le ministre anglais habile, tant accusé de corruption, la main supérieure qui consolida l'avénement de la maison de Hanovre.

marquable à plusieurs points de vue: 1° comme information sur le mouvement littéraire et philosophique; 2° comme *gazette de cour*. Mme du Deffant qui, dans la vie publique, ménageait et louait même le parti philosophique, ne se gêne pas à juger avec une dure impartialité cette coterie de penseurs ennuyeux, si pleins de jalousie et de petitesse. Mme du Deffant n'épargne pas même Voltaire qu'elle caressait tant dans son salon; elle est impitoyable pour les médiocres productions de l'homme d'esprit qui s'abaissait dans une polémique ignoble contre les croyances, sacrifiant à ses préjugés anti-chrétiens les grâces de son esprit si parfait dans les poésies légères, si délicat dans tout ce qui touchait au goût.

Cette correspondance avec Horace Walpole[1] fut la dernière épisode de la vie de Mme du Deffant, qui atteignit l'extrême vieillesse. A cet âge si avancé, elle avait gardé l'amour du monde et surtout son indifférence froide pour tout ce qui l'environnait, caractère des faiseurs de l'Encyclopédie; elle voyait mourir ses amis avec un sangfroid qui supposait l'absence de tout cœur; le

1. La correspondance de Mme du Deffant avec Horace Walpole et Voltaire a été publiée. Paris 1811, 4 vol. in-8. La correspondance avec d'Alembert, Paris 1812, 2 vol. in-8.

soir de la mort de Pont de Veyle, elle alla souper chez M. de Marchais. On lui parla de la perte qu'elle venait de faire, du vide qu'elle devait éprouver dans son existence : « Hélas ! dit-elle avec beaucoup de sang-froid, il est mort ce soir à six heures, sans cela vous ne me verriez pas ici. » Ce fut le seul regret exprimé pour un ami de trente ans. Longtemps indifférente pour les idées religieuses, on vit Mme du Deffant, vers la fin de ses jours, se rapprocher de l'Église (on dit par bienséance, si ce n'est par conviction) ; elle s'en expliqua avec Horace Walpole dans ces vers rappelés comme un souvenir d'*Athalie :*

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur dieu, j'ai conçu la pensée.

Au dix-huitième siècle, on en était presque à s'excuser quand on remplissait son devoir : « Ne vous étonnez pas si j'ai cherché à satisfaire cette inspiration. » Mme du Deffant eut divers entretiens avec le père Lenfant, de l'ordre des jésuites ; elle fit appeler le curé de Saint-Sulpice, sa nouvelle paroisse, et, après une courte agonie, elle mourut chrétiennement. Il ne reste de Mme du Deffant que sa correspondance avec Voltaire et Horace Walpole, œuvre à double partie. Quand

elle écrit à Voltaire, à Diderot, à Helvétius, elle les flatte dans leur orgueil, tandis que dans sa correspondance avec Walpole[1] elle les juge, les critique impitoyablement; d'une main elle encense les idoles, de l'autre elle les démolit. Cette duplicité dans le caractère de Mme du Deffant peut expliquer l'ingratitude de Mlle Lespinasse[2], dont nous allons dire le petit drame.

1. Il est maintenant constaté que Mme de Duffant recevait 300 livres sterling pour sa correspondance avec Walpole.

2. Mme de Deffant mourut le 24 septembre 1780, à 83 ans.

VI

MADEMOISELLE LESPINASSE ET D'ALEMBERT

(1732-1776)

VI

MADEMOISELLE LESPINASSE ET D'ALEMBERT.

(1732-1776)

On a beaucoup écrit sur Mlle Lespinasse, sa vie et ses passions amoureuses; un spirituel critique a recueilli ses lettres, collection de redites sentimentales et pleureuses[1]. Ce qu'il y a de curieux dans cette exaltation d'un cœur qui semble toujours souffrir, c'est qu'en expirant d'amour pour l'un, Mlle Lespinasse se meurt de tendresse pour un autre : ce n'est pas assez de tromper tranquillement l'encyclopédiste d'Alembert, qui l'entretient et la nourrit, elle possède encore deux

1. M. Jules Janin a publié les lettres de Mlle Lespinasse. Si la préface est charmante, les deux énormes volumes sont illisibles.

amants pour qui elle chante sa chanson amoureuse; elle cherche à les retenir, à les réchauffer, à les apitoyer; elle veut les rappeler à elle quand ils s'envolent. Mlle Lespinasse parle incessamment de ses souffrances, de ses malaises; elle se déshabillerait bientôt pour faire voir et toucher ses plaies dans cet appel désespéré d'une vieille fille à des amants qui ne veulent plus d'elle.

La vie de Mlle Lespinasse est un roman. Dans le salon de Mme du Deffant, on avait remarqué pendant quelques années une fille jeune alors, d'une taille bien prise, un peu sèche, noire de peau, fortement marquée de la petite vérole, avec de beaux yeux et une chevelure luxuriante : née à Lyon au sein d'une famille bourgeoise, elle était inscrite dans le registre de la paroisse sous le nom de Julie-Jeanne-Éléonore Lespinasse; mais avec un air de mystère affecté[1] elle racontait « qu'une grande dame, depuis longtemps séparée de son mari, était sa mère : pour sauver son honneur, elle l'avait inscrite sous le nom de Lespinasse; Jeanne-Éléonore était restée auprès de sa mère jusqu'à l'âge de quinze ans comme femme de

1. Née le 27 juin 1732, comme le constate son acte de baptême daté de Lyon.

chambre. A la mort de la grande dame, le secret de sa naissance lui avait été révélé; on lui avait remis une cassette, malheureusement perdue; depuis elle était restée gouvernante d'enfants dans un château de Bourgogne, au milieu même de la famille de sa véritable mère, sans jamais dire son secret, dans la crainte de compromettre une mémoire chérie; Mlle Lespinasse aurait pu réclamer une partie de la fortune de son père (ce qui était une hablerie, car elle était légalement inscrite sous un autre nom), mais elle y avait renoncé par générosité. »

Ce récit, Mlle Lespinasse le disait à merveille, peut-être s'était-elle persuadée de sa vérité après l'avoir tant de fois raconté.

Dans ce château de Bourgogne, Mme du Deffant avait rencontré Mlle Lespinasse[1]. Sa douceur et son esprit l'avaient charmée; elle la demanda pour demoiselle de compagnie, et, sans hésiter, Mlle Lespinasse quitta sa prétendue famille pour passer au service de Mme du Deffant. Elle se montra d'une complaisance extrême auprès de sa nouvelle maîtresse; lisant bien, écrivant avec

1. Mlle Lespinasse avait 20 ans en 1752, époque où elle vin s'établir chez Mme du Deffant, dans la rue Saint-Dominique.

correction; elle soignait sa toilette avec goût; elle plut à ce salon surtout par une causerie pleine de traits contre les préjugés religieux et les naïves croyances. Il faut se défier de ces jeunes filles d'une éducation au-dessus de leur fortune, qui s'introduisent dans les familles; comme elles ont besoin de s'y créer une position, elles s'emparent de toutes les faiblesses pour les dominer toutes; souvent elles restent maîtresses de la maison aux dépens de celles qui les ont protégées. Ces tartufes d'éducation sont bien plus dangereux que les hypocrites dont Molière a tracé la déclamatoire caricature.

Tel fut le rôle indélicat de Mlle Lespinasse auprès de Mme du Deffant : elle prit plaisir à enlever l'une après l'autre les amitiés, les relations à la spirituelle infirme qni lui avait tendu les mains; et cette ingratitude lui fut facile, car elle était alors plus jeune et surtout plus hardie d'opinion et de sentiment. Si Mme du Deffant gardait une certaine retenue dans les choses religieuses, il n'en était pas ainsi de Mlle Lespinasse, esprit sans frein moral, souriant aux plus hardies doctrines. A trente ans, elle vint habiter le même appartement que d'Alembert; elle avait trouvé dans le philosophe une conformité de desti-

née[1]. Comme Mlle Lespinasse, d'Alembert, enfant délaissé sur les marches d'une église, avait été recueilli par un vitrier ; on lui avait donné pour mère Mme de Tencin, et pour père, on le disait du moins, le comte d'Estouche. Quand il eut grandi en renommée, Mme de Tencin avait voulu le reconnaître, et d'Alembert répondit avec une certaine dignité : « Que sa véritable mère était la femme qui l'avait nourri et élevé. » Ainsi était le récit des amis ! Jamais Mme de Tencin n'avait essayé de reconnaître cet enfant et, si elle l'eût désiré sérieusement, d'Alembert, très-honteux de son humble origine, aurait accepté les honneurs et la fortune avec une joie immense.

Le salon de Mlle Lespinasse devint le laboratoire où se fabriqua la compilation qui prit le titre d'*Encyclopédie*[2]; chaque auteur apportait l'article commandé. L'importance de Mlle Lespinasse dut grandir naturellement[3]; tous les mercredis on voyait accourir à un dîner commandé,

1. Toutes ces circonstances se trouvent dans l'*Éloge de d'Alembert*, lu à l'Académie.

2. Nul ne cherche plus à lire l'*Encyclopédie* : l'histoire et la science y sont d'une haute imperfection.

3. On peut voir dans les lettres de Montesquieu quelle puissance exerçait le salon de d'Alembert sur toute l'école encyclopédique.

les rédacteurs de l'*Encyclopédie*. D'Alembert revisait les articles pour en adoucir les phrases, modifier les attaques trop directes contre les idées religieuses et sociales ; il fallait ne point perdre ses pensions et mériter l'indulgence du duc de Choiseul, déjà accusé de favoriser les philosophes!

Mlle Lespinasse jouait un rôle avec d'Alembert plutôt qu'elle n'éprouvait un sentiment. Toute cette coterie de gens de lettres, savante, spirituelle la plume à la main, était très-ennuyeuse dans les rapports intimes de la vie. Les femmes du monde auraient préféré un pompon cavalièrement offert par un gentilhomme aux *in-folio* des philosophes. Aussi tous les encyclopédistes, si fiers de leur science, étaient trompés par leurs maîtresses : Louis XV riait toujours comme un fou quand une de ces anecdotes lui était rapportée par sa petite police, car il méprisait les encyclopédistes. Un beau gentilhomme espagnol, le comte de Mora, fut l'amant heureux de Mlle Lespinasse, alors qu'elle vivait avec d'Alembert.

Encore un singulier trait de cette vie! Quand elle paraissait aimer tendrement le jeune comte, Mlle Lespinasse le trompait aussi pour M. de

Guibert[1]. Comme une artiste en faux sentiments, elle avait des phrases pour toutes les émotions ; elle suppliait, elle pleurait ! En lisant les lettres de cette vieille fille, on dirait qu'elle n'a jamais eu qu'un amant au monde ; que, chaste et réservée pour tous, elle meurt d'amour pour un seul ; et ces phrases, elle les avait dites déjà à un autre amant, le comte de Mora ; Mlle Lespinasse suivait très-sentimentalement ces deux intrigues avec la même effronterie. On s'explique, au reste, sa passion pour M. de Guibert, une de ces figures de gentilshommes qui entouraient le roi Louis XV ; cadet noble, sorti de l'école de Metz, à vingt ans major du brave régiment d'Auvergne, créé colonel par le roi à la bataille de Fontenoy ; au milieu du feu, quand d'Auvergne hésitait, il avait crié à ses grenadiers en se mettant à leur tête : « Camarades, regardez à droite, Navarre est avant nous[2], » et le régiment s'était élancé. Esprit d'élite, écrivain militaire distingué, beau de sa personne, de six ans moins âgé que Mlle Lespinasse, il possédait ce feu, ce charme qui plaît aux femmes.

1. Le spirituel auteur de la préface des lettres de Mlle Lespinasse, très-favorable à son héroïne, est forcé à tous les aveux sur ses infidélités sentimentales.

2. Article *Guibert*, dans la Biographie Michaud.

Si Mlle Lespinasse venait parader la science dans le salon de d'Alembert, où l'on discutait, dissertait sur la philosophie et la religion, elle s'en consolait en dehors par ses amours tendres et raffinés. Il y avait dans ces officiers de la maison du roi quelque chose de si charmant, de si exalté, un entrain d'esprit et de valeur qui dépassait de toute la hauteur de la gloire et des grâces, les dissertations pédantes du salon de d'Alembert, où chacun portait ses jugements sur les hommes et les œuvres. On grandissait les livres d'une façon démesurée; tragédies, comédies, aujourd'hui inlisibles, étaient l'occasion d'une admiration extrême; on annonçait le mérite éternel d'une œuvre depuis complétement oubliée. Tandis que les salons de la cour, de la haute noblesse, des fermiers généraux étaient pleins d'élégance et de belle galanterie, les cénacles encyclopédistes restaient ennuyeux et jaloux : s'imagine-t-on quelque chose de plus fastidieux qu'un débat athée, qu'une thèse à la façon du baron d'Holbach, développée par Naigeon ou l'abbé Raynal? C'est cependant cette unique société que nous ont exaltée les écrivains[1] du temps : les amours de

1. Nous avons cherché à faire connaître les salons de la

Diderot et de d'Alembert en robes de chambre, coiffés d'un bonnet de loutre, n'étaient pas très-attrayants; et l'on peut justifier les infidélités de Mlle Lespinasse pour le comte Mora et le chevalier de Guibert, deux amants d'épée et de grande compagnie. Mlle Lespinasse, dans sa correspondance, se montre exclusive, jalouse; étrange jalousie quand on a deux amants, trompés l'un pour l'autre! Ce qui donnerait une certaine vérité au paradoxe adorablement hardi de Louis XV, à qui on posait cette question au souper de Choisy: « Comment peut-on aimer plusieurs femmes à la fois avec la même tendresse? — Messieurs, dit le roi en avalant un verre d'Aï, n'aime-t-on pas avec la même passion le bourgogne, le bordeaux et le vin à la brillante couleur que je bois en ce moment à votre santé! »

Ces amours tendres, passionnées, Mlle Lespinasse les cachait à peine aux deux hommes graves et trompés de son salon, le président Hénault, ridiculement amoureux d'une fille de quarante ans, et d'Alembert[1], mathématiquement convaincu

cour et de la noblesse dans notre livre sur *Mme de Pompadour*.

1. D'Alembert avait promis à Mlle Lespinasse de l'épouser, du moins elle se complaisait à le dire.

d'être seul aimé, et que l'aveu tardif de Mlle Lespinasse (à son lit de mort) bouleversa singulièrement! Qu'on s'imagine un philosophe farci de certitude, tout à coup éclairé sur la vie amoureuse d'une femme aimée pendant onze ans, sans que le mathématicien, si fier de ses démonstrations algébriques, s'en aperçût le moins du monde! D'Alembert pardonna, dit-on, mais n'oublia jajamais; car, dans le sentiment, la question d'amour-propre domine toujours. Cependant, s'il avait connu la correspondance de Mlle Lespinasse avec le comte de Guibert, il se serait consolé, car il n'était pas le seul dupé : un beau garçon l'était également par Mlle Lespinasse filant trois ou quatre amours à la fois. D'Alembert aurait pu se livrer à de sublimes recherches sur le cœur des femmes et sur l'encyclopédie de leur passion; problème intéressant pour lui, qui avait la prétention de tous les résoudre.

Les femmes du dix-septième siècle valaient mieux que ces hypocrites de sentiments du dix-huitième. Au moins Ninon de Lenclos et Marion Delorme avaient la franchise de leurs infidélités, et les disaient haut sans en prévoir les conséquences; Mlle Lespinasse, au contraire, sacrifia tout à son bien-être, à la satisfaction de ses sens;

ingrate pour la première famille qui l'avait recueillie, elle passa au service de Mme du Deffant sans nul autre souci que de lui dérober ses amis : d'Alembert, Montesquieu. Le président Hénault, que l'on considérait comme l'esprit le plus délicat, avait quitté le salon de Mme du Deffant pour celui de Mlle Lespinasse; ce président Hénault dont Voltaire disait :

Vous, qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs,
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie [1].

Mlle de Lespinasse, l'encyclopédie incarnée, lui dut sa renommée. En l'absence de d'Alembert, souvent elle présidait le cénacle littéraire; elle corrigeait les livres, les épreuves, et donnait ses avis au maître, ce qui grandissait son importance [2]. Elle écrivit également deux chapitres d'un petit voyage sentimental à la façon de Sterne, qui ne méritait pas certainement les éloges qu'alors on lui donna; le grand titre de Mlle Lespinasse aux hommages de son temps fut d'avoir été le centre

1. Poésies de Voltaire.
2. Mlle Lespinasse mourut le 13 mai 1776 : Mme du Deffant fait mention très-froidement de cette mort dans sa correspondance avec lord Walpole : elle ne méritait pas davantage.

de ceux qui s'appelaient les penseurs. Que reste-t-il de cette école? Quel livre à survécu à ce siècle, si ce n'est quelques gracieuses et charmantes poësies de Voltaire, de Boufflers, de Saint-Lambert, enfin ce chef-d'œuvre éternellement jeune, *Manon Lescaut*, alors à peine aperçu? Qui lit encore les œuvres de l'abbé Raynal, de d'Alembert, de Naigeon, du baron d'Holbach, de tous les athées à jamais enterrés sous leur poudreux in-quarto. Diderot lui-même vaut-il la renommée qu'on lui a faite? On a voulu en vain réveiller quelques-uns de ces livres, de ces lettres, de ces correspondances; ils sont restés enfouis dans les bibliothèques, comme un témoignage de l'esprit contemporain qu'on ne recherche plus que pour peindre les mœurs du dix-huitième siècle!

VII

LA MARQUISE DE BOUFFLERS ET SON FILS LE CHEVALIER

(1715-1787)

VII

LA MARQUISE DE BOUFFLERS ET SON FILS LE CHEVALIER.

(1715-1787)

Quelques fleurs ravissantes viennent émailler les œuvres des libres penseurs. Il serait impossible de séparer la marquise de Boufflers du chevalier son fils, pas plus, comme le dit galamment Chabanon, qu'il ne serait facile de séparer Vénus de l'amour. Leur vie se passe à la cour du roi Stanislas à Nancy, à Lunéville, rajeunie et parée où dominaient le plaisir, l'exquise compagnie, les carrousels d'armes et d'esprit. La marquise de Boufflers y régnait presque en souveraine et à ses côtés le jeune chevalier [1], élégante poupée qu'on

1. Le chevalier de Boufflers était né en 1737 : il avait eu pour parrain le roi Stanislas, l'ami de sa mère.

destinait d'abord à l'état ecclésiastique; resté l'aîné de la famille, l'abbé devint le chevalier de Boufflers, voué à l'épée, à la poésie et aux beaux-arts [1].

Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il écrit, Boufflers l'adresse à sa mère, l'amie de Voltaire, l'élégante femme qui avait prodigué les plus tendres soins à la marquise du Châtelet, lors de sa cruelle maladie; artiste fort distingué, le premier portrait au crayon que fit Boufflers fut celui de sa mère, puis, comme l'habitude était alors d'un pèlerinage à Ferney, le chevalier s'achemina vers la Suisse. La relation de ce délicieux voyage, il l'a adressée en forme de lettres à la marquise avec les témoignages d'une tendresse enjouée : « Me voici dans le charmant pays de Vaud, chère mère, je suis au bord du lac de Genève : on fait en ce moment les vendanges [2], les raisins sont énormes et excellents: c'est une belle chose que le lac de Genève : il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez-

1. Il entra néanmoins dans l'ordre de Malte et fit les campagnes d'usage. L'ordre de Malte imposait le célibat.

2. 4 octobre 1764 : les fêtes de cette vendange sont en effet très-pittoresques et nous y avons assisté plus d'une fois; le vin du Léman est très-agréable.

vous une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais vue, qui baigne d'un côté les châtaigners de la Savoie et de l'autre côté les raisins du pays de Vaud. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevay; on ne m'y connaît que comme peintre, et j'y suis traité comme à Nancy [1].... Dans quelques jours, j'y verrai Voltaire et j'irai de Voltaire à vous.... »

Voir Voltaire était le plus ardent désir du chevalier, comme celui de toute cette génération; Boufflers l'avait connu à la cour de Nancy auprès de Stanislas, élevé pour ainsi dire sur les genoux de la marquise du Châtelet. Le chevalier écrit encore à sa mère : « J'irai demain à Ferney où Voltaire m'attend; il m'a écrit une lettre charmante; je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi pour le voir : adieu, maman, je vous admire comme on admire le Roi [2] dans ma romance sur sa fête. »

Voltaire était dieu à la cour de Stanislas, aimable refuge des esprits forts : le chevalier de

1. Le chevalier de Boufflers voyageait comme artiste et n'était pas connu par son nom.

2. Ainsi était l'amour et l'esprit des gentilshommes.

Boufflers [1] a vu Voltaire; quelle joie, quel bonheur! « Me voici à Ferney, écrit-il à sa mère; Voltaire m'a reçu comme votre fils; il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire: il se souvient de vous comme s'il venait de vous voir.... La maison est charmante, sa situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre, car j'ai beau vous fuir, je vous aime, et j'aurais beau m'éloigner de vous, je vous aimerai toujours : adieu, ma belle, ma bonne, ma chère mère. Aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne le mérite, ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime, car vous êtes aux femmes ce que les séraphins sont aux anges et les cardinaux aux capucins. »

Ces délicieuses flatteries, le chevalier les envoyait à Mme de Boufflers, la protectrice des nobles esprits; les petites libertés de langage étaient fort de son goût, sans y mettre d'autre intention qu'une fine plaisanterie et un délicat laisser aller. En envoyant à sa mère un bouquet le jour de Sainte-

1. Quoique l'aîné de la famille, et devant porter le titre de marquis, M. de Boufflers gardait celui de chevalier tout court comme appartenant à l'ordre de Malte.

Catherine, le chevalier lui écrivait à la manière de Voltaire quelques vers libres et osés.

Votre patronne, au lieu de répandre des larmes
Le jour qu'elle souffrit pour le nom de Jésus,
Parla comme Caton, mourut comme Brutus.
Elle obtint le ciel, et vos charmes
L'obtiendront comme ses vertus [1].

Ces choses-là s'écrivaient presqu'à côté du roi Stanislas si plein d'indulgence pour les choses de l'esprit et du cœur; on le disait dirigé, dominé par les jésuites, cet ordre puissant et habile, qui avait pour principe de ne jamais heurter les passions de face afin tôt ou tard de les diriger. « Dans les luttes, il ne faut jamais prendre le taureau par les cornes, » avait dit l'Espagnol, père Sanchez. Le roi Stanislas, aimé des artistes, des poëtes, les traitait avec toute la bonté, la familiarité d'une âme d'élite. Les villes de Nancy et de Lunéville devenaient des bijoux de sculptures : les palais étaient embellis des peintures de Baudoin, de Lancret, de Boucher, les maîtres de l'art. Fragonard, tout jeune homme, vivait dans la familiarité du chevalier de Boufflers : un des dessinateurs les

1. Ces sortes de petites impiétés étaient reçues dans la bonne compagnie : elle les a payées cher en 1792.

plus distingués au crayon rouge, Fragonard composa pour le roi Stanislas, le *Chiffre d'amour*, le *Sacrifice à la rose* d'une couleur si tendre qu'on dirait peint par un artiste vêtu de taffetas bleu de ciel, comme le beau Léandre de la comédie italienne, envoyant des baisers du bout de ses doigts aux bergères dans des bosquets de tubéreuses.

Autour de la marquise de Boufflers, maîtresse souveraine à la cour de Nancy, se formait cette école de poëtes qui devaient clore le dix-huitième siècle [1]. Saint-Lambert écrivait pour elle son poëme *des Saisons*, tableau suave, où se balancent mollement les beaux bergers et les ravissantes pastourelles. En se rendant à son ambassade de Vienne, l'abbé de Bernis s'arrêta quelques jours à Nancy et dédia sa description du matin à la marquise de Boufflers :

Le feu des étoiles
Commence à pâlir;
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir :
L'ombre diminue
Et comme une nue,

1. Le chevalier de Boufflers avait servi avec le marquis de Saint-Lambert à l'armée du maréchal de Soubise comme officier de dragons. Boufflers avait cette valeur insouciante et railleuse qui bravait tous les dangers en digne gentilhomme.

S'élève et s'enfuit.
L'amoureux satyre,
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre.
La nymphe timide
Fuit d'un pas rapide[1].

Laharpe, Chabanon, Saint-Lambert tressaient la couronne poétique de la marquise de Boufflers de si indulgente compagnie. Avec moins de pédantisme que la marquise du Châtelet, elle gardait sa supériorité d'esprit et de grande naissance. Voltaire ne lui écrivait jamais que dans les termes d'une galanterie respectueuse. Pour le chevalier, Voltaire était d'une admirable bonté : Boufflers l'avait félicité de sa merveilleuse vieillesse qui conservait sa vivacité et sa fraîcheur, Voltaire lui répondait :

Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me dites qu'Anacréon,
Que Chaulieu même, et Saint-Aulaire
Tiraient encore quelques chansons

1. *OEuvres de Bernis*, tome I. Nous avons parlé beaucoup de Bernis dans notre livre sur *Mme de Pompadour*. Nous avons lu Bernis sous les doux tilleuls de Luciennes.

De leurs cervelles octogénaires;
Mais ces exemples sont trompeurs,
Et, quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne,
Les bergères et les pasteurs
N'en feraient point une couronne.

Était-il possible de conserver plus de grâce, plus de jeunesse pour prouver qu'on n'était plus jeune? Voltaire aimait Boufflers, chevalier de Malte, capitaine des dragons Soubise, et qui alors composait le joli conte d'*Aline*, au courant de sa plume, sans aucune prétention littéraire. « Je m'abandonne à vous, ma plume, dit-il; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit et commandez en maître [1]. » *Aline* était un joli conte bien court, d'une grande simplicité et pourtant d'un intérêt vif et soutenu : « Un jour, à cheval, suivi de ses chiens de chasse, Boufflers, à quinze ans, avait rencontré une jeune laitière de quatorze ans, un petit pot sur la tête, le jupon court, la taille avenante; il la suit, il la presse, le petit pot est renversé et la cruche cassée; il s'en va en donnant un baiser. Appelé à son régiment,

1. Préface du conte *Aline*, tant de fois mis en scène.

le chevalier rencontre Aline à Paris, qui, nouvelle Manon Lescaut, est devenue maîtresse d'un riche financier. Le jeune officier l'aime et est heureux; mais le canon retentit; il va servir le roi et la France. Son régiment est appelé dans les Indes; à la cour de Golconde, présenté au radjah, il voit à ses côtés une belle favorite, la reine qui se trouble et rougit. Le soir, un message secret invite le gentilhomme à une fête au palais de Golconde; il y court admirer les magnificences de l'Inde. Autour de lui il voit, comme dans un décor d'opéra, la verte campagne, les coteaux, la fontaine où il avait aimé Aline; il entend les airs chéris de la contrée, le bêlement des troupeaux qui bondissent. Bientôt l'enchanteresse arrive, et le jeune officier reconnaît Aline, souvenir de son adolescence. Un long temps s'écoule encore, la vieillesse vient; accablé des fatigues de la guerre, le gentilhomme est revenu dans son château; il parcourt tous les lieux témoins de son enfance; il y retrouve une femme, c'est Aline, toujours aimante après un long et brillant rêve, et bonne vieille dans ses foyers[1]. »

1. Le conte d'Aline est précédé d'une petite dédicace en vers où l'on trouve cette pensée, qui est bien celle de cette société :

Pour Aline rassurez-vous,

Tel est ce charmant conte d'*Aline* si court; il n'a pas au delà de dix-huit pages, médaillon de Lancret, suspendu dans un salon Louis XV; la comtesse du Barry le lut au roi, qui en fut ravi. La jeune favorite y aperçut un bien joli sujet de théâtre, et bientôt la *Reine de Golconde* fut la pièce à la mode. Saint-Phar et Aline devinrent les deux amants d'opéra-comique : poëme, musique, décors, tout fut mis en rapport avec l'esprit gracieux du conte; sa popularité grandit sous Louis XVI; la France était engagée dans une vigoureuse guerre contre la marine anglaise : le bailli de Suffren remplissait l'Inde de ses exploits. Le roi de France s'alliait avec Tipoo-Saïd, le radjah de Misore : les régiments du roi assistaient aux fêtes des pagodes; Aline et Saint-Phar étaient comme un reflet dessiné par l'amour du beau spectacle de notre marine victorieuse[1].

D'un esprit libre et plus osé fut la jolie pièce *du Cœur*, composée dans un souper où la mar-

Le ciel est toujours assez doux
Pour la beauté qui n'est pas sage,
Et jamais un joli visage
Ne fut, dit-on, mangé des loups.

1. Œuvres de Boufflers, tome I. *Aline* a eu trois interprètes : la musique délicieuse a longtemps retenti à l'Opéra-Comique.

quise assistait. Mme de Boufflers était une de ces indulgentes mères du dix-huitième siècle, qui, jadis un peu pécheresses, se montraient faciles pour leurs enfants bien-aimés :

Le cœur est tout, disent les femmes,
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur.
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du cœur ?

A cette question osée, à ce chant de Tibulle dans les bras de Lesbie, Voltaire répond dans des vers ravissants :

Certaine dame honnête, et savante et profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Disait en se pâmant : Que j'aime cet auteur,
Et je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.
Hélas! faibles humains quels destins sont les nôtres,
Qu'on a mal placé les grandeurs,
Qu'on serait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres.
Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire.
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appâts,
C'est votre cœur qui vous inspire [1].

Temps de coquets loisirs que cette époque où des esprits d'élite s'envoyaient ces bouquets de vers

1. Voltaire est encore plus osé que Boufflers dans sa réponse.

pour ombrager leur front et doucement couler les années! Si la marquise de Boufflers et le chevalier son fils faisaient trop bon marché de la morale austère, ils y mettaient cette nonchalance, ce caractère d'abandon et de légèreté qui rendait leur compagnie délicieuse, à la différence des cénacles encyclopédiques de Mlle Lespinasse, des tristes réunions de Sans-Souci, où l'on se plaisait à nier Dieu en digérant avec difficulté un lourd pâté de venaison! Le véritable esprit de la société du dix-huitième siècle était dans les poésies légères de Voltaire, de Boufflers, de Bernis; dans les peintures de Wateau, Boucher et Fragonard. Boufflers, artiste et poëte, très-aimé de ses camarades, avait le plus riche train de son régiment. Brave de sa personne, le chevalier était partout avec la gloire : sa fortune considérable, il la dépensait en chevaux, en galante compagnie; toujours en voyage, plein de verve et d'esprit, il était la distraction et l'orgueil de ses camarades : il semait ses petits pastels, qui n'avaient de comparables que ceux de la marquise de Pompadour. Un de ses amis lui écrivait :

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux [1]

1. Le chevalier de Boufflers, nous l'avons déjà dit, avait

Sont cités par toute la France;
On sait par cœur ces riens charmants
Que tu produis avec aisance;
Tes pastels frais et ressemblants
Peuvent se passer d'indulgence.
Les beaux esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueraient volontiers, je pense,
Tous leurs drames et leurs romans
Pour ton heureuse négligence [1].

Ces nobles cœurs liés par les armes, par le péril et par la gloire, s'étaient voué la plus tendre amitié. A la différence des gens de lettres, il n'y avait entre eux ni fiel, ni jalousie; ils buvaient à une même coupe. On était si heureux à cette cour de Stanislas : tous s'aimaient et s'estimaient, se confondaient dans le culte de l'honneur et des arts :

Quel appui trouvons-nous au sortir du berceau?
Qui sait nous consoler sur le bord du tombeau ?
C'est toi, douce amitié, délice de tout âge,
Volupté de notre âme, et passion du sage ;
Amitié, te faut-il des temples ici-bas ?

Ne dirait-on pas les tendres accents empruntés à

une passion pour les chevaux; il avait les plus beaux de l'armée du maréchal de Soubise; l'un de ses plus magnifiques s'appelait le *Prince Ferdinand de Prusse*, l'autre le *Prince héréditaire.*

1. Impromptu du marquis de Bonnard attaché aux ducs d'Orléans.

Horace dans sa douce retraite de Tivoli ! La pensée en est tendrement oublieuse des maux de la vie : les belles marquises qu'ils aiment et qu'ils chantent forment un chœur de nymphes dansant sous la pampre et le lierre suspendus en guirlande : s'il y avait un moment oubli du devoir, la coupe en main pleine jusqu'au bord, on n'affectait pas cette guerre fastidieuse à Dieu comme l'osaient Diderot, Naigeon et le baron d'Holbach. Les salons de la marquise de Boufflers[1] n'avaient aucune ressemblance avec les coteries de Mme du Deffant, de Mlle Lespinasse. Les gentilshommes et les dames de ce grand monde tôt ou tard revenaient au devoir, et, comme Bayard en mourant, les chevaliers faisaient une croix de leur épée.

1. La marquise de Boufflers mourut en 1784. Le chevalier de Boufflers qui prit le titre de marquis était maréchal de camp en 1784; membre de l'Assemblée constituante, il émigra en 1791 ; il vécut à la cour de Berlin où il épousa la veuve du marquis de Sabran; il rentra en 1804 et fut très-bien accueilli d'Élisa Bonaparte. M. de Boufflers était fort lié avec Mme de Staël. Un jour elle lui demanda dans son salon pourquoi il n'était pas de l'Académie, Boufflers lui répondit ce joli quatrain :

Je vois l'académie où vous êtes présente,
Si vous m'y recevez mon sort est assez beau ;
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre, et moi comme zéro.

VIII

MADAME GEOFFRIN — MADAME DU BOCAGE

1699-1777 — 1710-1802)

VIII

MADAME GEOFFRIN. — MADAME DU BOCAGE.

(1697-1777 — 1710-1802)

Nous sortons de la belle cour du roi Stanislas et du salon de la marquise de Boufflers pour entrer dans la réunion bourgeoise de Mme Geoffrin[1]. Fille d'un valet de chambre de Mme la Dauphine, elle avait été mariée dans un âge fort tendre à M. Geoffrin, fondateur de la manufacture de glaces des Gobelins, lieutenant-colonel honoraire de la milice bourgeoise. A ce temps, les choses et les hommes étaient si bien classés que chacun ne devait faire que ce qu'il pouvait! Le

1. Elle s'appelait Marie-Thérèse Rodet d'un nom de famille très-bourgeois.

service militaire était le partage et l'obligation des gentilshommes : on n'enlevait pas le paysan à la terre qu'il cultivait, et l'ouvrier à ses travaux pour leur mettre, malgré eux, un mousquet sur l'épaule et dire, même aux poltrons : « Il faut vous faire tuer sous l'uniforme. » La milice bourgeoise n'avait ni obligation, ni prétention; l'armée, corps d'élite en dehors de la classe civile, vivait et mourait pour défendre le pays et conquérir la gloire : elle s'y engageait résolûment et volontairement.

M. Geoffrin s'occupait de son industrie, très-peu de son titre de lieutenant-colonel; ami des lettres et des arts, il recevait deux fois par semaine, un jour les peintres, les musiciens; l'autre, les gens de lettres. A sa table s'asseyaient Fontenelle, le président Montesquieu, Marmontel, Laharpe, l'abbé Morelet et Chabanon, viveurs épris de la bonne chère. M. Geoffrin mourut laissant une grande fortune, et son salon ne se ferma pas; sa femme avait acquis un certain art de causerie; excellente de cœur, elle prêtait de l'argent aux besogneux avec une extrême délicatesse.

Voltaire avait mis à la mode trois jeunes hommes : Laharpe, Marmontel, Chabanon, élèves de sa philosophie; pour lui Cideville et Formont

avaient été de bons camarades d'études de procureur; la famille d'Argental et ses chers anges étaient de vieux amis et presque des parents. Marmontel, Laharpe, Chabanon, étaient des disciples que Voltaire se réservait pour perpétuer ses doctrines et défendre sa mémoire. Il est d'une habileté incontestable aux vieux auteurs de s'entourer d'une couronne de jeunes dévoués qui les admirent et perpétuent l'école du maître; il faut voir toutes les caresses que Voltaire prodigue à ses jeunes adeptes; il invite Chabanon[1], « l'aimable amant de Polymnie, » à jouir de l'âge heureux des voluptés et du génie : quant à lui, vieil esprit, il a renoncé à tous ces jeux de la jeunesse et de l'amour : en vain on le flatte en louant sa verdeur[2] :

La fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.
Une sultane avec dépit,
Dans le vieux sérail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit

1. Les premières lettres de Voltaire sont toujours adressées à ses trois amis. La famille d'Argental avait une grande part à sa correspondance.

2. Chabanon, né à Saint-Domingue en 1730 était bon musicien, agréable pcëte. M. de Fontanes à fait son éloge à l'Académie française.

Dont le grand seigneur l'a chassée
Ma muse est de moi trop lassée,
Elle me quitte et vous chérit,
Elle sera mieux caressée.

On récitait ces vers délicats chez Mme Geoffrin; il n'était pas un étranger qui ne désirât lui être présenté, sous le patronage d'un gentilhomme polonais de grande naissance, Stanislas Poniatowski, le plus tendre, le plus affectionné des amis de Mme Geoffrin, qu'elle avait secouru dans ses moments de détresse, ainsi que ses quatre enfants exilés comme lui. Quand un des fils du prince Poniatowski fut élu un moment au trône de Pologne, il exigea affectueusement qu'elle fît le voyage de Varsovie: à soixante-huit ans déjà, Mme Geoffrin se mit en route, accueillie partout avec respect et presque idolâtrée par les hauts salons. Alors il était de fantaisie parmi les souverains de combler de biens et d'attentions tous les coryphées de l'encyclopédie, tandis qu'ils laissaient insulter les choses religieuses et les hommes qui les défendaient. Non-seulement Frédéric de Prusse, mais Catherine II, de Russie, et même la sage Marie-Thérèse, s'étaient engoués de d'Alembert, de Diderot: Mme Geoffrin, leur amie, fut accueillie à Vienne avec des honneurs souve-

rains[1]. A son retour, elle ouvrit de nouveau son salon, sorte d'hôtel Rambouillet de la philosophie.

Cette société fut un peu troublée, alarmée par une pièce très-piquante où l'on raillait le salon de Mme Geoffrin et ses amis d'Alembert, Diderot, Marmontel, qui, après avoir écrit des contes d'un esprit très-libre, publiait son *Bélisaire*. Les contemporains courent après certains livres, même fastidieux, quand ils servent leurs idées ou leurs tendances. Depuis Montesquieu, il n'était pas de petit auteur qui ne voulût donner des leçons aux rois, et Marmontel avait rapiécé *Télémaque*. On remarquait dans un des coins de ce salon de Mme Geoffrin le courtisan le plus assidu du parti philosophique, l'abbé Morelet, fort loué, fort caressé, parce qu'il avait publié un pamphlet contre le critique Palissot, l'ennemi des philosophes. Terrible tâche au dix-huitième siècle que d'engager une lutte contre le parti encyclopédique, et Palissot l'avait osé[2]; révélant les intrigues de

1. C'était le moment où l'impératrice Reine songeait au mariage de Marie-Antoinette avec le Dauphin de France : elle savait l'influence que Mme Geoffrin pouvait exercer sur l'opinion publique. Voyez mon livre sur *Marie-Thérèse*.

2. Palissot de Montenoy était d'une famille de magistrature

ceux qui se posaient en sages et en réformateurs; il ne ménageait à leur égard ni les couleurs, ni les expressions; sa critique fut si mordante que Voltaire lui fit une cour assidue afin d'être épargné dans ses satires.

On était sous le ministère de M. de Choiseul, le protecteur des libres penseurs. Mme Geoffrin, qu'on représentait si douce, si calme, souleva des tempêtes contre Palissot; non-seulement elle intrigua pour faire interdire sa comédie, mais elle engagea l'abbé Morelet[1] à écrire un pamphlet contre Palissot. Adepte passionnée de la philosophie, Mme Geoffrin résista aux instances de la marquise de la Ferté-Imbault, sa propre fille, esprit ferme et pieux, qui voyait presque avec désespoir l'influence que le parti exerçait sur sa mère. A cette époque, Mme Geoffrin, déjà avancée dans la vie, fut frappée d'une maladie très-sérieuse; le premier soin de la marquise avait été d'éloigner du chevet de sa mère cette bande d'incrédules qui veillaient sur les malades pour s'em-

de Lorraine. Outre ses pièces de théâtre il a publié un livre fort curieux sur le dix-huitième siècle: *Petites lettres des grands philosophes l'année* 1768.

1. L'abbé Morelet était né à Lyon en 1737 ; il avait été fort protégé par l'abbé depuis cardinal Loménie de Brienne.

parer de leur esprit et les empêcher de remplir leur devoir ; ils entouraient le lit de ces pauvres mourants pour les exhorter à ne pas faiblir devant l'idée de Dieu, et ce fut avec des peines infinies que Mme de la Ferté-Imbault parvint à exclure d'Alembert, l'abbé Morelet et Marmontel de la chambre de sa mère. Elle les rappela dans sa convalescence, tout en gardant cette piété que Marmontel appelle clandestine, et que Mme Geoffrin n'osait pratiquer publiquement dans la crainte de heurter les maîtres de son salon. Toutefois à sa mort[1] elle désavoua publiquement sa vie passée; agenouillée sur son lit de douleur, elle invoqua les jours d'innocence qu'elle avait passés au couvent; l'abbé Morelet en rendit témoignage avec le chagrin d'une vilaine âme en colère contre le repentir. Mme Geoffrin n'avait jamais écrit que des lettres simples, sans prétention au bel esprit; elle n'eut de renommée que par les amis qu'elle recevait dans sa maison, sorte d'hôtellerie de l'encyclopédie.

Mme du Bocage, la plus intime des amies de Mme Geoffrin, dut au contraire sa réputation de lettrée au bruit d'écrits aujourd'hui oubliés. Telle

1. Mme Geoffrin mourut en octobre 1777.

est souvent la destinée des femmes dont on exalte les œuvres de leur vivant : on les improvise Muses avec un laisser aller extrême. Leur culte s'affaiblit avec la mode; leur temple délabré par les années croule au bruit du temps qui marche. Ainsi fut Marie-Anne le Page, née à Dieppe, qui avait épousé un receveur de taille du nom de du Bocage [1]; veuve de bonne heure avec une petite fortune, elle attendit pour écrire cet âge de la vie où à la dernière lueur de leur beauté, les femmes ont besoin de faire un peu de bruit; à trente-sept ans déjà, Mme du Bocage remporta le prix de poésie à l'académie de Rouen. Ce petit succès littéraire fit grand bruit et il suffit pour faire parler de Mme du Bocage.

Fontenelle que l'on trouvait assis à toutes les tables comme le parasite flétri par Perse, prit un grand intérêt à Mme du Bocage chez laquelle il passait ses après-dînées. Bientôt on en parla au moins autant que de Mme Geoffrin jusqu'à exciter sa jalousie. Mme dù Bocage faisait un peu de tout, poëmes épiques, roman, tragédies, avec facilité; elle imita le *Paradis perdu* de Milton, la *Mort d'Abel*, de Gesner; elle écrivit même une tragédie, les

1. Mme du Bocage était née en octobre 1710.

Amazones [1]. Diderot, d'Alembert, le baron d'Holbach avaient étendu leurs mains puissantes sur la nouvelle muse; bonne fortune pour la popularité de ses œuvres.

Hélas, il n'est pas de petites gloires sans déception, et le salon de Mme du Bocage, comme celui de Mme Geoffrin, fut encore admirablement parodié par Palissot, qui osait ouvertement railler la médiocrité de ces caractères. Les philosophes étaient maîtres des réputations, des académies, de toutes les faveurs littéraires, et ce qu'il y avait de plus triste à dire, ceux qui étaient chargés de protéger la société, le ministre, le directeur de la librairie, M. de Malesherbes, persécutaient les auteurs qui osaient attaquer le sanctuaire de l'encyclopédie. Palissot n'en continua pas moins d'accomplir sa mission avec un rare courage. Sa comédie des *Philosophes* porta le dépit dans toute cette école du dix-huitième siècle. Tout y est peint en traits vifs, acérés; chacun de ces grands hommes pouvait s'y reconnaître.

Tandis que Palissot subissait mille persécutions pour avoir osé toucher à l'arche sainte, Mme du

1. Les œuvres de Mme du Bocage ont été plusieurs fois imprimées ; on les ignore aujourd'hui.

Bocage, la protégée du parti, voyageait triomphalement déguisée en muse, comme une déesse de carnaval; selon l'usage de ce temps, elle se hâta de visiter le dieu Voltaire dans son temple de Ferney. Ce fut une solennelle pompe chez le vieux seigneur; tout ce que faisait Voltaire était théâtral. Au milieu d'un monde brillant, il s'agenouilla devant Mme du Bocage selon sa coutume (Grimm dit que les genoux de ses culottes étaient usés), et lui mit très-ridiculement une couronne de laurier sur la tête : « Madame, c'est le seul ornement qui manque à votre coiffure, le seul digne de vous[1]. » Il était fort risible de voir cette main ridée, placer une couronne de muse sur la tête d'une veuve de quarante-deux ans. Ces sortes d'ovations flattaient, au reste, singulièrement Mme du Bocage, avide d'éloge écrivant à sa sœur : « Je crois que l'encens est une substance salutaire; on m'en nourrit, et ma santé s'en trouve à merveille (paroles dites au sérieux sans raillerie).

De Ferney, Mme du Bocage traversa les Alpes pour un voyage à Rome. Les ovations l'accompagnèrent partout : faut-il jamais prendre au sérieux

1. Correspondance de Voltaire, tome IV.

les triomphes que l'enthousiaste Italie décerne aux artistes? C'est la terre aux sonnets éternels et Mme du Bocage en fut accablée, les poëtes la comparèrent à toutes les étoiles du ciel; elle fut admise comme associée à l'académie des Arcades [1] de Rome, sous le nom mythologique de Dorylée, distinction puérile qui la flatta singulièrement. Voltaire la félicita encore par un billet écrit en italien : « Madame, quand vous aurez vu la mer Adriatique, retournez par Genève, vous recevrez des mains des hérétiques la couronne que vous ont déjà décernée les catholiques [2] ». Il fut fait tant de vers sur la réception de Mme du Bocage à l'académie des Arcades que l'auteur put en composer un volume : « Vos lettres sont supérieures à celles de lady Montaigu, lui écrivait encore Voltaire, je connais Constantinople par elle, Rome par vous, et grâce à votre style, je donne la préférence à Rome. »

A son retour en France, Mme du Bocage accablée sous les madrigaux, les petits vers, les copia tous avec soin et dans sa correspondance avec Mme du Perron, sa sœur, elle s'excusait même de

1. On voulait lui donner la couronne de Pétrarque.
2. Il serait difficile à Voltaire de ne pas détacher un trait contre la religion.

tant lui vanter sa gloire : « La manie de parler de soi, dit-elle, traitée de vanité en toute autre occasion, ne doit point l'être dans une correspondance, dont le seul but est de se communiquer l'une à l'autre les choses qui nous concernent, nous affectent le plus. » Quelle vanité naïve! triste retour de ce monde! Qui parle encore des livres du Mme du Bocage?[1] » Alors elle avait la protection de la Condamine, de d'Alembert et de Diderot, eux-mêmes condamnés à l'oubli.

Nous avons recherché avec la plus haute impartialité dans ces œuvres philosophiques du dix-huitième siècle, ce que l'on peut y trouver de supérieur et même d'attrayant? Voltaire seul peut se lire, parce qu'il a par-dessus tout l'esprit et le goût : on se laisse bercer par les légèretés charmantes de Boufflers, de Bernis, comme par les ravissantes toiles de Wateau, Boucher, Lencret et de Fragonard. Si le dix-huitième siècle ne s'est jamais élevé au matérialisme grandiose et coloré de Lucrèce, la poésie légère a égalé Tibulle, Catulle et Horace.

1. Ils ont été traduits en plusieurs langues.

IX

MESDAMES D'ÉPINAY, D'HOUDETOT — THÉRÈSE LEVASSEUR

J. J. ROUSSEAU

(1730-1783 — 1720-1813)

IX

MESDAMES D'ÉPINAY, D'HOUDETOT. — THÉRÈSE LEVASSEUR.
J. J. ROUSSEAU.

(1730-1783 — 1720-1813)

Il serait impossible aujourd'hui de juger Rousseau en se plaçant au point de vue de la société régulière et monarchique du vieux régime. La plupart des idées de Jean-Jacques ont triomphé : la souveraineté du peuple en l'état primitif de l'homme, le vote des multitudes, les assemblées, le suffrage universel ! Rousseau est donc un esprit qui a exercé une haute influence politique, même sur le dix-neuvième siècle; on doit donc tenir compte de ses sentiments, de ses relations du monde, comme de ses écrits.

Les coteaux de Montmorency furent longtemps

le but d'un pèlerinage de la bourgeoisie enthousiaste, et des amants romanesques; cette foule n'y cherchait pas les rochers abruptes où s'élevaient au moyen âge les tours féodales de *Burchardus, Monsmorenciacus*, si bien en harmonie avec les forêts épaisses et les taillis sauvages. On venait visiter l'ermitage où Rousseau passa les derniers jours de sa vie[1] et l'île des peupliers où est son tombeau, façonné en *tumulus* élégant où le petit épagneul de la marquise aurait pu reposer aussi bien que le philosophe, selon l'expression du spirituel auteur des mémoires de la *marquise de Créqui*. Les esprits forts, qui se raillaient des pèlerinages religieux, accouraient s'agenouiller devant les reliques de J. J. Rousseau.

Par ses ressemblances avec quelques coteaux du lac de Genève (Vevey, Lausanne) Montmorency-Enghien avait enchanté Rousseau. Après une vie étrange, mêlée de vilaines actions, d'ingratitudes, d'abandon, en Italie, à Venise, dans la domesticité de l'ambassade[2], J. J. Rousseau était venu à Paris où il s'était fait connaître par un peu de musique et un petit opéra, au reste charmant,

1. Les Guides sont tous pleins de détails sur le séjour de Rousseau à Montmorency.

2. Rousseau fait bien des aveux dans ses *Confessions*.

le *Devin du village*, fort applaudi par le roi Louis XV et sa cour. Dans la société de Paris, Rousseau se montrait de café en café dans un costume d'arménien rapporté de Venise. Accueilli dans le monde, il vit pour la première fois, Mme d'Épinay, fille d'un gentilhomme mort au service du Roi [1]. Louis XV, qui aimait et protégeait tout ce qui tenait une épée, lui fit épouser le fils aîné de M. de Lalive de Bellegarde, un des riches financiers, et lui donna pour dot un bon de ferme générale, c'est-à-dire une charge qui valait un million avec la position la plus élevée dans les finances. Mme d'Épinay riche, généreuse, accueillit Rousseau avec une bonté particulière [2].

Jean-Jacques avait alors quarante ans, sa figure était placide et calme avec les traits des habitants de la Suisse : sa tenue était celle d'un intendant de bonne maison; sa parole un peu lourde avec des affectations de simplicité; il était capricieux et doux à la fois, mais précisément cette originalité attirait vers lui une société oisive qui cherchait l'étrange, parce qu'elle avait perdu les voies de la tradition morale. Rousseau qui travaillait à sa

1. Elle s'appelait Louise-Florence.
2. C'est en 1756 que Mme d'Épinay connut J. J. Rousseau.

Nouvelle Héloïse en envoyait des fragments à Mme d'Épinay. Les femmes s'étaient éprises de Julie, de Saint-Preux et de cette idylle amoureuse, murmurée autour du lac de Genève sous les châtaigniers des Alpes. Un moment on ne parla que de l'œuvre de Rousseau et des sentiments exaltés qu'il savait si bien peindre : on se fit un bonheur d'applaudir Jean-Jacques. Mme d'Épinay répondit à ces sentiments avec l'abandon d'une âme élevée; Jean-Jacques reçut l'hospitalité la plus riche, la plus généreuse; il avait été frappé de la beauté pittoresque de la vallée de Montmorency et des eaux de la *Chevrette*, qui en était une des belles résidences. Mme d'Épinay lui fit arranger un petit ermitage [1] plein de commodité afin qu'il pût vivre seul et se promener en herborisant, sa passion favorite qu'il avait rapportée des Alpes agrestes.

Rousseau, accablé de tristes infirmités, avait à ses côtés Thérèse Levasseur, ancienne servante d'auberge qu'il avait prise pour sa femme à la face du ciel et de la nature [2]. A travers quelques que-

1. L'ermitage fut construit en 1758.

2. Dans ses *Confessions*, Rousseau entre dans de tristes détails sur ses relations avec Thérèse Levasseur.

relles de ménage suscitées par la mère de Thérèse, ils vivaient en harmonie dans une communauté peu honorable d'instincts pervers; le père, la mère abandonnaient leurs enfants en leur donnant la vie. Quand Rousseau sortait de son ménage, il s'habillait très-proprement, linge blanc, cravate empesée, habit droit gris ou noisette, petite perruque, la canne à la main : d'une susceptibilité extrême, sans usage du monde, il ne se trouvait à l'aise qu'avec Thérèse, qui lui donnait ses médicaments, lui pratiquait ses sondes quelquefois avec des plaintes maussades que Thérèse faisait cesser par son énergique langage et ses brusques imprécations. Rousseau dans ce ménage se trouvait parfaitement heureux[1].

Mme d'Épinay avait accueilli Jean-Jacques par bonté, peut-être par cet amour-propre qu'une femme a toujours, de placer sous ses lois une renommée à la mode. Mme d'Épinay avait le plus riche salon de Paris avec grande compagnie; elle mettait de l'orgueil à ce qu'on lui demandât des nouvelles de l'ours apprivoisé qu'elle tenait en cage. On avait mis en vogue un certain étalage de faux sentiments; les femmes les plus distinguées

1. Voyez la *Correspondance* de Grimm.

jouaient à la *Nouvelle Héloïse,* Mme d'Épinay put s'y laisser entraîner, mais son véritable amour fut pour un spirituel Allemand, chargé d'affaires du duc de Gotha, correspondant secret des souverains du Nord, qui tous alors aimaient tant à s'occuper de la France, de sa littérature[1]. Le baron de Grimm, agréable causeur, bon musicien, et surtout d'une élégance de mise et d'une recherche de toilette qui plaît tant aux femmes, vivait au milieu des philosophes. On disait qu'il les méprisait tous, parce qu'il les connaissait tous. Grimm dénonçait au monde Rousseau, déjà très-ingrat pour sa bienfaitrice.

Dans le parc de Montmorency, Rousseau vit une femme adorable : Élisabeth-Françoise-Sophie de la Live de Bellegarde, comtesse d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Épinay; elle n'avait pas trente ans, lorsque Jean-Jacques l'aperçut pour la première fois et sa passion devint presque publique. Mme d'Houdetot était la femme d'un brave lieutenant général; mais à cette époque de mœurs faciles, elle avait fait choix d'un ami tendre et amoureux, le marquis de Saint-Lam-

1. Grimm était né à Ratisbonne en 1723. Sa correspondance est fort curieuse depuis 1753 jusqu'en 1789.

bert, le jeune et spirituel officier qui avait eu le dernier baiser de la marquise du Châtelet. Mme d'Houdetot[1], passionnée pour l'étude, vivait huit mois de l'année à sa petite terre de Eaubonne qu'elle avait embellie par ses jardins romanesques; comme les grands hommes de Plutarque étaient la mode, elle avait entouré son jardin de leurs images. Le marquis de Saint-Lambert habitait le château des Eaux-Bonnes, et cet amour s'était développé sous le charme [illegible] et des vallées profondes. Saint-Lambert, poète ravissant, en véritable gentilhomme, servait à l'armée d'Allemagne sous le prince de Soubise.

Ce fut durant cette absence glorieuse que J.-J. Rousseau voulut se faire aimer de Mme d'Houdetot; il ne mit ni respect, ni convenance dans l'expression de ses sentiments. Mme d'Houdetot, femme à la mode, comme Mme du Châtelet, ne prêta d'autre importance à cet amour que [illegible] orgueil de tenir sous [illegible] de Saint-Preux. Rousseau mit [illegible] dans sa passion dédaignée, que [illegible] s'en alarma, et l'on en trouve [illegible]

1. Le nom d'Houdetot [illegible] le mieux [illegible]

dance de Mme d'Épinay un témoignage irrécusable : « Thérèse, écrit-elle à Grimm, est venue plusieurs fois me porter ses plaintes, mais je l'ai toujours fait taire; sur quel fondement, en effet, une fille jalouse, bête, bavarde et menteuse, ose-t-elle accuser ma belle-sœur, femme étourdie, confiante, inconsidérée[1], mais franche, honnête et très-bonne au suprême degré de bonté? Je veux croire que Rousseau s'est tourné la tête tout seul, sans être aidé de personne[2]. »

Le bruit de cette passion publiquement exprimée parvint au marquis de Saint-Lambert alors sous la tente. En toute hâte il arrive à Paris, et dès ce moment se passent des scènes indescriptibles. Rousseau avait écrit une lettre anonyme à Saint-Lambert pour dénoncer Mme d'Houdetot; le gentilhomme lui en demanda réparation; Jean-Jacques, caché, d'abord, s'abaissa jusqu'à lui demander pardon avec une résignation misérable. Le philosophe essuya les humiliations que Saint-Lambert lui jeta à la face, et il ne s'en vengea

1. Correspondance de Grimm.

2. Grimm répond à Mme d'Épinay : « Vous prenez les amours de Rousseau bien au tragique; il faudra bien que la raison lui revienne : quand on est sans espérance (et il ne peut pas en avoir à moins que sa tête ne tourne tout à fait). »

qu'en développant [illegible] Mme d'Épinay, qui [illegible] la détresse.

Le succès littéraire [illegible] ces scandales. [illegible] *lise*, il publiait [illegible] lande : [illegible] épreuves sous [illegible] directeur général [illegible] police[1]. [illegible] pression des [illegible] épreuves [illegible] blesse qui pouvait [illegible] mes d'esprit [illegible] devoir. M. de [illegible] noblement [illegible] enchanteresse qui [illegible] plus honnêtes. J'ai souvent [illegible] préserver un pouvoir [illegible] et la droiture que [illegible] hâté sa ruine. [illegible] lois de la famille [illegible] instincts étaient [illegible] foi, ni frein, [illegible]

1. J'ai développé cette [illegible]

ciété dans des formes pédantes. (Saint-Lambert s'endormit en plein salon sur un chapitre de l'*Émile.*) Mais quand une génération se passionne pour une œuvre, peu importe sa valeur réelle; on raffola de l'*Émile :* le nom de ce vilain enfant devint patronymique.

L'hermitage des Chevrettes, où Rousseau écrivait ses livres, était devenu pour lui inhabitable à cause de la mauvaise position que sa conduite lui avait faite : il craignait la terrible rencontre de Saint-Lambert; il avait mal agi avec Mme d'Épinay et le baron de Grimm s'en vengeait par ses railleries. Il y avait ceci de particulier dans le caractère de Rousseau, qu'orgueilleux lorsqu'on le prenait sérieusement par les louanges, il était humble et abaissé chaque fois qu'on le traitait avec dédain, même avec impertinence. « Un jour qu'il avait manifesté le désir d'avoir un clavecin à l'hermitage pour composer de la musique, un des convives eut l'extrême politesse de lui en faire porter un secrètement. Rousseau, s'étant plaint le lendemain que le clavecin s'était désaccordé, le convive eut encore l'attention délicate de lui dire qu'il lui enverrait un accordeur. A ces paroles, J. J. Rousseau entra en colère et déclara qu'on avait voulu l'humilier et qu'on pouvait faire re

prendre le clavecin. Le convive déclara qu'il ferait non-seulement reprendre le clavecin, mais qu'il n'était qu'un malappris et qu'il l'invitait à ne plus remettre les pieds chez lui. A ces paroles Rousseau baissa la voix, devint suppliant jusqu'à la bassesse [1]. »

Jean-Jacques ne quitta donc pas l'hospitalité de Mme d'Épinay par un sentiment de dignité personnelle, comme ses admirateurs le disent, mais, je le répète, parce qu'il ne pouvait plus y demeurer sans s'exposer aux châtiments moqueurs de Saint-Lambert, aux dédains d'une société trop élevée pour supporter longtemps un homme, que Diderot lui-même appelait un forcené [2]. Ce fut la grande douleur de Thérèse Levasseur et de sa mère qui faisaient chez Mme d'Épinay de petits profits de cuisine et de garde-à-manger. Tous trois vinrent se mettre en ménage dans un hôtel du village de Montmorency où Rousseau trouva bientôt une autre protection.

Montmorency n'était pas alors peuplé de mai-

1. *Nouvelles de la République des lettres.*

2. Récit de Grimm et de Diderot; ce fait est contesté par les *Mémoires de Mlle Lespinasse*, tome II, page 328. A cette époque Diderot écrivait à Grimm cette fameuse lettre qui commence ainsi : « Cet homme est un forcené. »

Nouvelle Héloïse en envoyait des fragments à Mme d'Épinay. Les femmes s'étaient éprises de Julie, de Saint-Preux et de cette idylle amoureuse, murmurée autour du lac de Genève sous les châtaigniers des Alpes. Un moment on ne parla que de l'œuvre de Rousseau et des sentiments exaltés qu'il savait si bien peindre : on se fit un bonheur d'applaudir Jean-Jacques. Mme d'Épinay répondit à ces sentiments avec l'abandon d'une âme élevée; Jean-Jacques reçut l'hospitalité la plus riche, la plus généreuse; il avait été frappé de la beauté pittoresque de la vallée de Montmorency et des eaux de la *Chevrette*, qui en était une des belles résidences. Mme d'Épinay lui fit arranger un petit ermitage [1] plein de commodité afin qu'il pût vivre seul et se promener en herborisant, sa passion favorite qu'il avait rapportée des Alpes agrestes.

Rousseau, accablé de tristes infirmités, avait à ses côtés Thérèse Levasseur, ancienne servante d'auberge qu'il avait prise pour sa femme à la face du ciel et de la nature [2]. A travers quelques que-

1. L'ermitage fut construit en 1758.

2. Dans ses *Confessions*, Rousseau entre dans de tristes détails sur ses relations avec Thérèse Levasseur.

relles de ménage suscitées par la mère de Thérèse, ils vivaient en harmonie dans une communauté peu honorable d'instincts pervers; le père, la mère abandonnaient leurs enfants en leur donnant la vie. Quand Rousseau sortait de son ménage, il s'habillait très-proprement, linge blanc, cravate empesée, habit droit gris ou noisette, petite perruque, la canne à la main : d'une susceptibilité extrême, sans usage du monde, il ne se trouvait à l'aise qu'avec Thérèse, qui lui donnait ses médicaments, lui pratiquait ses sondes quelquefois avec des plaintes maussades que Thérèse faisait cesser par son énergique langage et ses brusques imprécations. Rousseau dans ce ménage se trouvait parfaitement heureux[1].

Mme d'Épinay avait accueilli Jean-Jacques par bonté, peut-être par cet amour-propre qu'une femme a toujours, de placer sous ses lois une renommée à la mode. Mme d'Épinay avait le plus riche salon de Paris avec grande compagnie; elle mettait de l'orgueil à ce qu'on lui demandât des nouvelles de l'ours apprivoisé qu'elle tenait en cage. On avait mis en vogue un certain étalage de faux sentiments; les femmes les plus distinguées

1. Voyez la *Correspondance* de Grimm.

jouaient à la *Nouvelle Héloïse,* Mme d'Épinay put s'y laisser entraîner, mais son véritable amour fut pour un spirituel Allemand, chargé d'affaires du duc de Gotha, correspondant secret des souverains du Nord, qui tous alors aimaient tant à s'occuper de la France, de sa littérature[1]. Le baron de Grimm, agréable causeur, bon musicien, et surtout d'une élégance de mise et d'une recherche de toilette qui plaît tant aux femmes, vivait au milieu des philosophes. On disait qu'il les méprisait tous, parce qu'il les connaissait tous. Grimm dénonçait au monde Rousseau, déjà très-ingrat pour sa bienfaitrice.

Dans le parc de Montmorency, Rousseau vit une femme adorable : Élisabeth-Françoise-Sophie de la Live de Bellegarde, comtesse d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Épinay; elle n'avait pas trente ans, lorsque Jean-Jacques l'aperçut pour la première fois et sa passion devint presque publique. Mme d'Houdetot était la femme d'un brave lieutenant général; mais à cette époque de mœurs faciles, elle avait fait choix d'un ami tendre et amoureux, le marquis de Saint-Lam-

1. Grimm était né à Ratisbonne en 1723. Sa correspondance est fort curieuse depuis 1753 jusqu'en 1789.

bert, le jeune et spirituel officier qui avait eu le dernier baiser de la marquise du Châtelet. Mme d'Houdetot[1], passionnée pour l'étude, vivait huit mois de l'année à sa petite terre de Sanois qu'elle avait embellie par ses fantaisies romanesques; comme les grands hommes de Plutarque étaient la mode, elle avait entouré son jardin de leurs images. Le marquis de Saint-Lambert habitait le château des *Eaux bonnes* et cette liaison s'était développée sous le charme des grands bois et des vallées profondes. Saint-Lambert, poëte ravissant, en véritable gentilhomme, servait à l'armée d'Allemagne sous le prince de Soubise.

Ce fut durant cette absence glorieuse, que J. J. Rousseau voulut se faire aimer de Mme d'Houdetot; il ne mit ni respect, ni convenance dans l'expression de ses sentiments. Mme d'Houdetot, femme à la mode, comme Mme d'Épinay, ne prêta d'autre importance à cet amour que le petit orgueil de tenir sous sa loi le chantre de Julie et de Saint-Preux. Rousseau mit tant de publicité dans sa passion dédaignée, que Thérèse Levasseur s'en alarma, et l'on en trouve dans la correspon-

1. Le nom d'Houdetot est resté l'un des plus honorables et le mieux porté par une famille respectée.

dance de Mme d'Épinay un témoignage irrécusable : « Thérèse, écrit-elle à Grimm, est venue plusieurs fois me porter ses plaintes, mais je l'ai toujours fait taire; sur quel fondement, en effet, une fille jalouse, bête, bavarde et menteuse, ose-t-elle accuser ma belle-sœur, femme étourdie, confiante, inconsidérée [1], mais franche, honnête et très-bonne au suprême degré de bonté? Je veux croire que Rousseau s'est tourné la tête tout seul, sans être aidé de personne [2]. »

Le bruit de cette passion publiquement exprimée parvint au marquis de Saint-Lambert alors sous la tente. En toute hâte il arrive à Paris, et dès ce moment se passent des scènes indescriptibles. Rousseau avait écrit une lettre anonyme à Saint-Lambert pour dénoncer Mme d'Houdetot; le gentilhomme lui en demanda réparation; Jean-Jacques, caché, d'abord, s'abaissa jusqu'à lui demander pardon avec une résignation misérable. Le philosophe essuya les humiliations que Saint-Lambert lui jeta à la face, et il ne s'en vengea

1. Correspondance de Grimm.

2. Grimm répond à Mme d'Épinay : « Vous prenez les amours de Rousseau bien au tragique; il faudra bien que la raison lui revienne : quand on est sans espérance (et il ne peut pas en avoir à moins que sa tête ne tourne tout à fait). »

qu'en développant ses calomnies contre la noble Mme d'Épinay, qui lui avait tendu la main dans la détresse.

Le succès littéraire de Rousseau, au milieu de ces scandales, grandissait. Après la *Nouvelle Héloïse*, il publiait *Émile*, d'abord imprimé en Hollande : Rousseau en recevait régulièrement les épreuves sous le couvert de M. de Malsherbe, directeur général de la librairie et chargé de sa police[1]. Que dire d'un magistrat appelé à la répression des mauvais livres, qui en colporte les épreuves et les fait passer à l'auteur ? Cette faiblesse qui pouvait être louée par quelques hommes d'esprit, était un grave manquement au devoir. M. de Malsherbe, belle âme qui mourut si noblement, sacrifiait alors à la popularité, syrène enchanteresse qui entraîne et perd les âmes les plus honnêtes. J'ai souvent dit qu'il valait mieux préserver un pouvoir de sa chute par la fermeté et la droiture que de mourir pour lui après avoir hâté sa ruine. L'*Émile* était un outrage jeté aux lois de la famille et de la société ; tous les mauvais instincts étaient encouragés dans cet enfant, sans foi, ni frein, déclamant contre les lois de la so-

1. J'ai développé cette idée dans *Madame de Pompadour*.

ciété dans des formes pédantes. (Saint-Lambert s'endormit en plein salon sur un chapitre de l'*Émile.*) Mais quand une génération se passionne pour une œuvre, peu importe sa valeur réelle; on raffola de l'*Émile :* le nom de ce vilain enfant devint patronymique.

L'hermitage des Chevrettes, où Rousseau écrivait ses livres, était devenu pour lui inhabitable à cause de la mauvaise position que sa conduite lui avait faite : il craignait la terrible rencontre de Saint-Lambert; il avait mal agi avec Mme d'Épinay et le baron de Grimm s'en vengeait par ses railleries. Il y avait ceci de particulier dans le caractère de Rousseau, qu'orgueilleux lorsqu'on le prenait sérieusement par les louanges, il était humble et abaissé chaque fois qu'on le traitait avec dédain, même avec impertinence. « Un jour qu'il avait manifesté le désir d'avoir un clavecin à l'hermitage pour composer de la musique, un des convives eut l'extrême politesse de lui en faire porter un secrètement. Rousseau, s'étant plaint le lendemain que le clavecin s'était désaccordé, le convive eut encore l'attention délicate de lui dire qu'il lui enverrait un accordeur. A ces paroles, J. J. Rousseau entra en colère et déclara qu'on avait voulu l'humilier et qu'on pouvait faire re

prendre le clavecin. Le convive déclara qu'il ferait non-seulement reprendre le clavecin, mais qu'il n'était qu'un malappris et qu'il l'invitait à ne plus remettre les pieds chez lui. A ces paroles Rousseau baissa la voix, devint suppliant jusqu'à la bassesse [1]. »

Jean-Jacques ne quitta donc pas l'hospitalité de Mme d'Épinay par un sentiment de dignité personnelle, comme ses admirateurs le disent, mais, je le répète, parce qu'il ne pouvait plus y demeurer sans s'exposer aux châtiments moqueurs de Saint-Lambert, aux dédains d'une société trop élevée pour supporter longtemps un homme, que Diderot lui-même appelait un forcené [2]. Ce fut la grande douleur de Thérèse Levasseur et de sa mère qui faisaient chez Mme d'Épinay de petits profits de cuisine et de garde-à-manger. Tous trois vinrent se mettre en ménage dans un hôtel du village de Montmorency où Rousseau trouva bientôt une autre protection.

Montmorency n'était pas alors peuplé de mai-

1. *Nouvelles de la République des lettres.*
2. Récit de Grimm et de Diderot; ce fait est contesté par les *Mémoires de Mlle Lespinasse*, tome II, page 328. A cette époque Diderot écrivait à Grimm cette fameuse lettre qui commence ainsi : « **Cet homme est un forcené.** »

sonnettes bourgeoises, petits jardins émaillés de choux et de carottes; les coteaux et les vallées comptaient de nobles châteaux avec parcs de mille arpents dans la forêt épaisse, presque tous dans les apanages des Condé : Saint-Gratien, Eaux-Bonnes, Sannois, s'étendaient bien loin jusqu'à l'Isle-Adam, demeure des Conti. Rien n'était plus splendide que le château des Montmorency, dont il ne reste plus aucun vestige (la vieille tour de Burchard, même, n'a pas été respectée). Dans ces royales demeures tout était en harmonie : le château était entouré d'épaisses murailles, ainsi abrité contre les grands vents et l'humidité; dans de larges foyers des troncs de vieux chênes, sur des chenets de fer, flamboyaient au milieu des salles tapissées en haute lisse; des meutes de chiens par centaines jappaient dans le chenil ou couraient les cerfs et les sangliers; d'innombrables domestiques étaient au service de l'hospitalité. Le maréchal de Luxembourg[1], capitaine des gardes du corps du roi Louis XV, son aide de camp à Fontenoi, habitait rarement Montmorency, il avait acquis toute la confiance de ce prince tant aimé de ceux qui l'environnaient;

1. Il était lui-même Montmorency.

veuf d'une Colbert-Seignelai, le maréchal avait épousé en secondes noces Magdeleine de Neuville-Villeroy, veuve elle-même du duc de Boufflers, charmante femme, pleine d'esprit et d'entrain, sur laquelle le comte de Tressant avait fait ce joli Noël :

Quand Boufflers parut à la cour,
On crut voir la mère des amours,
Chacun s'empressa de lui plaire [1].

La maréchale de Luxembourg, femme des plus séduisantes, avec la douce familiarité des grandes races, ouvrit les portes de son château à Rousseau, qui accepta cette royale hospitalité; le haut manoir possédait des richesses de sciences comme les Condé savaient les créer : un cabinet de physique et d'histoire naturelle formé par Buffon, une bibliothèque de cent mille volumes. Rousseau, frappé de tant de grandeur, s'éprit de la maréchale de Luxembourg: « A peine eus-je vu la maréchale, écrit-il, que je fus subjugué; je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur; je m'attendais à trouver un entretien mordant, rempli d'épigrammes : ce n'était point cela, c'était

1. Il ne faut pas la confondre avec la duchesse de Boufflers.

beaucoup mieux; la conversation de Mme de Luxembourg ne petillait pas d'esprit, ce n'étaient pas des saillies, mais une délicatesse exquise qui ne frappait jamais et plaisait toujours. »

Rousseau vécut dans ce monde illustre, et ce qui le flatta le plus ce fut l'amitié du prince de Conti (cadet des Condé), prince sensuel, célèbre par ses fêtes à l'Isle-Adam : chasse aux flambeaux, pêche de nuit sur les lacs, réunions d'artistes, gens de lettres dans les plus splendides salons. Le prince de Conti était parlementaire outré, et Louis XV le raillait en l'appelant *mon cousin l'avocat*. Rousseau avait alors besoin de toute cette protection, le Parlement de Paris s'était ému de l'*Émile*, dont M. de Malsherbe avait favorisé la publication : si le Parlement faisait souvent des remontrances importunes à la volonté du roi, il conservait dans les questions de famille et de mœurs le sentiment traditionnel de la vieille magistrature. Dès que l'*Émile* fut publié, le Parlement donc sans hésiter lança contre J. J. Rousseau une prise de corps : le philosophe en fut prévenu par M. de Malsherbe, et le duc de Vendôme lui offrit l'asile du Temple, lieu d'immunité[1].

1. Dans le Temple se réfugiaient alors les débiteurs, les fail-

On lui procura un moyen de fuir au delà des frontières; il revint en Suisse, sa patrie, et, loin de s'y montrer citoyen soumis aux lois dans une République, il remua encore les idées, les passions, de manière à mériter une expulsion. Il y avait contre lui, en France, des arrêts de prise de corps lancés par le Parlement de Paris : pouvait-il les braver impunément?

Ce caractère irrégulier, cette misanthropie n'était point un caprice, une mise en scène pour surexciter l'attention publique. Jean-Jacques n'était ni méchant, ni vaporeux; il souffrait de douloureuses infirmités; il luttait contre la pierre et la gravelle. Il fuyait le monde, et, quand on se retire de la société polie, on la prend malgré soi en haine, en dédain; le cœur devient comme un caillou abrupte qui déchire ce qu'il touche. Ainsi exilé de Montmorency pour sa conduite peu délicate envers Mme d'Houdetot, poursuivi par le Parlement, Jean-Jacques reçut de l'historien Hume l'offre d'un asile à son petit cottage d'Angleterre, retraite douce et heureuse[1]. Hume, un des adeptes

lits et les gens de lettres poursuivis par le Parlement ; ils n'y étaient pas saisissables.

1. La correspondance de Grimm est très-curieuse sur le séjour de Rousseau auprès de Hume.

les plus ardents de la philosophie sceptique, tendit les bras à Rousseau persécuté. A peine admis dans la famille de l'historien, Jean-Jacques se montra irritable, colère, inconvenant; il résulte des lettres de Grimm que Rousseau avait exigé pour Thérèse une place au foyer de la famille, ce que les mœurs anglaises n'admettent pas, car Thérèse n'était encore la femme de Jean-Jacques que devant la nature, selon son expression. Thérèse, toujours plus impérative, déclara qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi en mépris, et qu'elle devait se séparer de lui. Rousseau, tout en pleurs, lui proposa le mariage selon les formes légales et religieuses[1].

Sous le faux nom de Renou il revint en France, et il épousa légalement Thérèse lors de son passage à Amiens[2]. On était alors d'une indulgence extrême pour les philosophes; Rousseau avait des protecteurs : le lieutenant de police promit de ne pas l'inquiéter s'il n'écrivait plus. Ce fut alors qu'il se mit à copier de la musique avec ardeur dans son appartement de la rue de la Plâtrière; il

1. Grimm écrivait de Thérèse : « Cette femme si bavarde, si querelleuse, si méchante et qui a sur cet homme la puissance d'une nourrice sur son enfant.... »

2. Il avait vécu 20 ans avec elle.

avait une adorable écriture. Loin de fuir le monde, Rousseau semblait en ce moment appeler la curiosité, partageant sa vie entre le Théâtre-Français et le Café de la Régence. Tel était l'engouement pour l'auteur de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*, que des femmes du grand monde prenaient le prétexte de faire copier de la musique pour visiter son petit appartement. Il resta là jusqu'à ce que le marquis Louis-René de Girardin lui offrit une belle retraite à son château d'Ermenonville[1].

Ermenonville, séjour pittoresque, rappelait les beaux sites de Lausanne et de Vevay, si chers à Jean-Jacques. Quand Rousseau vint à Ermenonville, il n'était plus que l'ombre de lui-même; ses infirmités le faisaient horriblement souffrir, et Thérèse, sa femme alors légitime, lui donnait des chagrins[2]. Elle s'était publiquement éprise du jardinier de M. de Girardin, de manière à ne pas

1. Rousseau s'établit à Ermenonville au mois de mars 1778; les Girardin, d'origine florentine, étaient venus à la cour du roi Stanislas de Lorraine.

2. Rousseau ne dissimulait pas ses tristes habitudes. Un jour qu'on voyait le philosophe monter du vin de sa cave, on lui demanda pourquoi il n'y envoyait point sa femme; il répondit : « Si elle y descendait, elle ne remonterait plus. » Grimm est très-médisant sur ce petit ménage.

le cacher à Rousseau. Cette situation le tuait, et il n'avait pas le courage de la secouer. Son séjour à Ermenonville ne se prolongea pas longtemps; les souffrances devinrent intolérables : philosophe à la nature, il éprouva tant de découragement de voir les vilaines mœurs de sa Thérèse, qu'il appela la mort comme une délivrance. Il fit de la botanique avec une ardeur fébrile : un matin on le trouva dans un état désespéré; il expira en demandant à voir une fois encore la belle nature. Tel est le récit de ses enthousiastes admirateurs.

Cette mort subite reste environnée de quelque mystère : on parla de suicide[1]; il ne pouvait supporter la trahison de Thérèse, qui se consola facilement dans un second mariage plus conforme à ses goûts, sans éprouver une tristesse, sans garder un souvenir : Thérèse avait-elle tous les torts? Comment celui qui exprimait les sentiments avec tant de couleurs vives et ardentes était-il si profondément ingrat et souvent avili avec les femmes qu'il avait aimées? Jeune et malheureux, recueilli par Mme de Warens, il l'outrage; il compromet

1. Les causes de la mort de Rousseau ont été discutées par Musset Pathay, un de ses grands admirateurs. (*Dissertation.*)

honteusement Mmes d'Épinay et d'Houdetot; et quand Saint-Lambert lui offre l'épée pour une réparation nécessaire, il court se réfugier chez la maréchale de Luxembourg, excellente pour lui et qui le couvre de sa protection puissante. Thérèse Levasseur fut la seule amie qui domina les mauvaises pensées de Rousseau parce qu'elle correspondait à sa nature[1].

L'enthousiasme des contemporains pour le nom de Jean-Jacques s'explique par ses œuvres; comme écrivain politique, il est sans pareil dans son *Contrat social*, où les principes de la souveraineté du peuple sont développés avec une rare éloquence. Il fut ainsi le père de la Révolution française qui lui éleva justement des autels; Robespierre, son disciple, récitait ses pages ardentes sur les droits et les vertus du peuple. La doctrine politique des temps modernes appartient à l'esprit de Rousseau; elle a triomphé de la formule monarchique du moyen âge. Ce style remarquablement clair et chaleureux, Rousseau sut le garder dans ses œuvres d'imagination, quoique monotone et sans vie. Est-il possible de lire en-

1. Thérèse Levasseur après avoir obtenu une pension de la Convention nationale, mourut au Plessis-Belleville en 1801.

core la *Nouvelle Héloïse*, et qui s'enthousiasme pour Julie ou Saint-Preux? L'*Émile* eut une grave influence sur l'éducation publique : qu'est-ce que l'écolier gymnastique, si ce n'est l'*Émile* de Jean-Jacques, grimpant sur les arbres, raisonneur, volontaire, suivant ses goûts bons ou pervers? Oui, la génération du dix-huitième siècle eut raison d'aller jeter des fleurs sur la tombe de Rousseau, car elle s'est élevée au bruit de ses œuvres; la plupart des constitutions modernes sont basées sur ses principes politiques. Le roman d'Héloïse, jeune fille séduite, épousant ensuite un mari indulgent et oublieux, sans autre sacrement que l'aspect de la nature, appartient aux habitudes des libres penseurs : la *Profession du Vicaire savoyard* n'est que l'indépendance des idées religieuses, l'église à ciel ouvert, sans culte, sans prêtre! Rousseau n'a oublié qu'une chose, c'est que pour gouverner une société sans frein, il faut nécessairement une dictature sans limites.

Les femmes que Jean-Jacques avait jetées au vent de ses calomnies vécurent après lui. Mme d'Épinay, revenue à des idées religieuses, accablée de souffrance, se donna tout entière à Dieu et à sa famille. Ce fut pour sa petite-fille, Mlle de Belsunce, qu'elle composa son joli volume des

Conversations d'Émilie[1]. Elle mourut avec la renommée d'une femme d'esprit et de cœur. Mme d'Houdetot, qu'une amitié si longue, si intime avait unie à Saint-Lambert, consola sa belle vieillesse par l'esprit le plus aimable et l'art perdu de tenir un salon; soutenue par le respect d'une noble et nombreuse famille[2], Mme d'Houdetot gardait un bon souvenir de l'élégante époque de Louis XV. La maréchale de Luxembourg, la femme si aimable, si distinguée, transmit les grandes manières au milieu même des trop faciles mœurs de cette époque.

Quant à Thérèse Levasseur, elle finit comme elle avait commencé; femme d'un jardinier de M. de Girardin, elle fut heureuse parce qu'elle était à sa place, ce qui est le bonheur ! Elle ne parla plus de Rousseau que pour réclamer une pension à la Convention nationale : « en faveur de la veuve de l'homme de la nature et de la vertu. » Le marquis de Girardin[3] rattacha son nom aux mânes de Rousseau. Il les réclama partout, et il se fit un honneur de son vert *tumulus*

1. Le livre a eu plusieurs éditions.
2. M. de Barante et le charmant baron de Bazancourt (dont je fus l'ami) ne cessaient de faire l'éloge de Mme d'Houdetot.
3. Il revendiqua les mânes de Rousseau à la Convention.

de l'île des Peupliers, aujourd'hui bien délaissé. La tombe sans prière est une profanation l'extrémité de la voie des tombeaux, à Rome, était un temple dédié aux dieux immortels !

X

MADAME NECKER ET LES SALONS POLITIQUES

LA BARONNE DE STAEL

(1743-1817)

X

MADAME NECKER ET LES SALONS POLITIQUES. LA BARONNE DE STAEL.

(1743-1817)

L'opposition la plus fatale au système un peu vieilli de la monarchie française vint de l'école génevoise. Cette opposition s'était montrée d'abord en Hollande pendant la jeunesse de Louis XIV; elle était passée en Angleterre aux dernières époques de ce règne. Après la Régence et Louis XV, on vit paraître l'école génevoise; si elle eut son rêveur éloquent, J. J. Rousseau, elle eut ses hommes positifs de finance et de gouvernement : MM. Necker, Clavière, et après eux Marat, plus logique qu'on ne l'a dit dans le gouvernement de la Révolution égalitaire.

Au dix-huitième siècle, un des derniers salons littéraires fut celui de Mme Necker, et encore il s'y mêla beaucoup de finance et de politique. Les opérations de crédit avaient donné une haute importance aux Génevois[2]: le besoin de balancer les recettes et les dépenses sans recourir aux impôts et aux votes du Parlement, nécessitait un appel incessant aux emprunts étrangers; les banquiers génevois s'offrirent pour réaliser le plan de l'abbé Terray; esprits positifs, sans aucune répugnance préconçue, ils tinrent peu de compte des oppositions bruyantes. La maison de banque Thélusson[1] surtout avait prêté son concours à la réduction de la dette et à son remboursement, œuvre de l'abbé Terray.

Dans ses bureaux, était un jeune homme d'une intelligence particulière, d'une activité féconde, du nom de Jacques Necker. M. Thélusson, pour récompenser ses efforts, lui donna un intérêt dans sa banque : à Genève, M. Necker avait épousé une jeune fille d'un esprit sérieux et lettré appartenant à une de ces familles du Midi, que la révo-

1. Voir mon livre sur *Les fermiers généraux*.
2. La maison Thélusson s'établit en Angleterre où elle tient on rang dans la pairie

cation de l'édit de Nantes avait obligées de s'expatrier[1]; quant à l'esprit génevois, si froid, vient se mêler un rayon de soleil du Midi, il est difficile qu'il n'en sorte pas une de ces natures spirituelles et sérieuses qui font le charme du monde[2]. La société de Genève avait été frappée de l'aimable et savant esprit de Mlle de Nasse, élevée par un père ministre protestant; elle savait les langues anciennes comme un érudit; elle avait été déjà recherchée par les étrangers de distinction qui visitaient la Suisse, et spécialement par l'historien Gibbon, si savant, si coloré.

Mme Necker vint à Paris à cette époque où les gens de lettres exerçaient une si grande puissance sur l'opinion publique; elle comprit aussitôt que pour accomplir la gloire et la fortune de M. Necker, il fallait grouper les hommes célèbres dans son salon. Comme elle avait d'irrésistibles penchants pour la philosophie, à l'imitation de Mmes Geoffrin et Du Deffant, elle accueillit les encyclopédistes et avec eux les économistes exaltant les moindres opérations de M. Necker. On défen-

1. Mme de Nasse était de Provence, d'Aix, la ville parlementaire.
2. Nous l'avons vu dans M. Guizot.

dait son mérite, ses conceptions; l'académicien Thomas, le beau discoureur, servait les idées de Mme Necker qui l'aimait de prédilection, parce que Thomas respectait le dogme chrétien tout en professant les belles-lettres [1]. Élevée dans les principes sévères de l'église génevoise, Mme Necker n'admettait pas qu'on discutât le dogme, sorte de contradiction avec le principe du libre examen établi par le protestantisme : « Si j'ai le droit d'examiner librement en vertu de la force de mon esprit, pourquoi m'imposer des limites? Ma raison seule est la maîtresse de mon *Credo*, dit M. de Maistre; » ce qui fait que pour un homme de sens il ne peut y avoir de milieu entre la négation libre et la foi simple. » Mme Necker luttait donc hardiment contre Diderot, d'Holbach, Marmontel dans des causeries animées, avec des formes douces qui ne les heurtaient pas; elle traitait les philosophes avec une distinction particulière afin de les retenir auprès d'elle.

Ces salons de lettrés, alors fort à la mode, respiraient l'amour-propre et quelquefois l'ennui; autant les petits soupers des gentilshommes du

1. Les discours de Thomas sont aujourd'hui profondément oubliés.

dix-huitième siècle, éclairés de mille bougies où les coupes s'entrechoquaient entre marquis et marquise, délassaient l'esprit, rendaient le corps dispos en égayant doucement la vie, autant ces réunions d'érudits, de femmes discoureuses, d'académiciens prétentieux devaient être insipides. Juvénal, il y a bien des siècles déjà, avait mis en scène la femme lettrée insupportable à tous[1] :

« Illa tamen gravior, quæ, quum discumbere cœpit,
« Laudat Virgilium, perituræ ignoscit Elisæ :
« Committit vates et comparat ; inde Maronem,
« Atque alia parte in trutina suspendit Homerum.
« Cedunt grammatici, vincuntur, rethore, et omnis
« Turba tacet ; nec causidicus nec præco loquatur.
« Altera nec mulier. » . . . .

Ainsi, dans l'antique Rome, on raillait, on maudissait les femmes qui faisaient profession d'esprit ; et cependant ces salons gardaient leur influence sous Louis XVI. La situation particulière de M. Neckr donnait aux causeries de sa femme une utilité pratique ; tout ce qui avait une force d'opinion, la plume à la main, se mettait au service de M. Necker ; on ne parla désormais que de ses talents, de ses vertus, de sa capacité, en es

1. Juvénal, *Mulieres*, satire VI.

opposant aux hommes pratiques des finances, aux contrôleurs et aux fermiers généraux [1]. Mme Necker entretenait ce feu sacré sur l'autel de son mari : avec un tact infini, elle caressait les caprices, les enthousiasmes du parti philosophique, et ce fut dans son salon que l'on conçut la première pensée d'élever une statue à Voltaire, vieille fantaisie qui prend de temps à autre. Necker savait bien qu'un tel hommage allait lui attirer les admirations de Voltaire, maigre squelette dont la statue devait être parfaitement ridicule; ce que Voltaire, très-flatté au reste, avait bien pressenti; il écrivait à Pigale[1] :

Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
Dont la taille et le cou de grue
Et la mine très-peu joufflue,
Feront rire le connaisseur?

Tout enivré cependant de l'initiative qu'avait prise Mme Necker, Voltaire l'en remerciait dans des vers pleins de flatteries pour M. Necker qui venait d'être appelé à la direction des finances. Voltaire suppose que blotti dans sa statue, il peut cajoler la noble héroïne qui lui avait fait un si beau

1. Saint-Lambert était un des assidus de Mme Necker ; il y venait comme chez Mlle Lespinasse et Mme d'Houdetot.

présent, mais il apprend que M. Necker a changé la cour de Phébus pour celle de Plutus plus importante et plus sérieuse [1].

M. Necker, en effet, appelé au conseil généra des finances pendant la guerre d'Amérique, y déploya une activité de ressource : tous les services furent remplis [2]. Mme Necker garda son salon littéraire : comme la société des gentilshommes de la cour n'allait pas en majorité à son cercle, Mme Necker joua la modestie, la simplicité, et quand son mari fut disgracié, son salon ne perdit point son prestige. Il est souvent des situations en dehors du pouvoir, presque aussi influentes que le pouvoir même dans les affaires d'État. Mme Necker continua donc à grouper autour d'elle toute la coterie bruyante des écrivains et des économistes; elle fit le succès du nouveau pamphlet de M. Necker sur l'*administration des finances* que sa jeune fille copiait de sa main.

Le règne des femmes ministres se continuait; les salons de la marquise de Pompadour, de la comtesse Du Barry furent donc repris, mais sans

1. Poésies légères de Voltaire, année 1776, une de ses dernières œuvres.

2. M. Necker s'adressa aux emprunts et au crédit; il fut le véritable auteur du déficit. Voyez mon *Louis XVI*.

leur grâce enjouée, par Mme Necker, et Mme Rolland. Il n'y avait pas jusqu'à la fille de Mme Necker, assise sur un tabouret auprès de sa mère, qui ne parlât finance, économie politique. Cette enfant spirituelle, qui fut depuis Mme de Staël, corrigeait les épreuves des discours, des brochures, dans un ravissement d'admiration pour son père : elle se faisait déjà remarquer par une pruderie affectée [1], un amour immense pour M. Necker qui allait jusqu'à jalouser sa mère.

Appelé une seconde fois au contrôle des finances, M. Necker, avec toute l'importance d'un premier ministre, transporta un moment son salon à Versailles : il y reçut toute la noblesse, les grandes familles, les ambassadeurs. Cette petite fille, Anne-Germaine Necker, pleine d'esprit et d'étude, épousait par la protection de la reine, le baron de Staël, gentilhomme suédois, d'abord envoyé, puis ambassadeur de Gustave III à Paris [2]. La popularité de M. Necker tomba bientôt sous les traits acérés de Mirabeau, comme dans tous

1. Le caustique auteur des *Mémoires de la marquise de Créquy* raconte que Mlle Necker ne se déshabillait jamais devant son petit chien ; elle choisissait une petite chienne.

2. Le baron de Staël-Holstein, nous allons le voir, resta ambassadeur sous la Convention et le Directoire.

les temps agités, après le Capitole vient la Roche Tarpéienne. Quand la Révolution marchait vers bien d'autres idées que celle du *compte rendu*, Mme Necker, esprit spéculatif, se concentra dans les formes constitutionnelles qui ne trouvaient plus d'écho dans la nouvelle secte de démagogie. Auprès de son salon désert, s'ouvrirent les portiques athéniens et romains de Mme Rolland; le gouvernement des femmes ainsi se continuait comme sous Louis XV : rien n'était changé que la couleur du jupon. M. Necker put juger la valeur réelle de la popularité, car sa voiture fut arrêtée dans son exil par cette même multitude qui avait dételé ses chevaux à son premier triomphe. Mme Necker subit une maladie nerveuse qui la rendait d'une sensibilité exaltée ; elle écrivit alors quelques pages remarquables d'éducation et de philosophie[1].

L'orgueil de Mme Necker dans ce livre n'avoua pas les fausses tendances de la première époque de sa vie; elle resta ce qu'elle avait été. L'école génevoise, toujours inflexible, froidement jette de

1. Mme Necker, en pleine Terreur, eut assez de quiétude d'esprit pour publier un livre : *Réflexions sur le divorce*.

faux principes au monde, et quand tout brûle, tout croule, elle déplore l'incendie sans jamais avouer lès causes qui l'ont produit; ainsi Luther s'effrayait des désordres semés par les anabaptistes, sans dire que le principe du libre examen avait agité le monde[1].

A Coppet, Mme Necker obtint un peu de repos dans les loisirs d'une solitude chérie, au bord du lac, en face des Alpes; cette belle résidence, d'une verdure si attrayante, où sèrpentaient les eaux vives sous la vigne et le tilleul, devint le lieu d'un pèlerinage pour les constitutionnels qui fuyaient devant la République. De temps à autre paraissaient quelques brochures de M. Necker, bruit impuissant qui se perdait au milieu des soupirs des victimes. Le 4 mai 1794, en pleine Terreur, le jour où Robespierre célébrait la fête de l'Être suprême, le triomphe philosophique de Rousseau, Mme Necker mourut à Coppet, presque sans douleur, après avoir remercié Dieu des bienfaits qu'elle avait reçus de lui. Tout pouvait s'épurer en elle par l'admiration qu'elle avait vouée à son mari. Il était beau, pour cette âme froidement exaltée, de

1. J'ai développé cette idée dans mon travail sur la *Réformation.*

n'avoir jamais eu dans sa vie qu'un seul et légi-
time enthousiasme.

Si l'on suit maintenant ces écoles du dix-huitiè-
me siècle, on les trouve toutes continuées dans
la Révolution française par une application [illegible]
et logique de leurs maximes. L'Assemblée consti-
tuante vota le triomphe de Voltaire; son corps fut
porté au Panthéon, entouré d'un cortége [illegible]-
ment antique: urne funéraire, trépied sacré d'où
s'échappaient l'encens et les parfums; cortége de
licteurs et de matrones, aux longs [illegible]. Le
triomphe de Voltaire ne pouvait [illegible]
plaire un moment aux philosophes [illegible]
l'Assemblée constituante, ses [illegible]
aux masses. Voltaire, [illegible],
détestait le peuple, qu'il [illegible]
aimait la cour, les rois et [illegible]
On peut même dire que, si Voltaire [illegible]
aurait été certainement [illegible]
lutionnaire.

L'école philosophique [illegible]
sentée par les girondins, [illegible],
qui rêvaient une [illegible]

1. La gravure de [illegible] Bi-
bliothèque Impériale.

Diderot se retrouve dans la faction de Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine; le baron d'Holbach, matérialiste impur, se transforme dans Chaumette, Hébert, Anacharsis Clootz, adorateurs de la nature et de la déesse Raison : Rousseau eut pour ses disciples chéris Robespierre et les jacobins de la Montagne. Le *Contrat social* fut leur évangile, *Émile* leur manuel d'éducation, la *Nouvelle Héloïse* le code de leurs amours. Robespierre médita ses plus remarquables discours sur la fête de l'Être suprême dans l'île des Peupliers, le but favori de ses promenades solitaires; ses plus remarquables thèses sont puisées dans le *Contrat social;* il avait sa Julie chez un obscur menuisier; son style châtié se ressent de la lecture passionnée de Rousseau.

Assurément les salons du dix-huitième siècle ne pressentaient pas la destinée sanglante de leurs doctrines; quand Diderot se vautrait dans le matérialisme de son esprit, il ne voyait ni les massacres de septembre, ni le tribunal révolutionnaire, et s'il l'avait su, il aurait reculé d'horreur. Tel est en général l'aveuglement de ceux qui écrivent; ils ne savent pas toute la portée des faux principes et des maximes que la foule ensuite accepte et applique d'une manière fatale. Le dix-huitième

siècle, petillant d'esprit, d'une si rare élégance, ne croyait pas préparer les folies sanglantes de la Terreur! Il fut rudement châtié par une terrible expiation. Les parlementaires qui avaient commencé la lutte, consciences pures et austères, montèrent sur l'échafaud dans une hécatombe[1] en un seul jour, M. de Malsherbe en tête, et un Molé à la fin du cortége funèbre. Les philosophes périrent avec la Gironde, et le marquis de Condorcet s'empoisonna pour échapper au tribunal révolutionnaire; les matérialistes orduriers eurent leur tour; les derniers salons des femmes bel-esprit périrent avec Mme Rolland.

Camille Desmoulins descendait directement de l'école de Mlle Lespinasse et de Mme Du Deffant; ses causeries d'amour se ressentent de la philosophie sentimentale de Julie. Camille Desmoulins, spirituel journaliste, héritier de Voltaire et de Diderot, avait frappé, démoli la société; pour la reconstruire il fallut d'immenses efforts. De là l'œuvre énergique du Comité de salut public et du premier Consul pour reconstituer la société sur de nouvelles bases que l'Empire éleva, grandit et couronna. La longue série des femmes philo-

1. Au nombre de 48 en 1794.

sophes, l'action de leurs écrits et du salon de leurs amies datent de la Fronde, de Ninon de Lenclos pour finir à Mme Rolland.

Le salon de Mme Necker se continua dans une femme de grand esprit, la baronne de Staël-Holstein, sa fille, que nous avons vue assise au coin d'un grand feu, les yeux d'admiration fixés sur son père. Tandis que M. Necker réfugié à Coppet fuyait cette révolution qu'il avait préparée et saluée, la baronne de Staël restait à la légation de Suède, rue du Bac. Après la catastrophe de Gustave III, frappé au bal masqué, l'ambassadeur baron de Staël avait été accrédité de nouveau par le duc de Sudermanie auprès de la République française. Le Régent, qui aspirait à la couronne brisée sur le front de Gustave IV, n'avait pas de petits scrupules ; le régicide ne lui faisait point horreur. Aussi le baron de Staël fut-il parfaitement accueilli par la Convention.

Le Comité de salut public, en présence de la coalition armée de l'Europe, gardait le respect absolu pour les neutres ; il observait strictement les traités avec les États-Unis d'Amérique, la Suisse, le Danemark et la Suède. Le comité n'était pas un gouvernement de barbares sans intelligence qui méprisait le droit des gens.

Le baron de Staël fut donc admirablement traité par la Convention; il reçut l'accolade fraternelle du président, on lui donna un fauteuil en face de la tribune; on le voyait sous l'uniforme de général suédois, avec un grand sabre, suivant toutes les phases des débats sans éprouver la moindre persécution et le moindre obstacle.

La baronne de Staël, un moment en Angleterre, revint à l'ambassade dans la réaction qui suivit le 9 Thermidor. Comme femme lettrée, elle s'était déjà fait connaître par quelques essais politiques, et une brochure publiée en Angleterre sur *Marie-Antoinette*, considérée comme femme, avec sa beauté, sa bienfaisance, sans diadème au front. Elle avait aussi justifié la politique de son père adoré, M. Necker. Bien née, d'une éducation parfaite, Mme de Staël faisait une certaine impression dans le monde élégant et dissipé des réunions de Mme Tallien, au bal Thélusson et chez Barras. Le salon de l'ambassadrice devint le centre du parti républicain modéré qui avait à se défendre contre les royalistes des Conseils des Cinq-cents, et des Anciens. La constitution de l'an III établissait un gouvernement représentatif sans couronner l'édifice par un roi.

Cette constitution, Mme de Staël l'avait soute-

nue de sa plume éloquente; elle s'était jetée dans la politique avec toute l'ardeur de son caractère, traînant à son char un jeune homme aux cheveux blonds, à la physionomie fine et germanique, le sentimental Benjamin Constant de Rebecque, le défenseur du Directoire avec Chénier, Daunou, Ginguené, hommes doctes des deux Conseils.

On se réunissait dans un hôtel d'élégante forme italienne (l'hôtel de Salm) : Mme de Staël était comme la reine de cette assemblée, qu'elle dirigeait par son esprit, sa fermeté et sa grâce particulière; elle n'était pas jolie, « mais, dit un contemporain, elle avait de la grâce dans ses mouvements : le génie éclatait dans ses yeux qui étaient d'une rare magnificence. »

Ce fut par Mme de Staël que M. de Talleyrand, alors aux États-Unis, obtint sa radiation de la liste des émigrés, et un peu plus tard le ministère des relations extérieures. A l'hôtel de Salm fut préparé le coup d'État du 18 Fructidor; les vainqueurs furent impitoyables dans leur système de déportations, et l'on regrette de voir une femme lettrée mêlée à ces abus de la force. Ainsi, toute-puissante sous le Directoire, elle déplora sa chute, quand la main puissante du premier Consul vint constituer un gouvernement unitaire. Un

moment elle s'associa à la petite opposition du Tribunat où ses amis, Benjamin Constant, Chénier, Daunou, essayaient de renverser ce colosse de bronze avec des petites boulettes de papier : elle subit leur disgrâce, et déjà toute maladive elle visita l'Allemagne et l'Italie.

C'est à cet exil que nous devons les deux beaux livres de Mme de Staël. La disgrâce des esprits de quelque valeur est toujours profitable à la grande littérature, et quand la politique manque, on se retrempe dans les lettres. Mme de Staël révéla dans *Corinne* son amour et son enthousiasme ; à travers les belles descriptions de l'Italie, on aperçoit un sentiment exalté en face du golfe de Naples et sur les ruines de Rome.

La publication de *Corinne* eut un immense retentissement ; ce style poétique et nouveau se détachait des monotones productions de l'école classique de l'Empire. Comme Mme de Staël ne faisait aucune allusion politique, il était impossible d'empêcher la publication du livre ; mais c'était l'œuvre d'une femme exilée, et on ne pardonnait pas son succès. En vain Mme de Staël demandait à revoir le ruisseau de la rue du Bac qu'elle préférait aux limpides eaux du lac de Genève, en vain Auguste de Staël, son fils, avait obtenu une audience de

l'Empereur à une heure du matin par un froid de janvier, à Chambéry; Napoléon, admirable dans ses maximes de gouvernement conservateur, restait implacable envers Mme de Staël qui résolut de visiter encore une fois l'Allemagne.

Ce pays des poëtes, des philosophes et des lettrés, lui inspira un remarquable livre. Pour la première fois on vit apparaître Gœthe, Schiller, Lessing, dans la solennelle beauté de leurs œuvres que la France connaissait à peine. Mme de Staël osa mettre en parallèle les gloires littéraires de l'Allemagne avec celles de la France! Le livre imprimé, approuvé par la censure, fut supprimé par un acte de la haute police, que dirigeait Savary, duc de Rovigo. Cet ordre vint-il du cabinet de l'Empereur? on l'ignore. Le duc de Rovigo avait assez de pouvoir dans les mains pour agir souverainement.

Le ministre de la police avait des goûts lettrés; à son hôtel, il présidait un déjeuner de gens d'esprit très-classiques; on y faisait même les académiciens. MM. Étienne Jay et de Jouy avaient attaqué *Corinne* à outrance. Le ministère, sous ces inspirations, déclara que le nouveau livre de Mme de Staël était une œuvre antifrançaise de l'*Allemagne*. L'auteur dut encore se réfugier à Coppet,

entourée d'une société élégante à laquelle vinrent se joindre Matthieu de Montmorency, Elzéar de Sabran, tandis que le plus intime ami, Benjamin Constant, devenait secrétaire de Bernadotte.

La restauration de Louis XVIII dut être saluée par Mme de Staël comme une ère de paix et de liberté. En prince loyal et généreux, le roi lui rendit avec interêt les deux millions que M. Necker avait prêtés à Louis XVI. Avec tous les éléments de la fortune et du repos, Mme de Staël ne se trouvait pas heureuse. Sa vie active était finie ; elle avait un besoin d'opposition qui lui manquait, son salon ne lui suffisait plus. Sa folle imagination se prit d'amour pour un jeune officier blessé en Espagne, pâle, maladif et qu'elle épousa secrètement en 1817; elle mourut pleine de calme, énervée de fortes doses d'opium qu'elle prenait pour calmer ses souffrances. A un an de là, le jeune officier qu'elle aimait mourait aussi dans le Midi, d'épuisement et de vide.

Mme de Staël laissa une fille mariée au duc de Broglie, si sérieuse et si distinguée, qui continua son salon un peu méthodiste. La duchesse de Broglie fut l'âme de cette coterie politique, que venaient distraire et grandir la haute intelligence de M. Guizot, la science mondaine de M. de

Mirbel, et l'esprit charmant et railleur de M. Villemain. Dans ce salon apparaissait comme un Jupiter Olympien M. Royer-Collard, intelligence supérieure, à la parole dédaigneuse et superbe; le remarquable historien M. de Barante, les jeunes écrivains politiques Duvergier de Hauranne, Charles de Rémusat, comte Duchâtel, tous voués à l'idée anglaise de la révolution de 1688. Le duc de Broglie avait profondément étudié les lois et les faits de cette révolution; écrivain remarquable, fils et petit-fils de maréchaux de France, il avait préféré une plume à une épée [1]; il voulait couronner l'œuvre de la maison d'Orléans.

Il nous reste à suivre les œuvres et la vie de deux femmes de grande distinction qui se mêlent aux salons de Paris sous Louis XVI.

1. Expression de l'empereur Napoléon.

XI

LA MARQUISE DE MONTESSON

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS — LA COMTESSE DE GENLIS

LE DUC DE CHARTRES

(1737-1830)

XI

LA MARQUISE DE MONTESSON.
LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS. — LA COMTESSE DE GENLIS.
LE DUC DE CHARTRES.

(1737-1830)

La maison d'Orléans, issue de Louis XIII, tout en gardant les sentiments de respect et du devoir envers la branche aînée, issue de Louis XIV, ne l'avait jamais aimée.

Nulle soumission plus élevée, plus noble que celle de Monseigneur le Régent durant la minorité de Louis XV[1], et cependant sa politique ne ressemble en rien à celle du grand Roi. A l'extérieur, il s'allie avec les Wighs anglais, en abandonnant les Stuarts ; il tend la main aux réfugiés

1. Voir mon livre sur *le Cardinal Dubois et le Régent.*

de l'édit de Nantes. Le Régent est incrédule, épicurien, spirituel, artiste, ferme, sans préjugés; il a même un moment l'idée de constituer une monarchie parlementaire.

Son fils Louis d'Orléans[1], vrai contraste du père, soit par piété sérieuse, soit par dégoût de la vie licencieuse, à la mort de sa femme (la princesse de Bade), se jette dans une dévotion extrême et se réfugie à l'abbaye de Sainte-Geneviève ; sa ferveur est peut-être encore de l'opposition. Louis d'Orléans est janséniste outré, savant dans les écritures saintes ; comme Tillemont, Le Maistre de Sacy, il étudie l'hébreu, le syriaque pour expliquer l'ancien, le nouveau Testament, et résoudre la question de la Grâce. Au milieu des débris de l'abbaye de Sainte-Geneviève, naguère, on voyait encore la chambre austère, au crucifix noir fixé au mur où le duc d'Orléans resta quatorze ans comme un cénobite tout à la prière et à l'étude ; sectateur du diacre Pâris, dont son père avait proscrit les miracles au cimetière de Saint-Médard :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Il eut pour fils Louis-Philippe, duc d'Orléans,

1. Né à Versailles, le 4 août 1703.

premier prince du sang. Duc de Chartres[1], il avait fait glorieusement sa première campagne à dix-sept ans, sous les ordres du maréchal de Noailles; au passage du Rhin, il commandait la cavalerie comme lieutenant général, lors de la campagne de Flandre, et à Fontenoi; il était à l'armée du Rhin en 1752, à la tête de cent compagnies de grenadiers et de six mille dragons; il s'empara, en courant, de Winkelsen avec une valeur incomparable.

A la fin de la guerre (il avait alors vingt-neuf ans), il vint se retirer à son petit château de Bagnolet qu'il avait habité enfant. C'était un prince sans préjugés, joyeux de caractère, simple de cœur, loyalement crédule, généreux; sa figure était ronde et joviale, son ventre proéminent. Cette résidence de Bagnolet si charmante, il la tenait du Régent. Tout ce côté de Paris, entre le faubourg Saint-Antoine et Belleville, était rempli de délicieuses résidences, de petites maisons qui se groupaient autour de la résidence de Mlle Guimard, à Pantin.

Dans le parc de Bagnolet, le duc d'Orléans avait bâti un théâtre élégant et mignon où l'on jouait

1. Né à Paris, le 12 mai 1725.

la comédie; il avait pris en vive amitié Collé et Carmontelle, ses poëtes, qui étaient auprès de lui comme lecteurs[1]. Collé, spirituel faiseur de vaudevilles, des farces de la foire, si heureux dans ses sujets et dans ses dialogues; le surprenant Carmontelle, qui improvisait un proverbe dans quelques heures, dessinait les transparents, découpait les décors avec une grâce parfaite. Mêlé avec les artistes, sans prendre trop de soin de sa dignité, le duc d'Orléans aimait à jouer les rôles de paysans; sa tournure un peu épaisse, sa figure épanouie correspondaient parfaitement aux personnages de son choix. On représenta sur le petit théâtre de Bagnolet *la Partie de chasse de Henri IV;* le prince jouait le meunier Michaud avec un entrain, une verve qui méritaient tous les applaudissements. Le duc d'Orléans aimait tout ce qui parlait d'Henri IV, l'aïeul commun, la source des deux branches un peu rivales.

Le prince avait épousé Louise-Henriette Bourbon-Conti, spirituelle princesse si railleuse, si médisante « que les feuilles du parc de Raincy en

1. Le théâtre de Collé a été imprimé, 2 vol. in-8°, Paris, 1768. Les proverbes dramatiques de Carmontel ont été publiés, 4 vol. in-8°, Paris, 1758, au frais du duc d'Orléans.

tremblaient, » selon l'expression de Collé. Obligé de se séparer de sa femme, le duc d'Orléans s'était jeté dans les amours faciles parmi les femmes de théâtre ; son esprit doux et bon, un peu paresseux, avait changé en ménage une de ces liaisons : plusieurs enfants reconnus portaient en blason les armes d'Orléans avec la barre de bâtard. C'était parfaitement indigne du prince, lorsque ses amis lui présentèrent une jeune femme d'une distinction particulière : Charlotte Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de Montesson, d'une vieille famille de Bretagne, était née en 1737. Sa figure sans être jolie était délicieuse d'expression, de finesse, d'élégance : à dix-sept ans, elle avait épousé le lieutenant général marquis de Montesson attaché à la personne du duc d'Orléans[1]. La jeune marquise, élève de Van Spaendonk, dessinait les fleurs avec leurs éblouissantes couleurs ; elle jouait de la harpe à ravir ; elle était artiste dans la comédie et l'opéra comique ; Collé, Carmontelle lui avaient destiné plusieurs rôles. Le duc d'Orléans s'en était déjà épris lorsque mourut le marquis de Montesson.

1. Les Mémoires publiés sous le nom de la marquise de Créquy, disent que la noblesse de Mme de Montesson s'était mêlée à la bourgeoisie de Saint-Malo.

La jeune veuve était riche, d'un beau nom, d'une certaine indépendance de caractère. Si elle mit une spirituelle coquetterie à plaire au duc d'Orléans, elle lui résista doucement, mais résolûment, de manière à s'entendre murmurer à l'oreille le mot sérieux de mariage. La médisance donnait à Mme de Montesson un amant[1], on disait sa vertu un mensonge, ses yeux baissés, le rosé de ses joues, la pudeur de son front, un manège, mais enfin elle résistait, et le duc d'Orléans, cœur excellent, esprit honnête, offrit son nom et sa main dans un mariage secret.

D'après un édit de Louis XIII dicté par le cardinal de Richelieu, nul prince du sang ne pouvait se marier sans le consentement du roi, et il était défendu aux curés de passer outre. Un peu en froid avec Louis XV, le duc d'Orléans s'était rapproché du roi dans une circonstance considérable. Après la formation du ministère Maupeou, les parlementaires mécontents, unis aux bretons, aux exilés, avaient voulu se donner un chef, et comme ils savaient la vieille rivalité entre les deux branches de la maison de Bourbon, ils s'étaient

1. Le comte de Guines.

2. J'ai donné les détails sur cette conjuration dans *mon Louis XV*.

adressés au duc d'Orléans. Le prince, tout en ménageant les principes de l'opposition, avait rejeté cette offre, en multipliant ses expressions de dévouement au roi ; il était revenu à Versailles; Louis XV lui en avait su gré, en l'embrassant.

C'était l'époque de la toute-puissance de la comtesse du Barry ; elle accueillit les hommages du duc d'Orléans avec son ravissant abandon ; quand le prince lui parla de ses projets de mariage avec Mme de Montesson, elle approuva fort cette idée. Cette bonne figure du duc d'Orléans lui plaisait; elle prêtait à une douce familiarité, et résumant son opinion dans un bon et doux baiser, elle lui dit : « Gros père, épousez-la toujours, puis nous verrons d'arranger cela. » Louis XV remit le soir même au prince son cousin une petite lettre close adressée à l'archevêque de Paris pour qu'il eût à croire tout ce que lui dirait le duc d'Orléans, ce qui était un consentement tacite[1]. Le mariage fut célébré sans bruit, sans éclat, Mme de Montesson dut garder son nom, comme l'avait fait Mme de Maintenon : à la cour, elle fut reçue comme cousine, sans être duchesse d'Orléans.

1. Voici le texte de la lettre : « Monsieur l'archevêque, vous croirez ce que vous dira de ma part mon cousin, le duc d'Orléans, et vous passerez outre. Louis. »

Mme de Montesson ne changea aucun de ses goûts artistiques; elle chantait, dessinait des fleurs, jouait de la harpe et surtout interprétait la comédie avec grâce et abandon; elle y développait un talent très-remarquable; Collé la compare à Mlle Clairon, Grimm ajoute que dans le chant elle égalait souvent Mlle Arnould. Voltaire, qui assistait à une de ses représentations, applaudit de ses mains ridées et s'agenouilla devant elle, selon son usage. On parlait partout de la marquise de Montesson, de la perfection de ses grâces et de son esprit : elle aimait les distractions, la promenade dans les grands bois. Le duc d'Orléans et la châtelaine présidèrent aux embellissements du Raincy. Ce beau parc, résidence et propriété de la princesse palatine mère du Régent, un moment vendu au marquis de Livry, avait été racheté par le duc d'Orléans. Mme de Montesson dessina le magnifique parc à l'anglaise, coquet, mélancolique et bizarre avec des ombrages, des lacs, des grottes, des montagnes, des cascades :

Là [1] j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure;

1. Poëme des Jardins, de l'abbé Delille.

Là, le jour par filets pénètre leur verdure ;
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leur secours ;
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours ;
Et tous d'eux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.

Le Raincy était la promenade favorite de la marquise de Montesson ; elle y venait à cheval avec Philippe duc d'Orléans suivi de petits négrillons en livrée portant des parasols rouges, des éventails ; le plus leste de tous, noir comme l'ébène, soutenait la queue de la robe de perse à grand ramage, et la cage en filigrane d'or où caquetait la perruche chérie de la marquise, d'un vert d'émeraude frangé d'écarlate [1].

Quelquefois, la cavalcade se dirigeait vers Montreuil pour admirer les beaux espaliers de pêchers : le duc d'Orléans y venait avec un plaisir extrême. Un mousquetaire noir, à la bataille de Dettingen, avait reçu une balafre sur le front, si dangereuse qu'il fut laissé pour mort dans les mains des

1. J'ai vu des peintures sur verre qui représentent ces promenades.

Anglais, et transporté à l'ambulance : placé à côté du duc de Cumberland [1] légèrement blessé, ce prince généreux dit au chirurgien : « Soignez cet officier français ; il en a plus besoin que moi. » Ce mousquetaire (il se nommait de Girardeau) fut ainsi miraculeusement sauvé. Il se retira du service ; comme toute la noblesse, il avait mangé son patrimoine au service du roi et de la France ; il n'avait comme débris qu'un manoir ou fief de dix-huit arpents. Le mousquetaire hardi, entreprenant, se mit donc à transformer son fief en quarante espaliers, admirablement disposés à la face des rayons du soleil, arrosés par les eaux des prés Saint-Gervais, et il cultiva de si belles pêches, qu'elles furent connues de toute l'Europe sous le nom de pêches du mousquetaire de Montreuil [2] ; le fief dépendait, pour sa mouvance, du château de Bagnolet; le duc d'Orléans avec sa bonté habituelle favorisa l'œuvre du vieux soldat qui s'enrichit. Mme de Montesson faisait sa pronenade de ces jardins où la pêche mêlée

1. Le duc de Cumberland, troisième fils du roi d'Angleterre George III; il commandait les Anglais à la bataille de Fontenoy.

2. Le roi Louis XV l'accueillait toujours à Versailles avec une vive affection : Voltaire a consacré une page à Girardeau dans son *Siècle* de Louis XV.

au raisin coloré et aux roses épanouies formaient un ravissant coup d'œil.

A cette époque, la petite cour de Bagnolet fut gracieusement distraite par la présence d'une jeune femme, la nièce de Mme de Montesson, Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, née au château de Champceri, en Bourgogne[1]. La famille était de si bonne noblesse qu'elle fut admise après ses preuves, à sept ans, comme chanoinesse au chapitre d'Alix dont les dames étaient aussi illustres que les chanoines comtes de Lyon. Son éducation avait été libre comme sa jeune imagination; Mlle Ducrest de Saint-Aubin était jolie, mutine, et son institutrice la laissait vaguer à sept ans dans le château, vêtue de rose avec de belles ailes aux épaules, comme un petit amour; aux processions, elle changeait son costume et se transformait en ange. La vie de la jeune comtesse avait coulé dans une élégance frivole; douée d'une admirable voix, à Paris, elle avait fait les délices des salons, elle chantait à la façon du rossignol avec Jèliotte, le grand artiste de l'Opéra[2].

Au milieu de ces belles imaginations de l'en-

1. Mme Ducrest Saint-Aubin était née le 25 janvier 1746.
2. Mme de Genlis le raconte dans ses Mémoires.

fance, le marquis de Saint-Aubin son père perdit sa fortune : la marquise et sa fille, sans ressources, avaient accepté l'hospitalité chez un fermier général, riche, magnifique, M. de La Popelinière, dans son splendide manoir de Passy. Ami des arts, protecteur de toutes les frivolités, il accueillit la jeune Saint-Aubin ; à l'âge de treize ans, elle jouait la comédie, elle dansait avec charme ; telle était l'éducation d'alors. On invitait Mlle de Saint-Aubin partout dans le grand monde ; elle écrivait des lettres spirituelles et aimantes à son père, alors dans les colonies pour y refaire sa fortune perdue; la lecture de ces petits chiffons griffonnés suffit pour passionner le marquis de Genlis qui la demanda en mariage, et bientôt Mlle de Saint-Aubin devint comtesse de Genlis.

Sous ce titre de haute noblesse, elle fut présentée au château de Bagnolet et accueillie par la comtesse de Montesson. Bientôt, avec la protection de sa tante elle fut attachée à la jeune duchesse de Chartres et le comte de Genlis devint capitaine des chasses du duc[1] ; ce prince était déjà sous l'empire des excentricités anglaises avec ses

1. Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, né à Saint-Cloud, le 13 février 1747.

chevaux de course et ses Jockeys d'une élégance extrême : il avait hérité des passions du Régent avec quelque chose de plus grossier et de moins gentilhomme. En froid avec son père, mal auprès de Louis XVI qui détestait les Anglais, il s'était jeté en plein dans les idées et les profusions du prince de Galles[1] qu'il imitait dans ses formes ; il fit dessiner le parc de Monceau comme un riche jardin anglais avec ses accidents, ses temples antiques, des acqueducs, des ponts, les voies élancées, ses gazons verts, bosquets d'arbres, fermes, et cottages, vrai contraste avec Versailles et Saint-Cloud.

La mort du duc d'Orléans changea beaucoup la situation princière de Mme de Montesson : rien n'avait été public dans son mariage; veuve, la Cour lui refusa son titre, son rang et presque le drapé de deuil, tandis que grandissait au contraire la situation de la comtesse de Genlis, tout à fait alors mêlée aux intrigues du Palais-Royal. Son frère le marquis Ducrest était nommé chancelier du nouveau duc d'Orléans, et son mari restait le confident politique du prince.

1. Le duc d'Orléans et le prince de Galles s'étaient fort liés à Londres, où le duc d'Orléans était venu plusieurs fois.

Alors le duc d'Orléans entrait en plein dans la Révolution française : n'était-ce pas une vieille idée, qu'un changement de dynastie à la façon de 1688, avec un nouveau roi Guillaume, un parlement et la liberté ? Cette pensée éclose sous la Fronde, développée dans les écrits des réfugiés, avait été acceptée par les philosophes. Déjà, sous la minorité de Louis XV on avait offert la couronne à la maison d'Orléans ; le Régent, dans sa probité, l'avait refusée. On pouvait donc renouveler cette tentative ; seulement, les partisans de la maison d'Orléans n'avaient pas compris que la convocation des états généraux allait mettre en présence toutes les autres écoles : la démocratie pure, la République, les principes de Jean-Jacques, la souveraineté du peuple. L'idée orléaniste était trop restreinte, trop sérieuse pour ne pas être écrasée sous les vastes épaves d'une révolution sociale. Le duc d'Orléans n'était pas à la hauteur de cette révolution ; effrayé du mouvement populaire, de la puissance du parti girondin (promoteur de la République), menacé par les monarchistes constitutionnels, sous le marquis de Lafayette, le prince manqua d'audace ; lui et le comte de Genlis (devenu le marquis de Sillery) se jetèrent dans le pire côté de la République, la Commune

de Paris. Danton et même Marat ne détestaient pas l'idée orléaniste qu'ils envisageaient comme une solution ; ils furent emportés par les événements, malgré toutes les concessions, et la plus triste fut celle-ci : le duc d'Orléans devint *Philippe-Égalité*.

Mme de Genlis avait quitté la France pour accompagner Mlle Adélaïde d'Orléans, son élève, en Angleterre ; le galant Péthion les accompagnait. On n'était plus au temps des princesses de la Fronde. Le parti d'Orléans cherchait un appui en Angleterre ; fausse idée encore, dans l'état des esprits et les entraînements des cœurs. La Révolution marchait toujours. Mme de Genlis émigrée, parcourut la Suisse, l'Allemagne[1] et ne rentra en France que sous le Consulat, gouvernement fort et protecteur. Elle s'adressa au premier Consul : plein de souvenirs et d'imagination le général Bonaparte se rappelait, qu'enfant, il avait été bercé avec les nouvelles et les contes de Mme de Gen'is : *Les Veillées du château* l'avaient beaucoup amusé ; instinctivement il fit à Mme de Genlis une pension, agrandie sous l'Empire, pour

1. Elle fut mal accueillie par les émigrés à cause de ses liaisons avec la famille d'Orléans ; Mlle Adélaïde d'Orléans entra dans un couvent en Suisse.

récompenser de spirituelles lettres que Mme de Genlis envoyait à Napoléon sur les étiquettes de la cour de Louis XVI. Une vieille femme du monde pouvait connaître les petits détails de mœurs que d'autres ne pouvaient apercevoir. L'Empereur aimait l'ancien régime, les noms de noblesse, et la douairière savait l'histoire héraldique.

Sous la Restauration, Mme de Genlis fit des livres, des mémoires ; elle se fit tout à fait femme de lettres dans l'appartement de la bibliothèque de l'Arsenal que Napoléon lui avait donné : elle essaya de se présenter comme royaliste ; la Restauration n'oublia pas ses alliances avec le parti d'Orléans. Elle espérait un souvenir et un appui de Louis-Philippe, son élève ; elle ne le trouva que dans la mesure d'une simple reconnaissance et d'un médiocre souvenir durant l'émigration ; quand, sous le Directoire, une certaine fraction du parti républicain avait essayé de placer le chef de la maison d'Orléans sur le trône, Mme de Genlis avait écrit au prince une lettre dure et bizarre pour lui dire qu'il était incapable d'être roi[1]. Un démenti lui fut donné par la monarchie de 1830.

1. Cette lettre a été plusieurs fois publiée; elle est un peu ridicule, l'œuvre d'une femme pédante.

Mme de Genlis comprit qu'elle ne pouvait espérer davantage ; elle vint se retirer au faubourg du Roule pour librement publier ses *mémoires*.

Tandis que la comtesse de Genlis passait sa vie un peu trempée d'intrigues politiques, la comtesse de Montesson vivait paisible pour les arts, les lettres, les sciences et l'amitié. Après la mort du duc d'Orléans, un moment retirée à Saint-Assise, où le prince avait choisi sa tombe, elle prit le grand deuil de veuve, sans jamais paraître à la cour, imitant en tout Mme de Maintenon; le Saint-Cyr de Mme de Montesson était un bel hôtel plein d'élégance, toujours avec la compagnie d'artistes, de savants et de spirituels amis des lettres. La comte se de Montesson, avait écrit, moins pour le monde, que pour la toute petite société qui l'entourait : elle faisait de jolis vers, des comédies ; quelques amateurs conservent une belle édition Didot[1], bien rare aujourd'hui, des œuvres de Mme de Montesson en huit volumes, tirés à cent exemplaires qu'elle distribua de sa main, comme cela se fait entre gens du monde.

1. Paris, 1782, 8 vol. in-8°.

La bienfaisance de Mme de Montesson égalait son esprit; elle jetait aux pauvres des poignées d'or, et dans le terrible hiver de 1788 et 1789 elle ouvrit ses serres pour y recueillir et abriter le peuple ; on la nommait la bienfaisante marquise; obscure et retirée, la Révolution passa sans l'atteindre. On se fait de fausses idées sur la terrible dictature du Comité de salut public : quand on ne se mêlait de rien et qu'on n'était pas un obstacle, on pouvait vivre paisible. La tyrannie n'est pas un plaisir, mais un devoir; sauf quelques rares natures méchantes, lâches ou infâmes, on ne verse pas le sang par p'aisir : les hécatombes ont leur motif.

La marquise de Montesson reparut dans les élégantes réunions du Directoire, réveil du vieux régime où brillaient Mmes Tallien, Château-Reynaud, Récamier et la plus distinguée entre toutes, la comtesse Joséphine de Beauharnais, depuis Mme Bonaparte. Mme de Montesson et Joséphine se lièrent d'une vive amitié; plus avancée dans la vie, la marquise la conseillait, la dirigeait : quand le général était en Égypte, elle écrivit à Joséphine : « Souvenez-vous que vous êtes la femme d'un grand homme. » Au retour, cette lettre tomba aux mains du général Bonaparte de-

venu premier Consul ; désormais enthousiaste de Mme de Montesson, il lui fit restituer son douaire, quelques-uns de ses biens confisqués. En échange, il ne lui demandait que de renseigner les dames de son palais sur les traditions de la cour de Louis XVI. La tâche était difficile ; les manières sont dans la chair et les os des races aristocratiques ; on ne les enseigne pas. L'Empereur, épris des mœurs de sa jeunesse, aimait les grandes formes et ce qu'on appelle l'étiquette, le plus brillant costume du pouvoir qui préserve et grandit le culte de l'autorité souveraine. Mme de Montesson ne vit qu'un peu l'Empire ; elle mourut en 1806, et sur son acte de décès on lit : « marquise de Montesson, veuve du duc d'Orléans. »

Il reste peu de souvenirs de cette société, de cette époque ravissante de Louis XV et de Louis XVI ; les pierres même n'ont pas été respectées. Le château de Bagnolet est détruit ; des masures, les petites guinguettes, les jardinets l'ont remplacé : le village n'est plus célèbre que par la *chanson de l'aveugle de Bagnolet.* Le Raincy si magnifique par ses allées ombrées, son parc séculaire, ses fleurs et ses jardins, a été morcelé, déchiqueté, éventré. Monceau avec ses jardins anglais, ses ombrages, ses temples mys-

térieux, est devenu une promenade publique, un squarre vulgaire où à travers les verts gazons l'on voit encore les fantaisies artistiques du dernier duc d'Orléans, et la rotonde à colonnes achevée la veille d'un des banquets donné par le marquis de Sillery à Danton, Camille Desmoulins, Siéyès, révolutionnaires fatigués qui désiraient un roi et une révolution de 1688.

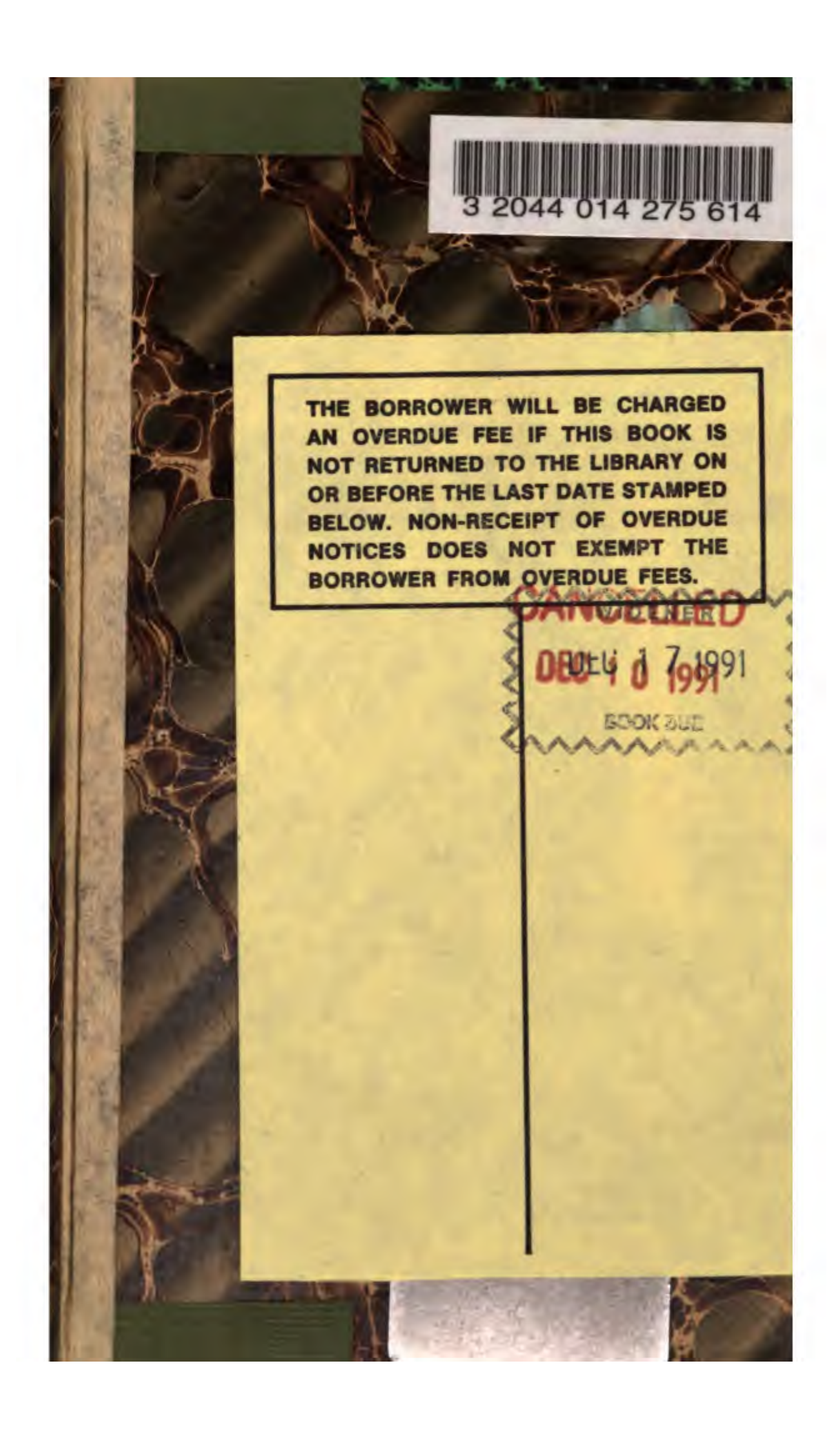


TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

9752. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE,
rue de Fleurus, 9, à Paris.





3 2044 014 275 614
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
CANCELLED
JUL 1 7 1991
DEC 1 0 1991
BOOK DUE

